This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
3 3433 04381 6317
C 10-724
Rousseau, Jean Baptiste
Paris dansant

PARIS DANSANT

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

9579

PARIS DANSANT

PAR

JEAN ROUSSEAU

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861

Tous droits réservés

PARIS DANSANT

I

LE BAL A LA BARRIÈRE

Une grande salle tapissée de grossières peintures représentant les Muses et leurs attributs. — Le long des murailles, des tables graisseuses et des escabeaux pour les buveurs. — Quelques lustres qu'on allume petit à petit, parcimonieusement, au fur et à mesure que le public arrive.

Au bout de la salle, un jardin où l'on danse quand il fait beau Arbres chétifs et poussiéreux. Tonnelles.

A droite, un restaurant à trente-deux sous, communiquant avec la salle de bal.

Société : En hommes, — des rapins, — des employés, — des commis de magasin ; — beaucoup de garçons bouchers et de tueurs de l'abattoir. — En femmes, — des modèles, — des choristes, quelques ouvrières; des robes d'indienne imprimée mêlées à des *toilettes tapageuses*. — Gardes municipaux et ser-

gents de ville surveillant les danses en général et les quadrilles en particulier.

Prix d'entrée : — Cinquante centimes « en consommations. »

SCÈNE PREMIÈRE

Au jardin. — Un jeune étranger et son mentor sont accoudés à la même table. — Le garçon sert au jeune homme une demi-tasse de café, en échange de laquelle celui-ci donne son cachet d'entrée.

VOIX ENROUÉE, dans la salle. — En place pour le quadrille! en place! en place!

LE JEUNE ÉTRANGER, buvant. — Pouah! le café est mauvais à Paris.

LE MENTOR, sentencieusement. — Parbleu! c'est de l'eau-de-vie qu'il faut demander, à la barrière.

LE JEUNE ÉTRANGER. — Par contre, j'ai vu une bien jolie personne au milieu de ces danses de forcenés.

LE MENTOR. — Où ça?

LE JEUNE ÉTRANGER. — Là-bas, dans un quadrille.

Mais je ne me trompe pas. La voici elle-même, qui vient par ici.

LE MENTOR. — Je la reconnais. C'est Angélina.

LE JEUNE ÉTRANGER. — Angélina! Le nom est charmant. Et comme il va bien à la douceur et à la distinction de son visage!

LE MENTOR. — Voulez-vous faire sa connaissance?

LE JEUNE ÉTRANGER. — Vous comblez tous mes vœux. Je n'osais l'espérer.

(Arrive Angélina. Créature superbe; la grâce robuste et fière des femmes de Germain Pilon. — Avec cela une majesté de reine et une toilette flamboyante.)

LE MENTOR. — Bonsoir, Angélina. Dis-moi, pourras-tu me donner deux ou trois séances la semaine prochaine?

LE JEUNE ÉTRANGER, bas. — Cette dame est un modèle? Je n'en reviens pas.

ANGÉLINA, voix indolente. — Poser! ah bien merci! je ne fais plus ce métier-là maintenant.

LE MENTOR. — Est-ce que tu aurais le sac, par hasard?

ANGÉLINA. — Mais!... vous ne voyez donc pas mes bracelets! C'est tout or, — du vrai! — Et ma robe à volants! J'en ai quatre maintenant, de robes.

LE MENTOR. — Peste! et qui est-ce qui te les donne, mon ange?

ANGÉLINA.— Je m'ai mise avec un garçon boucher; ça gagne gros. Tenez, c'est ce beau blond qui passe. Il est joli garçon, hein, mon époux?

LE MENTOR.— Comment l'appelles-tu?

ANGÉLINA. — Oscar Dubois.

LE MENTOR.— C'est donc ça que tu me demandais, il y a trois semaines, si Oscar Dubois était un joli nom?

ANGÉLINA. — Ah! vous êtes embêtant. Vous êtes toujours à vous moquer des gens.

LE MENTOR.— Et ta cousine Esther?

ANGÉLINA. — Nous nous sommes fâchées.

LE MENTOR.— A propos de quoi?

ANGÉLINA. — C'est trop humiliant; elle est toujours avec des gens sans le sou.

LE MENTOR, au jeune étranger. — Que dites-vous de ma belle Angélina? Est-elle assez à cheval sur les convenances! Parole d'honneur, Angélina, j'ai envie de te mener dans le monde!

ANGÉLINA. — Vrai?...

LE MENTOR. — Mais voyons, d'abord! toi qui as de l'argent, qu'en fais-tu?

ANGÉLINA. — Mais je nourris mon père, donc!

LE MENTOR. — Tiens, tu as le sentiment de la famille? Je ne te connaissais pas cette corde.

ANGÉLINA. — C'est pourtant comme ça. Je lui donne quarante francs par mois. J'espère que c'est gentil. — Du reste, j'y suis bien forcée.

LE MENTOR. — Comment ça? Est-ce qu'il te bat?

ANGÉLINA. — Non; mais puisque je ne suis pas majeure! Ce que je gagne est à lui jusqu'à ce que j'aie vingt et un ans.

LE MENTOR. — Et que feras-tu quand tu auras vingt et un ans? Tu enverras promener l'auteur de tes jours?

ANGÉLINA. — Tiens!... est-ce qu'il se figure par

hasard que je vais l'avoir ainsi à mes crochets toute ma vie!... Merci!

LE MENTOR. — Angélina, tu es adorable. Je t'aimerai bien, va, un jour que je serai soûl.

(Angelina s'éloigne sans comprendre.)

LE JEUNE ÉTRANGER. — Ce n'est pas une personne aussi spirituelle que je l'aurais pensé.

LE MENTOR. — Non, c'est une brute, simplement.

SCÈNE II

Au bal. — Près de l'endroit appelé la *Pleine-Mer*. — Nous laissons le lecteur trouver l'étymologie du mot. — Nous nous bornerons à dire que la place est occupée par un amas de buveurs à toilettes prétentieuses, à grosses moustaches, à faces immondes.

UN DANSEUR, se retournant, à un homme à moustaches. — Pardon, monsieur, si je vous ai marché sur le pied, C'est sans intention.

L'HOMME A MOUSTACHES, le toisant. — Si on était mé-

chant, pourtant! on ficherait une claque à ça... Galopin!

LE DANSEUR. — Mais dites donc, vous! S'il retourne des claques, nous serons deux à les distribuer.

L'HOMME A MOUSTACHES. — As-tu fini!

UN VOISIN, bas au danseur. — Allez-y gaiement. Nous sommes là cinq pour vous donner un coup de main.

LE DANSEUR, haut à l'homme à moustaches. — Voulez-vous une proposition? J'ai bien ici une demi-douzaine d'amis. Vous allez prendre autant des vôtres, puis nous irons régler notre compte dans un petit coin du jardin, tranquillement. Comme c'est vous qui êtes le plus insolent, c'est vous que je choisis. Ainsi, faites pas d'*esbrouffe*.

L'HOMME A MOUSTACHES. — De quoi?

(Il fait un demi-tour et s'éloigne.)

LES VOISINS, au danseur. — Tu vois bien qu'il *renacle*. Va donc pas t'*arsouiller* avec de la crapule comme ça!

SCÈNE III

Dans la salle. — L'orchestre entame le Ra-ï-tou, espèce de gigue anglaise, arrangée en quadrille. — Trois jeunes ouvrières, — les trois sœurs, — sont assises sur la banquette et regardent danser.

LA SŒUR AINÉE (figure maigre et plombée, regard insolent) à la cadette.—Tu ne danses pas ?

LA SŒUR CADETTE. — Non.

LA SŒUR AINÉE. — Pourquoi ? (La sœur cadette se tait) Est-ce que ton danseur de tout à l'heure ne te plaît pas ?

LA SŒUR CADETTE.— Non.

LA SŒUR AINÉE. — Tu ne le trouves pas assez joli homme?... Qu'as-tu contre lui ?

LA SŒUR CADETTE.—Il m'a mis la main sur l'épaule en me disant des mots...

LA SŒUR AINÉE. — Es-tu sotte ! C'est des plaisanteries, pas autre chose.

LA SŒUR CADETTE. — Puis on danse ici d'une manière...

LA SŒUR AINÉE. — Pour s'amuser, quoi! qu'est-ce que tu as toujours à faire ta renchérie? (Bas à la plus jeune.) Va donc danser, toi, Fanny; voila ton monsieur qui te cherche, là-bas.

LA PLUS JEUNE SŒUR. — Tu crois que je peux... moi-même?...

LA SŒUR AINÉE. — Puisque je te le dis!

(La plus jeune sœur s'en va en courant.)

LA SŒUR AINÉE. — Eh bien? ça ne te donne pas envie?

LA SŒUR CADETTE. — Non... Tiens, je suis lasse. Je vais retourner à la maison.

LA SŒUR AINÉE. — Ah! que tu m'impatientes!... Tu diras donc à notre père que tu sors du bal? il te recevra bien... D'abord je suis invitée pour le quadrille; il faut que tu me fasse vis-à-vis. (Arrêtant deux jeunes gens qui passent.) Dites donc, Paul! vous savez que c'est avec moi, celle-ci? Monsieur nous fera vis-à-vis avec ma sœur.

LA SŒUR CADETTE. — Mais...

LA SŒUR AINÉE. — Oh! assez! tu ne vas pas garder ton air grognon toute la soirée, n'est-ce pas?

(L'ami de Paul emmène la sœur cadette.)

VOIX ENROUÉE. — En place pour le quadrille! en place! en place!

SCÈNE IV

Le restaurant attenant au bal. — Deux hommes de lettres sont assis à une table et font une partie de bezigue. — Entre une belle fille brune, au pas nonchalant; — petit bonnet, — robe de jaconas à vingt-cinq sous le mètre, — mais beaucoup de crinoline.

PREMIER HOMME DE LETTRES. 80 de rois!

DEUXIÈME HOMME DE LETTRES. — Atout!... Tiens, c'est Alice. Bonsoir, ma fille.

ALICE, tristement. — Bonsoir.

DEUXIÈME HOMME DE LETTRES. — Veux-tu prendre un *gloria* avec nous? (Alice fait un signe de tête négatif.)

Une cerise à l'eau-de-vie, alors?... Non?... Diable! quelle frugalité! (Alice reste sérieuse.) Que je suis bête! tu n'as pas encore dîné, peut-être?

ALICE. — Si, j'ai dîné.

L'HOMME DE LETTRES. — Bien vrai?

ALICE, détournant la tête. — Mais oui.

L'HOMME DE LETTRES. — J'en étais sûr! elle n'a pas dîné!

(Un silence. Quelques femmes, assises à une table voisine, examinent curieusement Alice. Elle se lève et va regarder le bal à travers la porte vitrée du restaurant. — L'homme de lettres la suit.)

L'HOMME DE LETTRES. — Eh bien?... Comment, diable! Tu pleures?... Tu n'as donc plus ton architecte?

ALICE, bas. — Il est parti en voyage avant-hier. Il a oublié de me laisser de l'argent.

L'HOMME DE LETTRES, revenant, à son confrère. — Dites donc... Je suis dans la panne jusqu'au cou... Auriez-vous de l'argent? C'est pour Alice.

DEUXIÈME HOMME DE LETTRES. — Voilà dix francs.

(On appelle le garçon qui étend la nappe. Alice vient

s'asseoir en poussant de gros soupirs. Elle demande successivement un foie de veau sauté, des côtelettes, de la salade, du fromage de Brie, et du vin *à douze;* à peu près le dîner d'un maçon. — Elle mange comme un ogre.)

ALICE, s'essuyant la bouche. — Vous êtes de bien braves garçons. Permettez-vous que je vous embrasse?

PREMIER HOMME DE LETTRES. — Est-elle bête!... Mais voyons; qu'est-ce que tu vas faire maintenant pour te tirer d'embarras? Ton architecte est une canaille de te laisser ainsi manquer de tout.

ALICE. — Avec ça qu'il m'écrit de rester sage comme une image!

DEUXIÈME HOMME DE LETTRES. — Vous n'avez pas de parents?

ALICE. — Rien qu'un oncle; mais vous comprenez bien qu'il ne s'occupe plus de moi depuis qu'il sait la vie que je mène.

DEUXIÈME HOMME DE LETTRES. — Vous n'avez pas de métier?

ALICE. — Dans le temps, j'étais frangeuse. Maintenant, je reste couchée toute la journée chez moi, à

m'ennuyer... Je ne sais ce que j'ai, je ne peux plus rien faire!... Mais je vais me mettre à travailler, allez.

PREMIER HOMME DE LETTRES. — A quoi?

ALICE. — Au théâtre. J'ai reçu des leçons du papa Ricourt, vous savez bien, avec sa cravate blanche? Je serai choriste au Palais-Royal; — 40 francs par mois; — avec ça on ne meurt toujours pas de faim.

DEUXIÈME HOMME DE LETTRES. — Cette pauvre Alice!

ALICE. — Qui de vous deux sait faire des cigarettes?

SCÈNE V

Sous une tonnelle. Le jeune étranger boit du punch avec une jeune fille de dix-sept ans à peine. — Mise décente. — Visage rose encadré d'anglaises blondes.

LE JEUNE ÉTRANGER. — Ce qui m'étonne, c'est de vous trouver ici. C'est la première fois que vous y

venez, n'est-ce pas? (La jeune fille sourit.) Qu'avez-vous? Depuis une heure que nous sommes ensemble, vous avez à peine dit trois mots. Ce tumulte vous attriste, probablement.

LA JEUNE FILLE. — Innocent, va! (Elle boit.) Voulez-vous que je vous dise mon histoire, mon petit *chat*? Eh bien, écoutez; c'est instructif pour la jeunesse. — Il y a deux ans, on m'a enlevée.

LE JEUNE ÉTRANGER. — O ciel!

LA JEUNE FILLE. — Un an après, on me plantait là, avec un charmant petit garçon auquel monsieur son père refusait de faire une pension.

LE JEUNE ÉTRANGER. — Pauvre femme!

LA JEUNE FILLE. — Que faire? D'abord je voulais rester sage. J'entrai donc comme demoiselle de magasin à la *Ville de Madrid*. Tout le monde m'y adorait. Les commis m'appelaient la belle Hermance, et tâchaient de m'embrasser dans les escaliers. Cela dura comme ça l'espace de trois mois. Mais, un beau matin, et pling, et plang, un bruit de sabots; entre dans le magasin une grande et

grosse femme, criant de toutes ses forces : — N'est-ce pas ici qu'étiont mamzelle Hermance, que je voulions lui parler? — Qu'est-ce que ça veut dire? demande le patron. Je le savais bien, moi! Cinq mois de retard sur le payement de la nourrice ; — c'était elle ! — sans compter qu'elle rapportait l'enfant, pour achever de brouiller mes cartes. — Ma foi tant pis. — Je suis descendue, j'ai pris mon petit innocent dans mes bras, je l'ai embrassé comme si de rien n'était.—Le patron roulait de gros yeux. — Qu'est-ce que cet enfant-là ? — C'est mon fils, monsieur! — Les commis riaient bêtement : Comment, cette Hermance qui faisait tant sa tête avait un fils?—Eh bien, oui ! Après ?...— Ce pauvre chéri ! il a fallu s'en aller avec lui dans une petite chambre garnie. Je ne savais où le mettre. Enfin j'ai pris un tiroir de commode où j'ai entassé tout ce que j'avais de linge; ça lui a fait un berceau. M'a-t-il donné du mal ! Figurez-vous un enfant qu'on n'a pas soigné, et qui revient avec le ventre enflé, les jambes grêles, la tête pleine de populations! et comment aller chercher une nouvelle place avec

cet enfant sur les bras! — Il fallait trouver autre chose. — Bonsoir donc, la vertu! l'enfant avait faim. Maintenant, du moins, les mois de nourrice sont régulièrement payés.

LE JEUNE ÉTRANGER. — Votre récit m'a fait venir les larmes aux yeux.

LA JEUNE FILLE. — Reste à me venger de l'autre, — le père. Il était professeur de mathématiques au collége ***. J'ai commencé par fournir de bons renseignements sur son compte. Ça lui a valu d'être mis en congé indéfiniment.

LE JEUNE ÉTRANGER. — Est-il possible!

LA JEUNE FILLE. — Une autre fois, j'ai payé un commissionnaire pour le rosser comme il faut. Mais c'est pas assez. Tenez. Vous avez l'air bien gentil. Voulez-vous me faire un plaisir?

LE JEUNE ÉTRANGER. — Parlez! Trop heureux de...

LA JEUNE FILLE. — Eh bien! tuez-le-moi!

LE JEUNE ÉTRANGER, à part. — Où suis-je!...

LE MENTOR, arrivant. — Hermance! Hermance!... voilà des ballades bien usées!

SCÈNE VI

A la sortie du bal. Il est onze heures et demie.

LE JEUNE ÉTRANGER, avec mélancolie — Tout cela est assez triste au fond.

UN BOURGEOIS. — A qui le dites-vous, monsieur? — Tenez, vous voyez bien cette petite en bonnet, qui s'en va avec ce mauvais rapin?

LE JEUNE ÉTRANGER. — Un peintre?

LE BOURGEOIS. — Et peintre en paysage, voilà le pis; on gagne bien plus comme peintre en bâtiments. Eh bien, cette petite fille a préféré suivre ce gringalet que de venir avec moi!

LE JEUNE ÉTRANGER. — Vraiment?

LE BOURGEOIS. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. — Moi, je lui offrais une jolie petite chambre que je meublais moi-même. Des meubles d'occasion superbes que j'achetais deux cents francs

et qui en valaient mille. La demi-douzaine de chaises, les deux fauteuils, une bonne commode et jusqu'à une armoire à glace, — oui, monsieur. — De plus, je vous dirai que je suis père de famille, c'est-à-dire que j'ai de l'ordre; c'est une grande garantie pour des filles comme ça. — Eh bien, non, elle aime mieux son rapin qui n'a que des dettes et avec lequel elle crèvera de faim. Vous aviez raison. Ce monde-là, c'est ignoble!

(On arrive à la porte. — Cris. — Attroupement.)

LE JEUNE ÉTRANGER. — Qu'y a-t-il?

LE MENTOR. — Rien. C'est la belle Angélina qui se fiche une *trépignée* avec son tueur de l'abattoir.

II

UNE JOURNÉE AVEC JENNY

« — Une bien bonne enfant que Jenny ! dit l'ami Gautherot, — mais elle ne fera jamais ses affaires ! »

Jenny est ma maîtresse depuis hier. C'est une grande et longue fille, qui a le teint olivâtre et la démarche indolente des créoles. Ses cheveux noirs, épais et plantés très-bas, sont superbes. Son grand œil noir, qui ne s'arrête jamais sur rien, est profond, doux et insouciant. On ne dira pas que celle-là est avide. Elle a eu trois amants et n'a pas encore de chapeau. On la voit toujours, hiver comme été, au bal comme dans la rue, avec le même

costume qu'elle portait lorsqu'elle était plumassière, — en peignoir et en bonnet de linge.

Ai-je bien fait de prendre Jenny? C'est ce que je saurai demain. Nous devons passer toute la journée ensemble. Heureusement, comme dit encore l'ami Gautherot, qu'elle n'est pas *collante!*

Nous avons rendez-vous, à dix heures du matin, à

L'ESTAMINET DE LA NOUVELLE ATHÈNES

Jenny a été ponctuelle, ce qui est beau de sa part, la paresseuse! Il est vrai que Jenny a un appétit de cheval. Nous nous attablons; c'est elle qui commande le déjeuner. En voici le menu fidèlement transcrit : « *Potage au pain et aux herbes*...

— Comment! à déjeuner? Prenons plutôt des huîtres, ma fille.

— C'est si bon, la soupe! dit Jenny.

— Tu pourras bien la manger seule, alors.

— As pas peur! — Puis Jenny continue :

« — 2 *biftecks*, — 2 *civets de lièvres* (il y a bien longtemps que je n'en ai mangé, du lièvre en civet!),

— 2 *artichauts*, — *une salade*, — *du raisin*, — *du fromage*, — *et* 2 *litres à quatorze sous*. (Il est bon comme du vin cacheté, tu verras!)

Jenny a raison. Elle vient à bout de tout. Mais quel déjeuner décousu! A tout moment Jenny se lève pour aller faire au garçon des recommandations particulières. Il me semble que le garçon lui répond bien familièrement; est-ce que?... Peu m'importe. Je ne suis pas jaloux.

Le déjeuner fini, il faut prendre le café. Il fait beau. Jenny décide que nous irons

AU CAFÉ GRILLON

Là, pour ne pas être mêlés aux habitués, nous montons sur une terrasse d'où l'on a vue sur une cour. Nous entendons des sons discordants; c'est la cour qui vient d'être envahie par un joueur de vielle. Je donne un sou à Jenny :

— Quel atroce instrument! Jette-lui ce sou pour qu'il déguerpisse.

— Pauvre homme! s'il joue de la vielle, c'est qu'il n'a pas les moyens de louer un orgue, voilà tout... Oh! qu'il est adroit! il a attrapé ton sou au vol. En as-tu d'autres? Passe-m'en, que je les lui jette.

Je donne une poignée de cuivre à la prodigue Jenny.

— Il n'en manque pas un. Je suis curieuse de voir s'il attraperait aussi bien une pièce de dix sous. En as tu?

— Pourquoi pas tout de suite essayer d'un billet de mille?

Jenny, sans se fâcher de ce sarcasme, fouille dans sa poche.

— Attends, mon petit Auguste, j'en ai une, moi... Oh! qu'il est leste, ce petit gueux-là! Il ne lui a pas plus donné le temps de tomber qu'aux autres.

Jenny s'assied, enchantée de sa bonne action.

— Ça tient toujours, notre partie de campagne, mon chat?

— Certainement. Où veux-tu que je te mène?

— Allons à Croissy, veux-tu? Je connais l'endroit. C'est très-gentil.

— Va pour Croissy.

Nous sortons du café pour aller prendre le chemin de fer. En route, Jenny s'arrête volontiers devant

LES MAGASINS DE NOUVEAUTÉS

Mais il faut être juste pour cette pauvre Jenny, il ne lui vient pas des fantaisies bien coûteuses. La seule chose qui lui ferait bien, bien plaisir, est un jupon blanc, très-empesé, qu'elle voit à une vitrine. Elle me regarde avec des yeux suppliants.

— Ça ne coûte que 4 francs!

— Mais ça va te gêner en chemin.

— Du tout, mon chat. Ça tient si peu de place quand c'est plié! Tu ne sais pas ça, toi.

Elle achète son jupon. Nous prenons le chemin de fer, et nous arrivons

A CROISSY

— Tiens! c'est toi, ma fille?

— C'est vous, Gautherot?

Allons! il faut justement que Gautherot ait eu comme nous l'idée de venir à Croissy! — Ce n'est pas que Gautherot soit un mauvais garçon, mais qu'il est *raseur!* Il aime à s'accrocher, surtout à une jupe. C'est son dada d'être vu en compagnie de celle-ci ou de celle-là; il les a toutes connues à leurs débuts; il a des détails intimes à donner sur la première venue; il passe pour le Lauzun de son estaminet. — Je fais froide mine à Gautherot. Mais Gautherot n'a pas l'air de comprendre. Il commande lui-même de la bière, trinque avec nous, et parle de conduire le canot que nous allons louer. Il faut absolument que je lui tourne le dos pour qu'il se décide à nous dire adieu.

Jenny a voulu le retenir; cette fille manque de tact. J'ai été sur le point de lui donner un louis, en lui disant de passer sa journée avec Gautherot, et que je retournais à Paris.

Nous nous embarquons. Jenny me marque une envie louable de s'instruire; elle me fait force questions sur les bateaux, les arbres, les herbes aquati-

ques que nous rencontrons le long de la Seine. Mais je lui tiens rigueur, et ne lui réponds que par des monosyllabes. Enfin la pauvre Jenny, découragée, se tait. Il y a à peine une demi-heure que nous ramons; elle me demande de rebrousser chemin.

Nous voilà de retour. Jenny s'assied sur le gazon; elle paraît attendre que je lui parle. Je m'assieds un peu plus loin, en lui tournant le dos et sans mot dire. Elle se lève et s'en va; je ne me retourne pas. Elle revient; jamais ses beaux yeux noirs n'ont été plus sombres.

— Veux-tu mon bras, ma petite? Il est temps d'aller dîner.

— Je ne dîne pas. Je retourne à Paris.

— Maintenant? à cette heure-ci? Ce ne serait pas la peine d'être venus.

— Je ne veux pas vous ennuyer davantage. Prêtez-moi trente sous pour reprendre le chemin de fer.

— Voyons, ma petite Jenny, assez boudé. C'est ta faute, aussi. Quelle diable d'idée as-tu eue de me mettre sur les bras cet imbécile de Gautherot?

— Moi ! Mais je croyais que ce monsieur était un de vos grands amis.

— Est-ce que je lui ai fait grand accueil?

— Restons-en là. Je n'aime pas les disputes.

Jenny a les larmes aux yeux. Enfin elle finit par se consoler. Elle se souvient de son jupon empesé, qu'elle a oublié dans le canot. Elle va le reprendre, se retire un peu à l'écart, le déplie... et le passe,— sous les yeux de trois ou quatre pêcheurs, qui ne la déconcertent pas le moins du monde. — Puis, avant que de dîner, elle me propose de prendre

L'ABSINTHE

Nous entrons dans un cabaret entouré d'un jardin. Les pieds s'y enfoncent dans le gravier. Les tonnelles sont tapissées d'un feuillage pauvre, roux, poussiéreux. Un ouvrier ivre mort dort dans un coin, la tête sur une table, les bras étendus en avant. De l'autre côté, c'est un cocher de fiacre qui

trinque avec une sorte de fille publique. Tout est ignoble, l'endroit et les gens.

Nous trempons à peine nos lèvres dans nos verres, et nous sortons.

AU RESTAURANT

Encore un jardin avec des tonnelles. Jenny aurait eu bonne envie d'y faire servir le dîner; c'est si amusant, en plein air, par une belle soirée! Mais les tables sont sales, et d'ailleurs le jardin est envahi par une bande d'ouvriers en blouse. On nous donne un cabinet d'où l'on a vue sur la rivière; Jenny se console. Des noms d'hommes et de femmes sont écrits au crayon sur le mur. Le papier — qui est de deux époques et de deux couleurs — est agrémenté de dessins obscènes.

Jenny a retrouvé son magnifique appétit du matin. Nous dînons beaucoup.

Tout à coup on entend des cris : — Au secours! à l'eau! — Nous courons aux fenêtres. C'est un canot à

voile qui chavire. Sept jeunes gens sont restés accrochés au bateau, qui est sur le flanc. Jenny descend en courant. Il y a déjà foule sur le rivage. Les hommes vont et viennent, les femmes poussent des cris, un sergent de ville est arrivé; il n'y a pas jusqu'aux chiens qui ne s'émeuvent, aboyant, bondissant, se jetant à l'eau sur un signe, et revenant plus vite qu'ils ne sont partis. Des embarcations se sont dirigées, à force de rames, vers les gens du canot; enfin! les voilà sauvés! On voit quelques chapeaux de paille flotter çà et là sur la rivière; l'endroit où le canot a sombré est marqué par sa grande voile blanche, que le flot n'a pas encore couverte; ce sont les seules traces qui restent de la catastrophe. On débarque les naufragés, tous fort pâles, n'ayant pour tout vêtement que des caleçons de bains, et des paletots ou des vareuses qu'on leur a jetés à la hâte sur les épaules. Le plus beau, c'est que, à peine sur le rivage, ils cherchent dispute à leurs sauveurs. Il paraît que la moitié de ces petits bonshommes sont ivres.

Où diable est donc Jenny?.. Ah! la voilà. Elle

échange des poignées de main avec deux des baigneurs ressuscités. — Jenny, Jenny, ma fille, tu as trop d'amis ! Ça n'ira pas.

Elle resterait à causer des éternités, si je ne la rappelais par la fenêtre. Elle revient, achève son dîner, demande le café, prend le pousse café, met un kilo de sucre dans ses poches.

— Est-tu prête, à présent ? Voilà la nuit. Il est temps de s'en retourner.

— Dis donc, mon petit, si nous revenions *à pattes?* Il fait si beau !

SUR LE CHEMIN DE PARIS

Il fait réellement très-beau. Le ciel est plein d'étoiles, le vent tiède, la nuit claire comme le plein jour. Jenny est d'une gaieté folle. Sa grande joie est de courir après es sauterelles qu'elle rencontre le long du chemin, de les prendre, d'en remplir ses poches.

— Je veux en avoir plein ma chambre, demain.

Ça m'amusera de les voir sauter sur les meubles.

Au bout d'une demi-heure, nous rencontrons une vieille mendiante, accroupie sur le bord de la route.

— As-tu de la monnaie, mon Auguste?

—Voyons... Non, pas un liard! J'ai donné au garçon mon dernier décime.

— Attends, j'ai une idée, moi.

Jenny tire de sa poche sa provision de sucre et la donne à la mendiante.

— C'est ça qui lui fera plaisir. Elles aiment toutes le sucre, les vieilles femmes; c'est absolument comme les petites filles.

On se remet en route. Jenny commence à se sentir fatiguée. Son idée serait maintenant de revenir à Paris dans une tapissière, voire sur une charrette; mais elle a beau interpeller à grands cris tous les voituriers, tous les maraîchers, toutes les blanchisseuses qui passent; on se contente de rire, et l'on répond qu'on n'a plus de place. Heureusement Jenny est le courage en personne; elle a vite pris son parti. Elle, qui était si fatiguée tout à l'heure,

me propose de courir maintenant; il faut voir lequel des deux distancera l'autre. Elle part comme un trait, revient, me prend par la tête, m'embrasse et repart : le tout sous les yeux des passants, qu'elle plonge dans l'ébahissement.

Enfin, nous voilà arrivés ! Ce n'est pas malheureux.

A PARIS

— Où allons-nous maintenant, ma fille?

— Si mon petit Guguste était bien zentil, zentil, nous irions au bal Mont-Parnasse; c'est la bonne heure... Ça va, mon grand chien, dis? T'es un amour. Eh bien ! entrons chez ce coiffeur, que je me fasse un peu arranger.

Nous entrons. Le coiffeur déroule sa magnifique chevelure, qui se répand comme un flot sur ses épaules, et cache presque entièrement le dossier du fauteuil. Quand il a fini de l'ajuster, quand ses cheveux sont tressés en nattes, quand toutes les

épingles sont piquées, Jenny se lève, va à une glace, s'admire, et, en un tour de main, démolit le laborieux édifice. Elle aime mieux les torsades que les tresses. Un bonhomme qui est entré pour se faire raser regarde avec stupeur cette grande fille débraillée et échevelée. Jenny achève de s'accommoder. Je paye. Le coiffeur refuse l'argent avec un sourire où l'amour-propre piqué le dispute à la galanterie.

— Non, monsieur; pour le peu que j'ai fait, ce n'est pas la peine.

— C'est drôle! dit Jenny en sortant. Maintenant que je suis coiffée, je n'ai plus envie d'aller au bal.

— Parbleu! Cela t'étonne?

— Entrons dans ce petit café; il n'y a personne, nous y serons bien tranquilles.

AU CAFÉ

— Tiens! voilà Adèle. Tu viens donc ici, toi?

—Monsieur, je vous salue. C'est Gustave qui m'a amenée.

— Où est-il, Gustave?

— Là-haut. Il fait une poule avec je ne sais qui.

Adèle s'assied à notre table,

— Si nous faisions une petite partie aussi, à nous trois? demande Adèle.

— Je veux bien, dit Jenny : pour tuer le temps.

— Savez-vous le bézigue, monsieur?

— Non.

— Et le piquet?

— Non plus.

— Et jouer aux dominos?

— Pas davantage. Je ne sais aucun jeu.

Adèle me regarde fixement,

— Ah!... Je vous gêne donc, vous deux? Vous aimez mieux jouer en tête à tête? Fallait le dire. Bien le bonsoir, monsieur, madame.

Adèle fait un petit salut et s'en va.

— Bon débarras!

— Elle va joliment m'en vouloir. Si tu savais, mon petit, comme elle est méchante! C'est une peste! Quand celle-là a une rancune contre quelqu'un, on peut être sûr d'avance qu'elle ne la por-

tera pas en enfer... Il faut que j'aille lui offrir des cigarettes. Ça la calmera.

Jenny court après Adèle, et cause quelques minutes avec elle. Puis elle revient.

— Qu'allons-nous prendre, mon chat? Si nous reprenions une demi-tasse?

— Du café? Mais tu viens d'en boire.

— Ah! bah! je ne m'en souviens plus!

— Tu es sûre de ne pas dormir de toute la nuit.

— Ça m'est égal. Elle est belle, la nuit. Prenons du café.

Quand Jenny a pris du café, elle demande une tasse de thé. Elle a une soif, une soif!... elle boirait la Seine et ses affluents. Après avoir bu le thé, Jenny se sent un peu mal à l'aise. Elle fait venir une choppe de bière sous prétexte qu'elle amal au cœur

Elle appuie ses pieds sur les bâtons de ma chaise, de façon à me frôler de temps en temps les genoux. Puis elle bâille à se démonter la mâchoire.

—C'est dommage que Gautherot ne soit pas ici. Il nous raconterait des histoires. Il sait celle de toutes les filles du quartier.

— Il me semble que tu en tiens un peu pour Gautherot !

— Moi ! jamais, mon bibi. Si cela était, je te le dirais, je ne pose pas pour la femme honnête. Puis, comment veux-tu ? Il est si laid ! Seulement Gautherot est un bon garçon. Quand on est sans le sou, il vous invite à dîner à sa table d'hôte. C'est un camarade. On le trouve toujours.

— Tu as été ouvrière, ma petite Jenny ?

— Oui, et bonne ouvrière encore ! On n'a qu'à aller le demander à mon magasin de la rue Rambuteau.

— Quel est l'imbécile qui t'a débauchée ?

— Un chanteur qui demeurait sur mon carré. Il avait une si jolie voix !

— Il y a longtemps de ça ?

— Il y a un an et demi. On ne le croirait pas, mais je n'ai que dix-huit ans... Puis j'étais si malheureuse ! Ma patronne me traitait si mal ! On se tuait à travailler, et l'on n'était pas habillée, pas chaussée, pas nourrie. Sais-tu ce qu'elle nous donnait à dîner tous les jours de la semaine ? Des œufs à la coque avec des pruneaux ! C'était tout; je cre-

vais de faim, moi ! Puis il fallait se lever à six heures du matin, quand le magasin n'ouvrait qu'à huit. Puis, du moment que le mois de mars arrivait, elle disait que c'était le printemps ; elle ne voulait plus qu'on fît du feu dans l'atelier; nous étions toutes gelées ! La méchante femme !

— Et tes parents ?

— Je n'ai pas connu mon père. Ma mère me battait. Je n'ai jamais eu de chance, moi.

Jenny soupire longuement, puis elle se met à fredonner : *Allons, Glycère !* un souvenir d'atelier.

—A quoi passes-tu tes journées, maintenant ?

— A rien. Voilà trois mois que je suis toute seule. Mon amant s'absentait continuellement, pour son commerce de vins. Je ne sais que devenir chez moi, dans ma chambre. Quelquefois je chante de toutes mes forces pour m'étourdir, cela fait enrager mes voisins. Ou bien je fais des réussites avec un jeu de cartes, pour voir ce qui m'arrivera dans ma journée. Ou bien je me parle à moi-même, tout haut; je me raconte mon histoire depuis quand j'étais toute petite, et je reste des demi-heures à

pleurer, sans savoir pourquoi. Puis, quand je ne sais plus comment tuer le temps, je vais au petit restaurant où nous déjeunons avec Adèle. Nous fumons des cigarettes et nous jouons aux cartes jusqu'à ce que l'heure du diner arrive. Heureusement que j'ai les bals publics le soir. C'est le seul bon moment de la journée.

— Tu ne lis jamais ?

— Si, j'ai lu tout Paul de Kock. Mais les autres, on ne les comprend pas : ce n'est pas gai... Dis donc, mon chéri, sais-tu ce que nous allons faire?

— Quoi ?

— Nous allons acheter un melon, en sortant. Nous le mangerons chez toi.

CHEZ MOI

Jenny a mangé tout le melon. Quelle belle nature!

Minuit vient de sonner. Jenny s'est souvenue qu'elle n'avait pas pris de grog de toute la journée.

elle qui adore les grogs ! Elle est descendue en jupon pour acheter du rhum et du sucre. Elle connaît un épicier qui ne ferme pas avant minuit et demi.

Garderai-je Jenny ?

Elle a bon cœur. Elle a bon estomac.

Elle a — pauvre fille sans parents et sans amis ! — des moments de profonde et vraie mélancolie qui la rendent assez intéressante. Elle a un petit côté extravagant qui m'amuse.

Elle est dépensière, mais pas intéressée. L'argent lui coule entre les doigts sans qu'elle songe à fermer la main.

Mais elle n'est que folle et n'est pas gaie. Mais elle ne cause pas. Mais elle est débraillée.

Pauvre Jenny !

HUIT JOURS APRÈS

Jenny m'a attendu hier toute la journée chez moi. Ce matin, mon portier m'a apporté une petite note. Jenny s'était fait monter à dîner du restaurant voi-

sin. Toujours le même dîner : du potage au pain, de la gibelotte de lapin, de la salade et du vin au litre.

La dernière ligne de l'addition de Jenny était celle-ci :

Un paquet d'épingles à cheveux, — 2 *sous*.

Jenny s'en est allée le cœur bien gros, a dit le concierge.

TROIS MOIS APRÈS

J'ai rencontré, ce soir, Jenny à *la Closerie des lilas*. Elle m'a tendu la main, sans rancune. Elle est maintenant la maîtresse d'un étudiant. Elle est toujours en peignoir et en bonnet de linge.

Pauvre Jenny !

III

LE BAL DE L'OPÉRA

SCÈNE PREMIÈRE

Au café Riche. — Il est minuit. — Peu d'habitués. — La majorité des consommateurs consiste en masques et en habits noirs.

UN ARTISTE. — Voyons ! si nous allions à l'Opéra, pour compléter notre soirée des Italiens ? Veux-tu ?

DEUXIÈME ARTISTE. — Ma foi non ! Je vais me coucher.

PREMIER ARTISTE. — Rien qu'une demi-heure, voyons! Le temps de *faire* deux *bébés* que nous ramènerons souper. J'ai le sac.

DEUXIÈME ARTISTE. — Non, je sors d'en prendre, mon cher. Tu sais la belle négresse que j'ai *levée* au dernier bal? Au bout de deux heures elle m'avait dégoûté de toutes ses pareilles, — y compris les blanches.

PREMIER ARTISTE. — Peste! quelle conversion! Comment s'y est-elle pris?

DEUXIÈME ARTISTE. — Elle avait l'air de ne voir, en toute ma personne, que mon porte-monnaie.

PREMIER ARTISTE. — Il est certain que c'est parfois gênant.

DEUXIÈME ARTISTE. — Ce n'est rien que cela gêne, mais cela dégoûte! Chercher toujours une aventure et ne trouver jamais qu'une affaire! ça finit par être écœurant. Encore si ces drôlesses vous accordaient cinq minutes de délai, d'illusion!... Mais il paraît que la mienne était pressée. Dès les huîtres, elle

m'avait fait ses conditions. Le souper fini, je donne au garçon un billet de 200, tout ce que j'avais; l'addition était de quarante ou cinquante francs. Il revient. Ma négresse se jette sur lui, avec un bond de harpie, en criant : — A moi la monnaie!

PREMIER ARTISTE. — Diable!... cela t'a dégrisé?

DEUXIÈME ARTISTE.—Cela m'a enchanté. Je n'ai pas réclamé. Je me disais : c'est bien fait; qu'es-tu venu faire dans cet égoût? J'aurais voulu être écorché plus au vif.

PREMIER ARTISTE. — Tu es beau comme l'antique. Tu rappelles Mucius Scévola dans son meilleur temps.

DEUXIÈME ARTISTE. — Elle m'a admiré; elle s'est mise à m'embrasser comme une folle par manière d'acquit. Il faut être juste; elle était consciencieuse; cela ne faisait pas trop mal la charge de l'amour. Moi, je songeais qu'il ne me restait plus de quoi déjeuner le lendemain; pis que ça, de quoi m'en aller en fumant un cigare de cinq sous. A ce moment, j'ai vu quelque chose luire sous la table. C'était

un louis. Je pouvais le ramasser. Mais jamais je n'avais trouvé l'argent plus vil. J'ai repoussé du pied cette dernière épave, et je suis parti ruiné — pour une semaine, — mais fier, vengé de moi, savourant toutes les joies rageuses des expiations volontaires.

PREMIER ARTISTE. — Et à part ça, est-ce drôle, une négresse, mon cher Caton?

DEUXIÈME ARTISTE. — Pas trop. Cette peau lisse et huileuse est rebutante. Figure-toi que tu embrasses une tapisserie en cuir de Cordoue.

SCÈNE II

La rue Lepelletier à une heure du matin — Municipaux à cheval. — Foule de badauds sur le trottoir. — Cohue de masques sous le péristyle illuminé de l'Opéra. — Roulement incessant de voitures arrivant du boulevard et s'en retournant par la rue Rossini.

UN DÉCROTTEUR, la brosse à la main. — Ciré, verni pour le bal!... Qui veut être verni?

AUTRE DÉCROTTEUR. — Demandez, messieurs! faites-vous vernir! Le fin vernis!...

UN POLICHINELLE. — Ohé! Clara! Adolphe! Par ici, mes enfants!

UN MONSIEUR, en habit noir. — Voyons, messieurs, prenez l'un la droite, l'autre la gauche de la baronne... Bien. C'est le seul moyen de traverser la cohue, sans que vous risquiez d'être insultée, ma chère.

AUTRE HABIT NOIR. Rassurez-vous, madame. Nous répondons de vous.

LE BARON. — Prenez à droite. Nous avons la loge-salon du marquis.

UN PIERROT, à une Folie. — Tu m'entends, Titine? Que je te voie pas causer avec Adolphe, ou, je t'en avertis, les claques ne seront pas loin.

SCÈNE III

Au bal. — Le grand escalier tapissé de rouge qui descend des premières loges au milieu du parterre.

UN MUNICIPAL. — Voyons, messieurs, on ne s'arrête pas ici. Descendez ou rentrez dans le couloir, sapristi !

UN JEUNE HOMME, à un ami qui lui donne le bras. — Il est encore bon, le municipal! Je suis si serré, que je ne sais seulement pas retirer mon mouchoir de ma poche.

L'AMI. — Quelle chaleur ! mes habits me collent au corps. Vois-tu des têtes de connaissance?

LE JEUNE HOMME. — Tu dis?... Tiens, Maria la Provençale ! Descendons. Tu vas savoir maintenant seulement ce que c'est que la danse !

(Un quadrille où figurent seulement quatre couples. — Autour des danseurs, un attroupement compacte et impénétrable de curieux.)

VOIX dans l'attroupement. — Vive l'Écossaise!

UN GROS MONSIEUR. — Moi, je suis pour Louise! Une vilaine bouche, mais quel jarret!

UN HOMME DE LETTRES. — Dis donc, Vénard! n'est-ce pas ça le bébé que j'ai embrassé tout à l'heure?

VÉNARD. — Elle-même. Est-elle jolie, la gueuse! La femme comme je la rêve; svelte et potelée, mignonne et robuste! Regarde-moi ce coin de bouche ironique, avec ces yeux ivres et indolents. Tout ça lui fait-il une petite coquine de physionomie assez mordante! Ça n'a pas dix-sept ans; mais je te donne mon billet que ça a du vice. Une de ces filles qu'on adore à genoux pendant cinq minutes, — et qu'on assommerait volontiers à coup de talon de botte la minute d'après.

UNE FEMME. — Ils sont toqués. Les v'là-t-il pas qui portent Louise en triomphe, maintenant!

(Une des estrades placées aux deux côtés de l'orchestre. — Dominos roides et silencieux, avec des hommes très-rouges, au regard très-effaré : provinciaux et provinciales.)

UN DOMINO, d'une voix très-basse. — Non, on ne croi-

rait jamais qne des femmes puissent être aussi effrontées. J'en rougis pour elles. Que je me reproche d'être venue !

SON VOISIN, non moins bas. — Je te l'avais bien dit, madame Ducrochet !

AUTRE PROVINCIAL. — Croyez-vous, monsieur Ducrochet, qu'il y ait bien trois mille personnes ?

M. DUCROCHET. — Je le présume. Mon *Guide* porte que le théâtre contient 1811 places ; mais il ne faut pas perdre de vue que la scène a été réunie à la salle, et qu'il y a un monde fou jusque dans les couloirs et dans le foyer.

MADAME DUCROCHET. — Encore, monsieur Ducrochet, si vous aviez apporté quelques pastilles à la groseille ! Mais rien, pas même une orange de vingt-cinq centimes !

M. DUCROCHET. — Mais, ma femme...

MADAME DUCROCHET. — Surtout ne quittez plus votre place, comme vous avez fait tout à l'heure, qu'un de ces vilains masques est venu s'y vautrer.

Il ne me manquerait plus que d'être assise à côté des femmes perdues !

(L'orchestre vient de terminer le quadrille d'*Orphée*. — Cris parmi les danseurs : Bis ! bis ! — Clameurs assourdissantes, miaulements, rugissements, jappements, sifflets, etc.)

SCÈNE IV

Au foyer. — Deux jeunes gens causent dans l'embrasure d'une des portes d'entrée. Ils s'interrompent de temps en temps pour prendre par la taille les femmes qui passent dans le couloir. — Figures du café Anglais et de Tortoni. — Favoris en côtelettes, cols carcans, habits affectant la coupe anglaise.

LE PREMIER. — Je ne t'ai pas vu hier dans ton avant-scène. Qu'as-tu fait de ta journée ?

LE SECOND. — Comme à l'ordinaire. Un tour de bois à midi ; mais décidément cela me fatigue, le cheval. Après cela, je suis passé chez Gâtechair, où je n'ai rien fait qui vaille. Sous prétexte que je me rouille, il m'a mis à tirer le mur et à faire des *contre ;* c'était assommant ; j'ai proposé un assaut à un

élève qui n'avait que trois mois de salle; j'ai reçu un *gilet* épouvantable. A sept heures, nous dînions chez Bignon, Raoul et moi. A neuf nous montions dans une américaine. Nous ne nous en sommes pas repentis. Figure-toi que nous rencontrons, aux Champs-Élysées, une assez jolie fille qui regardait notre voiture d'un air de convoitise. Nous lui offrons de la reconduire; elle accepte d'emblée, elle nichait rue Fontaine-Saint-Georges. Sais-tu où nous sommes allés la descendre? A Vaugirard! Vers minuit et demi!... La voiture est repartie ventre à terre, malgré ses cris. Nous avons bien ri!

LE PREMIER. — Oui; c'est drôle.

(Près du buste de Lully.)

UN DOMINO, arrêtant un monsieur.— C'est vous? Que ça me fait plaisir de vous voir! Vous ne me remettez pas?... C'est moi, Henriette. (Elle lève son masque.) Comment vont messieurs Henri, Guillaume, tous nos amis de la table d'hôte?...

(Ils vont s'asseoir sur la banquette et se mettent à causer.)

LE MONSIEUR. — Vous faites toujours bon ménage avec le banquier?

LE DOMINO. — Avec Edmond?... toujours. Il gagne beaucoup d'argent. Je me range un peu; je mets de côté; je songe à l'avenir de mon pauvre petit Jules.

LE MONSIEUR. — Quel âge a t-il maintenant, votre petit garçon?

LE DOMINO. — Il a sept ans. Un amour!

LE MONSIEUR. — Y a-t-il longtemps que vous ne l'avez vu?

LE DOMINO, cherchant. — La nourrice me l'a amené au mois de juin. Il y a donc six ou sept mois.

LE MONSIEUR. — Tant que ça? Mauvaise mère!

LE DOMINO. — Oui, je sais bien... C'est mal!... (Ses yeux se mouillent.) Mais je ne fais pas ce que je veux non plus, mon ami. Son père m'espionne toujours; il me le reprendrait. D'ailleurs dans un an ou deux je le mettrai en pension ici, et alors je pourrai le voir tous les jours.

LE MONSIEUR. — Il demeure donc maintenant à Paris, votre mari?

LE DOMINO.— Oui... il est *placier* pour le compte d'une maison de commerce; il fait beaucoup d'affaires. C'est pour cela que j'en ai peur, vous comprenez. Il dit qu'il a maintenant de quoi nourrir sa femme et son fils : il veut nous reprendre, et les tribunaux se mettraient de son côté.

(La banquette d'en face. — Une femme au domino bordé de trois rangs de dentelles vient de se démasquer au passage d'un grand gaillard débraillé, à fortes moustaches.)

LA FEMME.— Eh bien!... On ne dit donc plus bonjour aux amis?

L'HOMME A MOUSTACHES.— Tiens, c'est toi, Joséfa!... comme t'es nipée! T'es donc plus dans la dèche?... J'irai te voir.

LA FEMME, lui faisant place. — C'est ça. Viens, mon petit. Nous jabotterons un peu.

L'HOMME A MOUSTACHES.—Ton adresse?... C'est toujours le garni de la rue Coquenard?

LA FEMME.— Rue Coquenard! Ah bien, merci! on a fait sa pelotte, mon bibi. Maintenant rue de Calais,

un logement chic. Viens seulement. Tu verras comme c'est tapé!

L'HOMME A MOUSTACHES. — Et tu réponds maintenant au petit nom?...

LA FEMME. — Madame de Géranville... au premier. Ne t'arrête pas à la loge. Les pipelets cancaneraient. Faut de la prudence. Si je le perdais, lui, c'est pas toi qui mettrais du beurre dans mes épinards, hein, mon seul amour?...

SCÈNE V

Une loge aux troisièmes. — Quatre messieurs irréprochablement gantés et cravatés.

PREMIER MONSIEUR. — Tenez, regardez sous le premier lustre. Voyez-vous ce Titi tout débraillé qui danse sur les mains? Eh bien! vous me croirez si vous voulez, mais ce Titi est monsieur le comte.

DEUXIÈME MONSIEUR. — C'est pas, Dieu, possible! Eh

bien, c'est des choses dont mes bourgeois seraient incapables, bien qu'ils aient gagné leurs millions dans les denrées coloniales. Ça regarde à l'argent; c'est crasseux; mais ça se respecte.

TROISIÈME MONSIEUR. — Je peux vous montrer quelque chose de plus drôle que ça, moi. Vous savez bien, la petite Arthémise?

QUATRIÈME MONSIEUR. — Quelle Arthémise? L'ancienne femme de chambre à la duchesse?

TROISIÈME MONSIEUR. — Justement. Eh bien je viens de la retrouver dans une loge des premières de face.

PREMIER MONSIEUR. — Elle était donc perdue, votre Arthémise, père Antoine?

TROISIÈME MONSIEUR. — Ah, oui! vous ne connaissez pas cette histoire-là, vous, Joseph. Je vais vous la raconter. Pour lors, vous saurez que cette Arthémise avait été placée chez madame la duchesse par la femme de charge. Ses parents, de braves paysans, la lui avait recommandée. Elle veillait sur la petite avec le plus grand soin, faut le dire! Jamais elle ne la

laissait sortir seule, jamais causer avec les autres domestiques. Seulement, il y avait là M. Gaston, le fils de madame, qui allait sur ses vingt ans, et qui commençait à la lorgner. Madame la duchesse, elle, s'en doutait bien un brin! — Petit! petit! disait-elle (comme elle appelait toujours M. Gaston), vous ne devez pas rester là quand Arthémise me coiffe.— *Petit, petit* n'avait pas l'air de comprendre. Tant y a qu'un beau jour, comme madame la duchesse avait fait dire à M. Gaston de descendre dîner, on a eu beau chercher *petit, petit* comme une épingle. Pas plus de M. Gaston que d'Arthémise. Ils s'étaient entendus; ils avaient fait leurs malles; et ils étaient partis, avec leurs passeports bien en règle, pour l'Italie.

QUATRIÈME MONSIEUR.— Un joli voyage, ça! M. le vicomte m'a bien promis que nous le ferions ensemble au printemps prochain.

TROISIÈME MONSIEUR. — Maintenant voilà mon Arthémise revenue et M. Gaston toujours avec elle.

Quand on pense que ça se fait peut-être appeler *madame la duchesse*! Ça fait suer.

QUATRIÈME MONSIEUR. — J'en sers une comme ça moi, de duchesse à camélias; eh bien! vrai, autant ça qu'autre chose! Elle a donné son grand bal samedi; c'était pas mal monté. Des fleurs depuis la loge du portier jusqu'au cinquième. Maître d'hôtel et valet de pied en grand uniforme comme dans les bonnes maisons. Femme de chambre préposée aux corsets, sorties de bal, raccrocs, etc. Quant au monde, rien que des biches, et des *artisses*. En a-t-on consommé, du champagne, du château-léoville, du madère, du punch, sans compter le filet de bœuf, le jambon d'York et la galantine! A trois heures du matin tout le monde se tutoyait; ces dames nous embrassaient; j'ai joliment ri!

PREMIER MONSIEUR. — Déjà deux heures! je me sauve. Faut que je sois là pour la rentrée de M. le comte.

SCÈNE VI

Au buffet des deuxièmes loges. — Deux biches de seize à dix-sept ans. Deux petits jeunes gens de vingt à vingt-deux.)

IRMA.— Tais-toi, petite drôlesse!

CLÉMENCE.— Ah ça! tu vas t'arrêter, n'est-ce pas? Tu as des expressions qui m'embêtent, à la fin des fins!

IRMA. — Alors tu n'es pas une drôlesse?...

CLÉMENCE. — Moins drôlesse que vous, madame. Vous avez fait la noce plus que moi.

IRMA.— Cela, c'est vrai. Je suis à Paris depuis un an, toi depuis onze mois. J'ai donc fait la noce plus que toi, un mois de plus.

CLÉMENCE. — Je ne vous réponds plus, madame, vous n'en valez pas la peine.

IRMA.— Madame ne cause qu'avec les duchesses? Et les duchesses?... ça s'arrache madame?

CLÉMENCE, se levant de table. — Je sais bien que je n'aurai pas le dernier; vous êtes plus forte que moi sur les grossièretés. Aussi je m'en vais. Bonsoir, madame.

UN DES PETITS JEUNES GENS. — Voyons, Clémence, sois donc pas fâchée!

CLÉMENCE. — Non, c'est une grossière et une mal élevée. Je ne fréquente pas les femmes d'un pareil genre.

(Elle se drape dans son domino et se retire avec dignité.)

SCÈNE VII

Au bal. — Trois heures du matin. — Un énorme rassemblement s'est formé au pied d'une loge des premières.

UN MONSIEUR DÉCORÉ. — Que se passe-t-il donc par là?

UN JEUNE HOMME. — Comment, vous ne reconnaissez pas la loge de notre ami le vicomte? Je vous

réponds que le pauvre garçon est dans ses petits souliers, à l'heure qu'il est.

LE MONSIEUR DÉCORÉ.— A cause?...

LE JEUNE HOMME.—Il avait amené deux petites marcheuses du corps de ballet, et il en faisait un peu parade. Malheureusement, il paraît que ces demoiselles ont trop bien soupé avant de venir. Elles se sont tenues tranquilles pendant un quart d'heure; puis il a pris fantaisie à la plus jolie de dire des injures à la foule qui passait sous la loge et qui la regardait... Tenez, la voilà maintenant qui lapide l'attroupement à coups d'orange; entendez-vous les cris?

LE MONSIEUR DÉCORÉ.—Ah, bon, je vois le vicomte. Il se dissimule de son mieux au fond de la loge.

LE JEUNE HOMME.— De mieux en mieux! voilà cette fille qui veut maintenant sauter dans la salle. La voyez-vous enjamber le balcon de la loge?

(Hurlements dans la salle.)

DES VOIX. — Bravo!... bis! bis! L'autre jambe!

(D'un autre côté de la salle.)

UN ARTISTE, embrassant les épaules très-découvertes d'une bergère Louis XV. — Oh ! les belles chairs !

LA BERGÈRE, d'une voix rauque. — De quoi ! galopin ? Va donc dire à ta mère qu'a te mouche !

(Sur l'escalier de sortie.)

UN VAUDEVILLISTE, à un journaliste. — Viens-tu avec nous chez Leblond? Nous avons un petit cabinet qu'on nous garde. Robiquet en est, Alfred aussi, et Duvigner, le peintre de *marines*. Puis Coralie que j'oublie, avec une autre fille des Délass. Viens donc ! Coralie est très-amusante.

(L'une des estrades placées près de l'orchestre.)

UN HABIT NOIR, prenant les mains d'une femme en domino. — Madame !... madame !... calmez-vous, je vous en supplie !

LE DOMINO, avec des sanglots étouffés. — Oh !... c'es infâme !... me tromper ainsi !... J'étouffe sous ce masque.

(Elle arrache brusquement son loup de velours noir ; ses cheveux se dénouent et couvrent ses épaules.)

L'HABIT NOIR, bas. — Madame, y songez-vous ?... devant tout ce monde !

LA DAME. — Que m'importe? Partons d'ici! partons!

(Elle se lève et traverse toute la foule des danseurs en courant, démasquée, échevelée, le visage inondé de larmes. — Tout le monde se retourne. On rit.)

SCÈNE VIII

Chez Rouzé, glacier. — La salle du café qui communique avec l'Opéra. — Deux rangées de tables luisantes de vin, couvertes de bouchons et de pelures d'oranges. — Cohue de masques qui vont, viennent, se prennent, se laissent et s'apostrophent d'une table à l'autre. — Une femme travestie en marquis-régence se promène d'un pas aviné entre les buveurs et se jette au cou de chaque nouvel arrivant. — Cinq Albanais causent autour d'une table qui sert d'oreiller à deux pierrettes profondément endormies.)

UN DES ALBANAIS. — Eh bien, voyons, Dodolphe, ce compte? T'as pas bientôt fini? Le patron nous fichera un *poële* si nous ne sommes pas rentrés à quatre heures du matin.

ALTRE ALBANAIS, prenant des notes au crayon, sur un

bout de table. — Le voici, le compte! C'est cinquante-trois francs pour nous sept, y compris Manda et Zoé.

(Cri de terreur chez les autres Albanais.)

TROISIÈME ALBANAIS, sentencieusement.. — C'est cher, mais ça les vaut. Il ne faut pas oublier que nous avons eu des Ostendes et du Beaune première.

QUATRIÈME ALBANAIS. — En sorte que ça fait pour chacun?...

DEUXIÈME ALBANAIS. — C'est limpide. Puisque nous sommes cinq hommes, ça fait cinquante-trois francs divisés par cinq.

PREMIER ALBANAIS, donnant un grand coup de poing sur la table et se levant brusquement. — T'appelles ça un compte, toi?... C'est-à-dire que moi, qui n'ai pas amené de femme, je devrai payer pour les femmes des autres?... Eh bien! c'est du propre!

(Tumulte. — Les cinq Albanais se chamaillent.)

(A une autre table.)

UNE MARQUISE-POMPADOUR. — Rien, ma chère. J'ai pas étrenné de tout le bal. Des petits bonshommes

qui sortent de nourrice. Ça vous dit mademoiselle et ça ne vous offre seulement pas une limonade gazeuse. Ils me font mal !

(A une autre table.)

UN TURC, ramassant un papier. — Tiens ! une lettre de femme ! A qui le poulet ?

UN INCROYABLE. — A ce soûlard qu'on vient de flanquer au poste. Je crois l'avoir vu tomber de sa poche pendant qu'il les cognait.

LE TURC. — Voyons voir. Qu'on me prête une oreille attentive.

(Il lit.)

« Est-il possible, vilain, que tu sois sorti par le froid qu'il fait, avec ton gros rhume? J'ai été te chercher du rhum et du sucre, j'ai apprêté ton feu, j'ai mis ta bouilloire dessus; promets-moi que tu prendras cela tout chaud, en te couchant. Et pourquoi n'es-tu pas rentré, puisque tu savais que c'est mon jour de sortie? J'ai passé toute l'après-midi en faction à ta fenêtre. A trois heures j'ai vu passer un paletot de la couleur du tien. J'ai cru que c'était

toi, les jambes me manquaient; je suis encore comme au premier jour, moi, mon bon chéri ! Si tu savais comme je me fais du mauvais sang d'être huit jours sans te voir? Je reviendrai demain, la patronne dira ce qu'elle voudra. Sois là, je t'en prie. J'ai rêvé de toi hier. Que c'est bête les rêves ! Nous allions nous marier, et je m'en allais à la mairie avec une vieille robe noire, un caraco tout taché et puis mon voile de mariée par dessus. Ma sœur voulait que je fasse toilette; mais je disais : Non, si je tarde d'une minute, je le connais, il ne voudra plus; et je partais comme j'étais. N'est-ce pas, mon bon chéri, que tu voudras toujours?

« Je t'en prie, fais-moi faire une clef de ton appartement, tu seras si gentil ! Ta vilaine portière me regarde toujours d'un air si drôle quand je demande après toi ! Je vous embrasse bien sur vos grands vilains yeux que j'aime tant.

(Signé) Eulalie.

LE TURC. — En voilà une qui est bien tombée!

LA FEMME TRAVESTIE EN MARQUIS-RÉGENCE, bâillant. — Et dire que j'ai été comme ça, moi!

SCÈNE IX

Le foyer à trois heures trois quarts du matin. Il est envahi par les masques. — Une bande d'Écossais attaque successivement tous les habits noirs et intrigue tous les dominos. — C'est le moment des mots étincelants et des révélations foudroyantes.

L'ÉCHO. — . . . . . Mufle! . . . . . Va donc, eh! . . . . . C'te binette! . . .

SCENE X

Le grand escalier de l'Opéra. — Une foule compacte se précipite déjà au vestiaire et s'arrache les paletots et les cannes.

UN DOMINO, à un monsieur en paletot coiffé d'un casque. — Tu as tes affaires? Vite, filons, mon bibi. — (Poussant un cri.) Ah! mon Dieu!

LE MONSIEUR EN CASQUE. — Qu'est-ce qu'il te prend, à toi?

LE DOMINO. — Je suis morte. (Montrant un jeune homme.) C'est ce monsieur qui m'a écrasé le pied.

LE MONSIEUR EN CASQUE. — Prenez donc garde à ce que vous faites, imbécile!

LE JEUNE HOMME. — Plaît-il? Prenez garde vous-même à ce que vous dites, malôtru!

LE MONSIEUR EN CASQUE. — Pardon, cher ami. Vous avez une mouche au bout du nez.

(Il lui donne une chiquenaude.)

LE JEUNE HOMME, très-pâle, à voix basse. Je vous souflèterais sans les sergents de ville; mais nous nous reverrons. (Il donne sa carte). La vôtre?

LE MONSIEUR EN CASQUE, lui remettant sa carte. — Avec plaisir, jeune homme. Couvrez-vous donc!

LE DOMINO, bas au jeune homme, pendant que le monsieur en casque fait avancer une voiture. — C'est moi... Juliette. Quand je vous disais que j'aurais ma revanche!

AU VESTIAIRE. — Le numéro 789!... voilà!...

SCÈNE XI

Il est quatre heures du matin. — Le galop final vient d'être exécuté. — Une double ligne de municipaux et de sergents de ville se forme près de l'orchestre et s'avance lentement vers le fond de la salle, refoulant les derniers danseurs qui battant peu à peu en retraite.

(Cris dans la foule.)

Ohé ! Clara !... par ici !... Adolphe ! Gustave !... présent ! Voilà !... Titine !... Hé ! les autres !...

(Sifflets, huées.)

UN JEUNE HOMME, d'une mise irréprochable, regardant un petit débardeur étendu sur une banquette. — Pauvre petite ! elle dort toujours.

UN SERGENT DE VILLE, secouant le débardeur. — Allons, ma petite fille, levons-nous. C'est le matin. On va éteindre.

LE DÉBARDEUR, à demi endormi. — Je ne vous parle pas... Laissez-moi !

LE SERGENT DE VILLE. — On l'aura grisée, c't' enfant... Allons donc, debout! pristi!

(Le débardeur se soulève avec peine, aidé du bon jeune homme qui l'a prise sous le bras.)

LE BON JEUNE HOMME. — Êtes-vous malade, mademoiselle?... Voulez-vous que je vous reconduise?

LE SERGENT DE VILLE. — C'est ça. Emmenez-la. Autrement elle coucherait au poste.

LE DÉBARDEUR, montant l'escalier au bras du jeune homme, qui la porte presque. — Où est Gustave?... Je veux voir Gustave...

LE BON JEUNE HOMME. — Je ne connais pas M. Gustave. Il est probable qu'il est parti.

LE DÉBARDEUR, portant sa main à sa tête, avec un gémissement. — Oh! que je souffre! Oh! maman!

LE BON JEUNE HOMME. — Pauvre enfant! Elle demande sa mère!

(On est arrivé sous le péristyle de l'Opéra.)

UN COCHER. — Une voiture, bourgeois?

LE BON JEUNE HOMME. — Oui, avancez.

(Il fait monter ou plutôt il porte le débardeur dans la voiture.)

LE COCHER. — Où qu'il faut aller?

LE BON JEUNE HOMME. — C'est vrai. Je ne lui ai pas demandé son adresse. (Se penchant vers le débardeur.) Mademoiselle! (Le débardeur s'est remis à dormir.) Mademoiselle?

LE DÉBARDEUR. — Laissez-moi tranquille!

LE BON JEUNE HOMME. — Je vous prie de m'excuser. C'est pour votre adresse. Où demeurez-vous, mademoiselle!

LE DÉBARDEUR, d'un ton plaintif. — Oh! la tête!... Oh! maman!...

LE BON JEUNE HOMME. — Elle n'est pas en état de me comprendre. Allons, il faudra que je la ramène chez moi. Que va dire sa mère! (Au cocher.) Cocher, rue Culture-Sainte-Catherine, au Marais!

(Chez le bon jeune homme, rue Culture-Sainte-Catherine. — Appartement de garçon rangé. Quelques malles dans un coin portant des étiquettes récentes du chemin de fer. — Le petit débardeur est étendu sur un divan, les yeux ouverts, mais le regard vague, comme s'il n'était pas encore bien réveillé. — Le jeune homme est en train de préparer du thé.)

LE BON JEUNE HOMME. — Pourvu que mes concierges n'aient rien entendu! Je ne pouvais cependant pas faire autrement. (Regardant le débardeur.) Qu'elle est jolie! Que ce front est pur! Elle ne peut être corrompue, puisqu'elle parle tant de sa mère. Mais ce M. Gustave? Sans doute un misérable qui aura abusé de sa candeur pour l'entraîner dans une orgie! Voilà de ces choses qu'on ne voit qu'à Paris. (Il remplit une tasse de thé et la présente au débardeur.) — Prenez, mademoiselle, cela vous fera du bien.

LE DÉBARDEUR. — Oh! que c'est fade! (Regardant lentement autour d'elle.) Tiens! c'est joli ici... Comment suis-je venue?

LE BON JEUNE HOMME. — C'est moi qui vous ai ramenée... Vous étiez malade.

LE DÉBARDEUR. — Ah! oui, je me souviens... ce sont des messieurs qui m'ont grisée... Oh! que j'ai mal à la tête! Oh! maman!

LE BON JEUNE HOMME. — Vous en parlez souvent de votre maman, ma pauvre enfant. Où est-elle?

LE DÉBARDEUR.— Elle n'est pas ici, elle demeure à Douai.

LE BON JEUNE HOMME.— Et vous à Paris? Je devine. Pardonnez-moi mon indiscrétion... Vous aimiez quelqu'un? On vous a enlevée?

LE DÉBARDEUR. — Non, je suis venue seule. Une idée qui m'a prise.

(Un silence.)

LE BON JEUNE HOMME. — C'est bizarre!... Et comment vous appelle t-on, mon enfant?

LE DÉBARDEUR.— On m'appelle Denise.

LE BON JEUNE HOMME.— Que font-ils, vos parents?

DENISE, la tête dans ses mains.— Ils ne font rien. J'ai des parents très-bien.

LE BON JEUNE HOMME. — Et vous les avez quittés depuis longtemps?

DENISE. — Depuis trois mois. (Recommençant à gémir.) Oh! maman!...

LE BON JEUNE HOMME.— Pauvre petite! elle pleure

au souvenir de sa mère. Cela fait mal. (A Denise.) Et... vous n'en avez plus de nouvelles, de votre mère?

DENISE. — Si... ma sœur m'a écrit... qu'elle ne faisait que pleurer.

(Elle fond en larmes.)

(Nouveau silence.)

LE BON JEUNE HOMME, très-ému. — Voyons, mon enfant, ne vous désolez pas ainsi. Tout n'est peut-être pas perdu. Vous pouvez encore la revoir, votre mère.

DENISE, sanglotant et se cachant la tête dans les coussins du divan. — Non, c'est fini!... Jamais! jamais!

LE BON JEUNE HOMME, à ses genoux, lui prenant la main. — Si, mon enfant. Je m'en charge, moi. J'écrirai à votre mère, si vous voulez. Je vous raccommoderai avec elle. Je vous ramènerai à Douai même, et vous verrez qu'elle vous recevra; ne pleurez plus, ma pauvre Denise.

DENISE, relevant la tête, encore toute en larmes. — Mais ce n'est pas ça!... Certainement qu'on me recevra

quand je voudrai bien revenir !... (Sèchement.) Je pleure seulement d'être si malade.

LE BON JEUNE HOMME, consterné et les yeux au ciel. — Oh !!!...

IV

LE BAL MABILLE

Ce bal-ci mérite plus qu'un portrait. Il est devenu assez célèbre pour qu'il y ait lieu d'écrire son histoire.

Mabille a enrichi la langue française d'un nouvel adjectif, — *Mabillien*, *Mabillienne*. Voir le dictionnaire de Bescherelle.

Mabille est à la tête de tous les bals publics, non-seulement de Paris, mais du monde.

Mabille est plus qu'un bal : c'est un concert, un

spectacle, un jardin, un marché, un palais, toute une ville,— une féerie des *Mille et une Nuits*.

Mabille est, de toutes les merveilles de Paris, celle qui éblouit le plus l'œil des étrangers, — celle qui tient le plus de place dans leurs souvenirs de voyage : — que les palais, les cathédrales, les musées, les arcs de triomphe en prennent leur parti !

Qu'on demande aux Arabes ce qu'ils pensent de Mabille. Ils diront si je le surfais.

Quand Abd-el-Kader vint à Paris, on mena quelques Arabes de son escorte promener au jardin de Mabille. Le lendemain, ces messieurs revinrent tout seuls, sans demander leur chemin à personne. Ils ne manquèrent pas un bal, tant que dura le séjour de l'émir. Ils arrivaient dès l'ouverture des bureaux, ils ne se décidaient à s'en aller que lorsqu'on éteignait. Ils restaient toute la soirée immobiles, vissés sur leurs bancs, dans des attitudes pétrifiées et extatiques. Ces bosquets sombres, ces mystérieuses allées, ces corbeilles de fleurs, ces guirlandes de flammes courant d'un arbre à l'autre, ces étoiles factices scintillant dans le gazon, cette cohue de

toilettes éclatantes et d'épaules nues, ces jeux, cette musique, ces danses, etc., etc., — tous ces enchantements de Mabille tournaient la tête aux fils du prophète. Ils voyaient le paradis — celui de Mahomet, bien entendu.

Age du bal Mabille.

Mabille a été fondé en 1831. Mabille compte donc déjà trente ans d'existence.

Gouvernement de Mabille.

On ne trouve pas à la tête de Mabille une oligarchie composée d'actionnaires. Mabille n'a jamais appartenu qu'à une seule dynastie, — celle des Mabille.

Jusqu'à présent, les Mabille ont été trois :

1° Mabille Ier, le père, — qui créa le bal et lui donna son nom ;

2° et 3° MM. Mabille aîné et cadet, — fils du précédent.

Le règne de Mabille II aîné, — le célèbre chorégraphe de l'Opéra, a été très-court. C'est à M. Victor Mabille, troisième du nom, que le bal Mabille doit ses splendeurs et sa prospérité tous les jours croissante.

Victor Mabille III.

J'eus un jour l'occasion de rendre visite à M. Victor Mabille. Je fus introduit dans un salon meublé avec un goût sevère — mais juste. Le premier livre que j'aperçus sur sa table portait ce titre : — *Philosophie du droit...*

Le maître du logis parut. Je vis un jeune homme de trente-deux à trente-cinq ans. Cheveux noirs et bouclés, — visage pâle et souffrant, — regard un peu triste, — sourire doux et spirituel; — au total, une physionomie aussi distinguée et aussi sympathique que possible. Je compléterai le portrait en

disant que le roi de Mabille boite légèrement d'une jambe, comme Walter Scott et lord Byron.

Tout le monde a lu un petit volume de poésies intitulé : *Cigarettes ;* personne n'ignore donc que M. Mabille est un charmant poëte. Mais ce qu'on sait moins, c'est que M. Mabille est aussi un peu docteur en droit, et que ses goûts l'eussent porté aux études sérieuses si la succession paternelle n'en eût décidé autrement.

On peut reconnaître dans l'organisation du bal Mabille la main de l'avocat et celle du poëte. L'un y a dépensé des trésors d'imagination et de fantaisie; l'autre y a fait preuve, dans les moindres détails, d'une justesse de jugement et d'une finesse d'observation rares. Pas une des somptueuses folies du poëte qui n'ait été calculée et raisonnée par l'avocat.

Voyons plutôt les réformes que l'avocat et le poëte, à eux deux, ont introduites dans le bal Mabille.

Le bal Mabille en 1831

C'est-à-dire le bal Mabille tel que le créa Mabille Ier père, n'avait rien qui le distinguât du premier bal de barrière venu, — sinon ses mœurs qui étaient plus décentes, et sa tenue qui était plus correcte. — La coureuse en bonnet et le voyou en blouse étaient rigoureusement refusés au contrôle. Pour tout le reste, Mabille ressemblait à la *Reine Blanche*, à *l'Ermitage*, au bal *Constant* et *tutti quanti*.

Même éclairage avare, — voire quelque chose de pis : le Mabille de 1831 ne connaissait pas le gaz et ne s'illuminait que de quelques pauvres quinquets à l'huile.

Même prix d'entrée : — cinquante centimes pour les simples spectateurs.

Même donneur de cachets se jetant au travers des quadrilles et arrêtant chaque couple pour faire payer les danses à part.

Le bal Mabille en 1847

C'est-à-dire tel que le fit M. Victor Mabille, fut tout autre chose !

Cinq cent mille francs, — qui y furent royalement dépensés en quelques mois, — métamorphosèrent le bal de fond en comble.

Le jardin s'agrandit démesurément.

Le hangar, sous lequel on dansait les jours de pluie, devint une salle immense et magnifique, tapissée de glaces aux arabesques d'or, tendue en damas de soie rouge.

La décoration s'augmenta d'un café-divan en style moresque avec terrasse à jour, d'une fontaine monumentale, de billards chinois, de tirs au pistolet, de dynamomètres, de jeux de bagues, etc., etc., — sans compter une splendide guirlande de vignes dorées, dont chaque cep formait un candélabre gigantesque.

L'éclairage fut porté à *cinq mille* becs de gaz.

Enfin, le programme du bal fut revu lui-même et corrigé. Plus d'impôts sur la danse. Le prix d'entrée, pour les danseurs et les spectateurs, fut le même, — deux francs au lieu de dix sous, — changement de tarif qui amena un changement de public et qui remplaça les commis et les grisette de l'ancien Mabille par la population dorée des impures et des fils de famille.

Quand toutes ces réformes furent accomplies, M. Victor Mabille procéda à une dernière innovation qui eut un énorme succès de bruit, — presque de scandale :

Il donna au bal Mabille ce qu'aucun bal n'avait jamais eu jusqu'alors : — des *affiches !*

C'est-à-dire que le bal Mabille se posait hardiment comme l'égal des théâtres, auxquels il allait faire une rude concurrence, — car il allait dorénavant avoir comme eux ses premiers sujets, ses célébrités, ses représentations extraordinaires, et jusqu'à ses feuilletonnistes.

Les célébrités de Mabille.

On compte à Mabille, — suivant les époques différentes où elles ont rayonné, — jusqu'à trois générations de célébrités de l'un et l'autre sexe :

Première génération. — Mesdames : Pomaré, Rose Pompon, Panache, Clara Fontaine, Bacchanal, Marie la Polkeuse, Céleste Mogador.

Messieurs : Pritchard, Tortillard et Chicard.

Deuxième génération. — Mesdames : Frisette, Rigolette, Marionnette.

MM. le vrai Brididi, le faux Brididi, et encore Chicard.

Troisième génération. — Mesdames : l'Écureuil, Jenny l'Hirondelle et Souris.

MM. . . . . et toujours Chicard !

Chicard est éternel. Voilà plus de vingt ans que Chicard danse à Mabille. Chicard n'est pas encore las; il danse toujours. Le jour où Chicard s'arrêtera

on pourra l'enterrer de confiance, — Chicard sera mort.

Inutile de faire remarquer la parenté qu'ont entre eux les noms illustres de chaque génération.

Les noms de la première rappellent les événements politiques ou littéraires du temps de Louis-Philippe: — *Mogador*, une victoire, — *Pritchard* et *Pomaré*, la fameuse question de l'*indemnité*, — *Bacchanal* et *Tortillard*, le roman d'Eugène Sue.

Dans la seconde génération, les noms tirent un peu moins à conséquence : *Frisette*, *Rigolette*, — de simples et familiers diminutifs.

Dans la troisième on baptise ces dames d'une façon encore plus cavalière : — des noms d'animaux, *l'Écureuil*, *Souris*.

Mais c'est en ce moment surtout que le monde interlope de Mabille montre un sans-façon tout à fait révoltant dans les surnoms qu'il décerne aux principaux acteurs de ce grand théâtre. Il n'y a plus aujourd'hui de danseuses illustres à Mabille, par suite d'un changement survenu progressivement dans les mœurs du lieu et que j'expliquerai plus bas.

Un seul danseur y soutient encore,— avec l'éternel Chicard,—la gloire des Pritchard et des Brididi; et comment s'appelle ce dernier Romain? — On rougit de le dire :

Il répond, — c'est de la complaisance pure, — au petit nom de l'*Asticot*.

Les hommes illustres de Mabille.

Quelques lignes de portrait et de biographie sur ces célébrités dansantes.

PRITCHARD. — Avait la tournure puritaine d'un quaker. Long et sec, — des lunettes, — invariablement vêtu de noir et cravaté de blanc,— mélancolique et ne parlant à personne.— Pritchard était, de son état, répétiteur de philosophie dans je ne sais plus quel collége.

Pourquoi l'a-t-on appelé Pritchard? Deux versions courent à ce sujet.

D'après les uns, on avait donné ce sobriquet au

répétiteur de philosophie par ce motif qu'il était le danseur habituel de la reine Pomaré.

Selon d'autres, Pritchard aurait été baptisé à la suite d'une catastrophe trop commune, hélas! dans les bals publics. Un pas risqué du répétiteur avait scandalisé un sergent de ville. On arrêta le répétiteur, qui ouvrit la bouche pour la première fois.

— Je demande une indemnité! hurla le délinquant, comme le Pritchard de Taïti.

Le nom lui resta.

TORTILLARD.— N'était pas, comme vous pouvez le croire, un gamin de Paris. C'était un jeune homme élégant, appartenant à la plus haute aristocratie. Un beau jour, sa famille l'a enlevé à Mabille. Il n'y a plus reparu. On l'avait marié.

LE FAUX BRIDIDI.— Ne le mentionnons que pour le flétrir. Le faux Brididi était un ambitieux et un intrigant qui, profitant de sa ressemblance avec le vrai Brididi, s'appliquait en même temps à s'habiller comme lui, à se coiffer comme lui, à parler

comme lui, pour arriver à lui escamoter le sceptre de la royauté de la danse. Nous livrons le faux Brididi à M. Prosper Mérimée, pour être placé au pilori de l'histoire à côté du faux *Démétrius*.

LE VRAI BRIDIDI.— L'inventeur du pas du *Meunier*. Vit toujours. Le vrai Brididi exerce, sous son vrai nom, l'état de fleuriste; il est à la tête d'une forte maison dans le faubourg Saint-Denis et fait énormément d'affaires. Seulement, depuis qu'il est rentré dans la vie privée, Brididi a expié ses succès de Mabille par une grande infortune. Il est condamné, selon toute apparence, à garder le célibat jusqu'à la fin de ses jours.

En sa qualité de négociant, on comprend que Brididi aspirait à se marier dans la bourgeoisie. Inutile aussi de dire qu'il gardait le plus strict incognito dans les familles bourgeoises où il se présentait, et qu'il y taisait soigneusement le beau nom qu'il s'était fait dans la chorégraphie mabillienne. Malheureusement il se trouvait toujours des ennemis, — ou des amis, — pour avertir la future au

moment de la publication des bans. — Comment! vous épousez M. Brididi? — Explications, scandale, rupture. Ce tour abominable a été joué tant de fois à Brididi, qu'il a renoncé aux joies de l'hyménée et aux douceurs de la paternité.

CHICARD. — Aussi célibataire et aussi négociant que Brididi; mais dans une autre partie. Chicard *tient les cuirs*. Ne le regardez pas trop de votre haut pourtant. Le magasin de Chicard, situé dans le quartier des Halles, est immense. M. Chicard, — chapeau bas! — fait pour deux millions d'affaires par an. Étonnez-vous maintenant que Chicard ait toujours le cœur à la danse!

Au physique, Chicard a des cheveux gris, de gros yeux ronds, le nez fort, l'air effaré. Ceci soit dit pour MM. les provinciaux, qui voudraient reconnaître Chicard dans la foule de Mabille, et rendre à ce grand danseur les honneurs qui lui sont dus.

Les dames illustres de Mabille.

ROSE POMPON.— Son nom vient de la manie qu'avait cette charmante personne de s'enterrer sous les roses, les jours de bal : roses tout autour de la robe, roses autour du chapeau, roses dans les cheveux, roses à la main. Il est juste d'ajouter qu'elle en avait sur les lèvres aussi et sur les joues.— Rose Pompon vit maintenant de ses rentes.

MARIE LA POLKEUSE — A fait un riche mariage.

CLARA FONTAINE.—Était une étudiante du quartier Latin. — Petite, boulotte ; les mémoires du temps l'accusaient de se peindre à triple couche. — La gloire de Clara Fontaine fut d'avoir importé à Mabille la polka alors presque complétement inconnue. Cellarius l'enseignait, mais ses leçons étaient chères. En quittant Mabille, Clara Fontaine ouvrit un cours de polka, rue de Provence.

L'ÉCUREUIL. — Sortit du bal Mabille pour entrer aux Folies-Dramatiques.

CÉLESTE MOGADOR. —Jamais, dit-on, une danse plus aisée, plus gracieuse, et plus élégante avec plus de simplicité n'a été vue à Mabille. Ce que je peux dire aujourd'hui, c'est que madame Céleste de Chabrillan est un écrivain d'un certain talent. Je ne parle pas seulement des *Mémoires de Mogador*, le livre le plus curieux qu'on ait écrit sur les mœurs du demi-monde. Mais je vous recommande aussi *les Voleurs d'or* et *Sapho*, deux jolis romans.

LA REINE POMARÉ.— Morte poitrinaire.

Pauvre reine Pomaré ! Elle qui a eu sa biographie, et une biographie de 64 pages, sous ce titre : — *Voyage autour de Pomaré, reine de Mabille, princesse du Ranelagh, grande duchesse de la Chaumière, par la grâce de la polka, du cancan et autres cachuchas.*

Elle qui a été mise en articles et en feuilletons dans *le Courrier des théâtres*, *la Silhouette*, *le Chari-*

vari, voire dans *la Presse* et *le Constitutionnel!* — Elle a même payé cette gloire d'un mot cruel de M. Fiorentino.— M. Fiorentino parlait du teint bistré de la reine Pomaré.— Elle ressemble, disait-il, au citron qui a été pressé sur un monceau d'huîtres.

Elle pour qui feu M. Romieu a fait des vers :

O Pomaré, ma jeune et folle reine ! etc.

Elle pour qui Nadaud a fait sa première et sa plus célèbre chanson :

Pomaré, Maria,
Mogador et Clara,
A mes yeux enchantés, etc.

Elle pour qui Théodore de Banville lui-même a fait des odes !

Elssler ! Taglioni ! Carlotta ! sœurs divines
Aux corselets de guêpe, aux regards de houri,
Qui fouliez, en quittant le carton des collines,
Le splendide outremer d'un ciel de Ciceri !

O reines du ballet, toutes les trois si belles,
Qu'un Homère ébloui fera nymphes un jour,
Ce n'est plus vous, la danse : allons, coupez vos ailes.
Éteignez vos regards; ce n'est plus vous, l'amour!

C'est notre Pomaré dont la danse fantasque
Avec ses tordions frissonnants et penchés,
Aiguillonne à présent, comme un tambour de basque,
Les rapides lutteurs à sa robe attachés...

Après tant de triomphes en vers et en prose, quelle triste mort que celle de la pauvre Pomaré!

Abandonnée de tous, — hormis d'une seule et généreuse amie, celle qui a écrit *Sapho* et *les Voleurs d'or*. Séparée par une porte seulement des huissiers qui viennent saisir chez elle. Délaissée même par son amant, et cela, avec un révoltant détail. L'amant connaît l'état de la pauvre fille; il sait le temps qui lui reste à vivre. Avec *ce qu'elle a de lui*, en vendant les cadeaux, en mettant les souvenirs au mont-de-piété, il a calculé qu'elle pourra *durer jusqu'à la fin*, qu'elle n'a plus besoin qu'on lui envoie

de l'argent. — Dès lors, dit-il froidement, à quoi bon y aller?...

Deux noms illustres sont encore inscrits au livre d'or de Mabille. D'abord

Le sorcier Edmond.

C'est à Mabille qu'a débuté ce sorcier distingué, qui promet, paraît-il, de faire oublier mademoiselle Lenormand. Le sorcier Edmond occupait un kiosque dressé au sommet d'une espèce d'éminence. Il vous disait votre bonne aventure au prix modeste de quarante sous, à l'aide d'une sorte de long tuyau acoustique en gutta-percha, dont un bout était placé dans l'oreille du client, et l'autre dans la bouche du sorcier, — un moyen ingénieux de ne pas être entendu de l'attroupement qui entourait toujours l'homme de la destinée.

Le sorcier Edmond jouit d'un embonpoint invraisemblable. — Visage lunaire. Cheveux longs et soyeux

Et pas l'ombre de barbe. On dirait une femme de quarante ans énorme.

Je ne vous dirai pas si ses prédictions sont infaillibles; mais les plus incrédules lui rendent cette justice qu'il est remarquablement observateur et qu'il possède à un rare degré l'art d'analyser une physionomie.

Aujourd'hui, le sorcier Edmond a pour clientèle l'aristocratie. Ses prix ne sont plus accessibles aux curiosités de toutes les classes.

Pilodo

Est la dernière illustration que nous trouvions à Mabille, d'où il n'est sorti qu'en 1860. Celui-là n'a pas besoin de portrait. Qui ne connaît les lunettes vertes et la face couturée de Pilodo?

Pilodo était à Mabille depuis la fondation. Pilodo y conduisait avec un talent supérieur un des meilleurs orchestres qui soient à Paris. Il y a des dilettantes qui vont à Mabille rien que pour la musique, et

cela se conçoit de reste, quand on sait que l'orchestre de Mabille est composé d'exécutants de toute première force, recrutés à l'Opéra, à l'Opéra-Comique, aux Italiens et au Conservatoire.

Un des grands mérites de Pilodo, c'était de n'être pas compositeur en même temps que chef d'orchestre. L'amour paternel n'était pas là pour l'aveugler dans le choix de ses morceaux. Pilodo avait le tact de les accepter de toutes mains, et même de les demander de préférence aux compositeurs inconnus, et qui ont leurs preuves à faire ; — de là l'entrain, la fraîcheur, l'imprévu, qui distinguaient alors la musique de Mabille. C'est à Pilodo que Bürgmuller, Clapisson, Quidant, ont donné leurs premières et non pas leurs moins jolies pages. La plupart du temps, les airs exécutés à Mabille sont l'ouvrage de simples amateurs, que M. Victor Mabille excelle à déterrer. On y a donné un jour un *quadrille des Lanciers* dont la musique, remarquablement gracieuse, avait été composée par un employé au ministère des finances.

Encore un mot et une question à Pilodo. Par

quelle faiblesse, — incompréhensible chez un aussi grand artiste, — n'ose-t-il donc pas signer de son vrai nom : — *Pilaudo?*

Les habitudes de Mabille.

Voici le moment de vous expliquer pourquoi il n'y a plus de danseuses illustres à Mabille.

Cela tient à ce que l'esprit, — sinon le cœur — du public féminin s'est considérablement perfectionné depuis quelques années.

Dans les premiers temps, il n'y avait à Mabille que des *danseuses*. C'est que ces dames venaient alors à Mabille dans le but unique de s'amuser. Les liaisons se nouaient, c'est-à-dire s'entreprenaient ailleurs.

Un peu plus tard, on s'avisa sagement que la danse était du temps perdu pour les affaires. Les danseuses furent alors remplacées par des *promeneuses* et des *poseuses*.

Les biches de 1860 ont fait, un autre raison-

nement non moins sagace, et qui prouve combien la civilisation progresse :—C'est que, quand on se promène, on passe,— qu'il y a des jeunes gens timides bien capables de vous laisser passer; — pourquoi ne pas avoir pitié d'eux et ne pas les attendre? Les biches se sont décidées, par humanité, à ne plus bouger de leur place. Si bien qu'au lieu des danseuses d'autrefois, et des promeneuses de l'an passé, nous avons maintenant les *causeuses*.

M. Victor Mabille est un impresario habile, s'il en fût, à dépister les goûts de son public : il a donc modifié son établissement au fur et à mesure de ces changements dans les mœurs de ses habituées. Il avait créé un vaste rond-point bitumé et sablé pour ses danseuses. Il avait ouvert à ses promeneuses des allées profondes, sombres, discrètes. Maintenant, il s'occupe de ses causeuses avec la même sollicitude. Il leur prépare pour l'été prochain une innombrable série de confortables *reposoirs*.

Il nous reste, en terminant, à vider une grosse question.

La vertu se perd-t-elle à Mabille?

On l'assure et l'on tonne vertueusement contre l'immoralité des bals publics. Cependant il serait bon de s'entendre. De quelle vertu parle-t-on? la vertu de qui?

La vertu des jeunes habitués de Tortoni et du café Anglais?

La vertu des artistes et des gens de lettres?

La vertu des quarts et des huitièmes d'agents de change?

La vertu des commis, des clercs d'avoué qui sont les danseurs patentés de ces dames, et qui achètent de leur talent de danseurs leur entrée dans l'établissement?

La vertu de certains avocats de province, qui ne manquent jamais de prendre Mabille pour le rendez-vous de leurs conférences?

La vertu de ces dames, alors? — Malheureuses jeunes filles, en butte aux séductions de Mabille!

Pour que la vertu de ces dames courût des dangers, il serait bon d'abord que cette vertu existât, et une femme ne vient guère danser à Mabille que lorsqu'elle n'a plus rien à perdre.

Voyez ces fleurs de feu qui jaillissent brusquement du sol de Mabille, à hauteur de la main. On les a inventées pour que ces dames, dont la vertu vous inquiète, puissent, avec plus de facilité, y allumer leurs cigarettes.

Arrêtez-vous le soir à l'entrée flamboyante de Mabille. Regardez passer lestement et le front haut ces femmes qui s'en reviendront peut-être en grande compagnie, mais que personnne n'amène les trois quarts du temps. Puis apitoyez-vous encore sur leur innocence en péril.

D'ailleurs, les danses de Mabille sont sous la surveillance de l'autorité. Mieux que cela, Mabille est sous la surveillance de Mabille. Les sergents de ville sont doublés d'inspecteurs payés par l'établissement même et qui veillent au maintien des mœurs non moins rigoureusement que leurs confrères en uniforme. Car le bal Mabille com-

prend ses intérêts et il ne tient à effaroucher personne.

Où les pauvres jeunes filles se perdent, c'est dans les bals bourgeois; c'est, comme dit Alphonse Karr,

Dans ces jeux innocents, sources de tant de fièvres!

Ajoutons que Mabille a sur les salons l'avantage de ne pas connaître la maussade tapisserie des vieilles femmes et des douairières; et, si nous voulons jamais faire quelque chose pour la morale, n'abolissons que les bals du Marais et de la rue Saint-Denis!

V

LA PROMENADE

PERSONNAGES :

1° Edmond, bon jeune homme; — vingt-deux ans;
2° Clémence, — dix-sept ans, — remarquablement jolie; — la vraie fille de Paris; — unissant la force du lion à la souplesse du serpent. Petit visage pâle encadré de grosses boucles de cheveux châtains. Délicieux chapeau en crêpe lilas d'une fraîcheur parfaite. Mauvais châle de mérinos noir, usé, fané et taché par places.

La scène se passe par une belle soirée — un peu froide — du commencement d'avril. Clémence et Edmond viennent de monter dans une américaine découverte. Le cocher demande où il faut aller. Edmond répond : — Au bois de Boulogne, — et Clémence : — Aux Champs-Élysées.

La voiture roule sur le boulevard des Capucines.

EDMOND. — Est-ce que les cahots ne te font pas mal, mon amour?

CLÉMENCE, bâillant. — Non.

EDMOND. — Laisse-moi te passer mon bras derrière le dos. Ça te soutiendra.

CLÉMENCE. — Non, te dis-je; laisse-moi. Tu me gênes.

EDMOND. — Es-tu assez mauvaise, mon cœur!

CLÉMENCE. — Recule donc ton coude. Tu vas m'écraser mon chapeau.

EDMOND. — Et ton mal de gorge? Ne fait-il pas un peu trop de vent pour toi?

CLÉMENCE. — Mais non, puisque ça me rafraîchit.

EDMOND. — Tu ne prends pas assez de précautions,

non plus. Tiens; tu as le cou tout découvert. Ramène donc ton châle...; plus haut que ça, ma petite chérie...; attends, je vais attacher l'épingle... Là, c'est fait... Te trouves-tu bien?

CLÉMENCE. — Mais ne me fais donc pas parler comme ça, puisque tu sais que ça me fatigue!

On traverse le rond-point des Champs-Élysées.

EDMOND. — En voilà une belle soirée, qui s'est levée exprès pour ma petite Clémence! Regarde le ciel. Pas un nuage.

CLÉMENCE. — Oui, mais il fait une poussière atroce.

EDMOND. — Tu devrais baisser ton voile. Veux-tu que je le baisse?

CLÉMENCE. — Mon Dieu, que cet homme-là est agaçant avec ses petits soins! Tu ne vas pas bientôt me laisser tranquille?

EDMOND. — Comme tu voudras.

CLÉMENCE. — Bon ! Voilà le vent qui va m'enlever ma voilette ! Tu ne peux donc pas me la tenir deux secondes ?

EDMOND. — Si, ma chérie, je te la tiendrai, ta voilette ! C'est justement ce que je te demandais. Ma main se trouve joliment contente, près de ton petit menton à fossettes !

CLÉMENCE. — Mon Dieu ! que je suis malheureuse de n'avoir pas d'épingles !

A l'Arc-de-Triomphe.

CLÉMENCE. — Comme nous allons lentement ! Dis donc au cocher d'aller plus vite.

(Edmond transmet l'ordre au cocher.)

CLÉMENCE. — Mais non ! c'est trop vite, ça ! Dis-lui de mettre son cheval au pas.

(Edmond la regarde avec hébêtement. Elle se met à rire aux éclats.)

EDMOND. — Que tu es gentille!... (D'un ton suppliant :) Nous voilà à l'arc de triomphe. Est-ce que nous n'allons pas au bois!... Allons-y, je t'en prie. Fais cela pour ton petit Edmond!

CLÉMENCE. — Tu peux te flatter d'être joliment tannant.

EDMOND, avec enthousiasme. — Tu consens?... Cocher, au bois de Boulogne!

Dans le bois.

EDMOND. — Il fait bon, ici. Sens-tu la fraîche odeur du feuillage?

CLÉMENCE. — Es-tu bête! puisque je suis enrhumée.

EDMOND. — Pauvre chat!

CLÉMENCE. — Qu'est-ce que cette maison, avec tout plein de lumières, là-bas, entre les arbres?

EDMOND. — Je ne sais pas, mon cœur.

CLÉMENCE. — Demande au cocher, alors.

EDMOND. — Je crois que c'est un restaurant.

CLÉMENCE. — Sapristi, ils ne doivent pas faire beaucoup d'argent à cette saison-ci!

EDMOND. — Comme c'est beau, ce reflet de la lune dans la rivière!

(Déclamant.)

L'étang mystérieux, suaire aux blanches moires,
Frissonne; au fond des bois, la clairière apparaît!
Les arbres sont profonds et les branches sont noires;
Avez-vous vu Vénus à travers la fo.....

CLÉMENCE. — Quand est-ce, l'ouverture de Mabille?

(La voiture fait lentement le tour du lac. L'air s'est attiédi. Clémence essaye de dormir. Elle s'est blottie dans un coin de l'américaine, après avoir baissé sa voilette, dont elle tient le bout entre ses dents. Sous ce voile et au clair de lune, son mignon profil apparaît pâle et vague comme une vision; Edmond la regarde avec une adoration respectueuse; il touche de temps en temps son châle pour s'assurer qu'il n'a pas près de lui une ombre prête à s'évanouir.)

EDMOND, à voix basse. — Comme tu es jolie, mon amour!

CLÉMENCE. — Recule donc, je te dis, ton cigare m'asphyxie.

EDMOND. — Si nous faisions encore un tour du lac? Il fait si beau!

CLÉMENCE. — Merci, j'en ai assez comme ça. Retournons.

(On revient à Paris. — Dans l'avenue de l'Impératrice, la voiture s'arrête brusquement.)

CLÉMENCE. — Qu'est-ce que c'est donc?

EDMOND. — Une petite fille qui s'est égarée; elle demande son chemin.

CLÉMENCE. — Eh bien! que le cocher le lui dise.

(La voiture repart.)

CLÉMENCE, au bout de deux minutes. — Cette pauvre petite! si elle allait se reperdre!

EDMOND. — Dame! il s'en perd tant comme cela à Paris!

CLÉMENCE. — C'est bête, ce que tu dis là. Nous aurions bien pu la reconduire chez elle, cette enfant. Puisque aussi bien nous sommes à flâner.

EDMOND. — Pourquoi ne l'as-tu pas demandé tout à l'heure?

CLÉMENCE. — Je n'ai pas osé, mon chéri. J'ai craint qu'elle ne te gênât. Pourtant, je l'aurais prise sur mes genoux.

EDMOND. — Vrai?

CLÉMENCE. — Pourquoi pas? Elle n'aurait pas tenu grand'place dans la voiture, sois tranquille.

EDMOND. — Eh bien, attends. Je vais dire au cocher de rétourner. Nous la retrouverons peut-être.

(Le cocher rebrousse chemin; la petite fille ne se retrouve pas.)

CLÉMENCE. — Je n'ai pas de chance, moi. Rien ne me réussit.

EDMOND. — Je t'embrasserai tout de même.

CLÉMENCE.— Qu'est-ce qu'il te prend?

EDMOND.—Si tu savais comme tu m'as fait plaisir, avec ton idée de reconduire cette petite fille! Je t'aime dix mille fois plus, depuis cinq minutes. C'est donc vrai que tu as bon cœur, ma petite Clémence?

CLÉMENCE. — C'est parce que je fais un peu ma tête de temps en temps, que tu me dis ça? Oh! je vaux mieux que je n'en ai l'air, va !... Je me rappelle encore le temps où j'étais petite. Ma mère se demandait toujours pourquoi ses provisions diminuaient. C'était moi qui portais des pommes de terre, du beurre, je ne sais tout quoi à de pauvres gens. Malheureusement je ne pouvais pas porter beaucoup à la fois dans mon petit tablier, si bien que je faisais cinquante voyages par jour.

EDMOND, l'embrassant. — Ma bonne petite Clémence!

CLÉMENCE. — Je n'ai jamais pu voir souffrir le pauvre monde, d'abord! Tu sais, quand je suis

restée huit jours couchée, sans sortir? c'était parce que je n'avais pas de robe à me mettre sur le dos. J'avais donné les miennes à une pauvre femme en couches, qui demeurait au sixième de notre garni, rue Papillon; Anna te racontera ça... Mais en voilà une, Anna, que son bon cœur n'étouffe pas!...

J'étais tellement sans le sou le mois passé, que je suis restée deux jours sans manger. J'allais voir Anna à son restaurant. Elle ne m'offrait seulement pas de partager son potage. Je ne disais rien, je suis trop fière; mais j'aurais bien pleuré. Comme j'avais le cœur gros!...

EDMOND. — Je t'ai toujours dit qu'Anna est une drôlesse. Pourquoi la fréquentes-tu?

CLÉMENCE. — Est-ce que tu vas encore me bassiner, avec tes conseils?

La voiture est revenue au boulevard.

CLÉMENCE. — Je crève de faim.

EDMOND. — C'est en passant devant Vachette que tu t'en aperçois? Eh bien, allons-y.

CLÉMENCE. — Et si je te demandais de me payer à souper à la Maison d'or?

EDMOND. — Va pour la Maison d'or. Cela m'est égal.

CLÉMENCE, réfléchissant. — Non... Achète-moi pour quatre sous de galette.

On approche du domicile d'Edmond.

CLÉMENCE. — Y a-t-il du monde dans les rues!

EDMOND. — Oui; mais il n'y a personne, parmi tous ces gens-là, qui ait été ce soir aussi heureux que moi!

CLÉMENCE, un peu émue. — Ta parole d'honneur?...

(Elle se jette à son cou et l'embrasse.)

(On est à la porte d'Edmond. Clémence est redevenue maussade et silencieuse depuis cinq minutes. Au moment d'entrer, elle quitte brusquement le bras d'Edmond et court au café d'en face. Clémence y va chercher des nouvelles d'Anna.

On n'a pas vu Anna. Clémence revient. Edmond respire.

Elle se ravise encore, rentre dans le café, et engage une longue conversation avec un jeune homme qui achève un grog américain au comptoir. Edmond se ronge les poings en attendant qu'ils aient fini. Le bruit de leurs éclats de rire lui arrive par la porte entr'ouverte. Il est hors de lui. Enfin Clémence se décide à le rejoindre.)

CLÉMENCE, montant l'escalier d'Edmond. — Oh ! que c'est haut, chez toi !... On est éreintée... Je ne viendrai pas souvent.

VI

LE CHATEAU DES FLEURS

SCÈNE PREMIÈRE

Chez mademoiselle Augusta, rue de Navarin. Joli appartement avec balcon; mobilier tout neuf, mais disparate. — Rideaux en damas de soie rouge; portières en damas de laine violet; garniture de cheminée en velours bleu. — Dans un coin, un piano loué, surmonté d'un coffret d'ébène à grosses et lourdes incrustations de cuivre. — Sur la cheminée, quatre ou cinq vide-poches en bronze et en faux Chine, deux lampes montées sur du faux Japon et deux grands vases de Sèvres magnifiques, où achèvent de sécher deux gros bouquets, vieux d'une semaine. —Grand divan en velours grenat; chaises en chêne sculpté, mêlées à des fauteuils en tapisserie; au pied des fauteuils, beaucoup de coussins brodés. — Quelques cadres accrochés au hasard, et qui

dansent sur le mur; parmi ces cadres, quelques jolies gravures de Vidal et deux horribles paysages à l'huile, valant à peu près cinq francs pièce.—La table est occupée, moitié par des volumes de cabinet de lecture, moitié par le dîner de mademoiselle Augusta, qui en est au dessert.

AUGUSTA, repoussant son assiette. — Et cette portière qui ne revient pas! C'est énervant.

LA BONNE, entrant.— Madame, on sonne.

AUGUSTA.— Eh bien, ouvrez.

LA BONNE. — C'est que j'ai ma vaisselle, que je lave..

(Augusta se lève et va ouvrir.)

LA BONNE, regardant la porte. — Tiens, c'est la maîtresse de piano de madame. Bonjour, madame Hortense.

LA MAÎTRESSE DE PIANO, entrant, à la bonne.— Bonjour, Julie. (A Augusta.) Bonjour, ma petite... Ah! il paraît qu'on dîne, ici? (A la bonne qui va emporter un plat.) Qu'est-ce que c'est que ça? du perdreau truffé! Mazette! vous vous nourrissez bien, vous autres! Laisse cela, Julie, ma fille, ça me donne envie de

tortiller quelque chose; je vais prendre un à-compte sur mon dîner.

AUGUSTA, à part. — Allons, bon! la voilà qui s'installe. Et Gustave qui va peut-être venir!

LA MAÎTRESSE DE PIANO. — Ma foi, tant pis! je fais comme chez moi.

(Elle ôte son châle et son chapeau en un tour de main et se met à table.)

LA BONNE, revenant. — Madame, c'est le coiffeur.

AUGUSTA. — Je n'ai pas le temps. Dites-lui de repasser.

LA MAÎTRESSE DE PIANO, entre deux bouchées. — Est-il bête, ce coiffeur! Puisque c'est l'heure où elle prend tous les jours sa leçon de piano.

LA BONNE. — Mais, madame, il dit comme ça que vous l'avez déjà fait venir ce matin pour rien.

AUGUSTA. — Oh! que c'est agaçant! Payez-le alors, et qu'il nous laisse tranquilles.

(Elle donne de l'argent à la bonne.)

LA MAITRESSE DE PIANO, s'essuyant la bouche. — Eh bien, mon bijou? Que disons-nous de nouveau? Est-ce que ton gros avocat est toujours gentil pour toi? Il doit être content, maintenant que sa petite Augusta peut lui jouer toutes les polkas dont il a envie... Ah! ma chère! voilà un homme comme il m'en aurait fallu le pareil! Dire que j'étais tombée sur un mari qui avait la musique en horreur! Avec lui, c'était des scènes chaque fois que je me mettais au piano; aussi nous avons fini par nous séparer, et ce n'est pas moi qui lui dirai de revenir.

AUGUSTA, distraite.— Qu'est-il devenu?

LA MAÎTRESSE DE PIANO. — Est-ce que je sais!... Je crois qu'il écrivaille pour le théâtre Beaumarchais. C'est étonnant comme je ne m'occupe plus de lui! Un homme qui avait des capacités du reste, tu sais...

(On sonne de nouveau.)

AUGUSTA, à part. — Si c'était lui!... Non, c'est la voix de la portière. Enfin, je saurai toujours quelque chose.

(Entre la portière. Augusta court à elle et l'emmène à l'écart.)

AUGUSTA, bas. — Eh bien?

LA PORTIÈRE. — Madame, il est sur mes talons.

AUGUSTA. — Enfin!... Vous n'oublierez pas ce que j'ai dit?

LA PORTIÈRE. — Connu. On dira à l'autre que vous êtes allée au théâtre.

AUGUSTA. — Merci, madame Grossard.

LA PORTIÈRE. — Et dites donc, il n'y a rien pour la course?

AUGUSTA. — Ah! pardon... Tenez.

(Elle lui donne de l'argent.)

LA PORTIÈRE. — C'est tout?... C'est qu'il demeure au diable au vert, votre jeune homme.

(Augusta ajoute cinq francs.)

LA PORTIÈRE, tendant toujours la main. — Et pour la bonne nouvelle?

AUGUSTA, lui donnant cinq francs de plus. — Voyons, est-ce assez, maintenant?

LA PORTIÈRE. — Vous êtes un amour. (S'en allant.) Se font-elles assez tirer l'oreille! Avec ça que l'argent leur coûte cher à gagner.

LA MAÎTRESSE DE PIANO. — Ma petite, tu n'es pas raisonnable. Payer ton coiffeur pour ne pas te coiffer! payer ta portière dix fois le prix d'un commissionnaire! c'est de la bêtise, tout ça... Et puis, qu'est-ce qui va rester à la pauvre maîtresse de piano?

AUGUSTA. Ah! mon Dieu! c'est juste, le mois est fini. Je l'avais oublié! Et dire que je suis sans le sou, ma chérie?

LA MAÎTRESSE DE PIANO, sèchement. — C'est agréable. Comme vous avez de l'ordre, vous autres!

(On sonne pour la troisième fois.)

AUGUSTA, vite. — Vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas? J'ai à sortir... Il n'y a pas moyen de prendre ma leçon, ce soir. Du reste, sois bien tranquille, il y aura de l'argent demain.

LA MAÎTRESSE DE PIANO, jouant avec un des vide-poche de la cheminée. Mon Dieu! ma belle, ce n'est pas pour l'ar-

gent; mais j'avais des emplettes à faire... Il est gentil, ce vide-poche.

AUGUSTA. — Tu trouves?... Prends-le.

LA MAÎTRESSE DE PIANO. — Merci, mon chat. A demain, n'est-ce pas? Il ne faut pas négliger notre piano, non plus.

AUGUSTA. — Oui, oui. A demain.

(La maîtresse de piano est à peine sortie, qu'un jeune homme paraît.)

LE JEUNE HOMME. — Es-tu prête?

AUGUSTA, l'embrassant. — Le temps de mettre mon chapeau.

LE JEUNE HOMME. — Et s'il nous rencontre?

AUGUSTA. — Il n'y a pas de danger qu'il mette les pieds au Château des Fleurs, vu son état. Et puis, sois tranquille; quand même il nous verrait, il ne ferait pas de scène; il a trop peur du scandalé, tu conçois, — un homme marié!

SCÈNE II

Au Château des Fleurs — Les environs du buffet. — Forêt de tables et de chaises occupées par une foule de jeunes femmes en toilette et de jeunes gens élégants.

UNE FEMME. — Je ne donnerais pas ma soirée pour vingt francs. Je viens de faire mouche trois fois de suite, au tir.

DEUXIÈME FEMME. — Diantre! c'est joli!

PREMIÈRE FEMME. — Et ce pauvre Léon qui n'a pas su casser seulement une poupée!

LES AMIS DE LÉON, en chœur. — Ça fait pitié.

DEUXIÈME FEMME. — Moi, je ne suis pas fâchée d'être venue non plus. J'ai gagné tout à l'heure deux potiches au jeu de quilles polonais.

TOUTE L'ASSISTANCE. — Fais voir!

SCÈNE III

Aux environs de la danse. — Cohue composée d'éléments très-variés. — Nos impures et notre jeunesse dorée. — Anglais qui se promènent le nez dans leur *Guide*. — Provinciaux en habit noir, scrupuleusement gantés et cravatés de blanc. — Bourgeois endimanchés. — Des familles entières, les enfants compris.

UNE PETITE FILLE, à sa mère. — Vois donc là-bas, maman... cette dame qui fume... Est-ce drôle!

LA MÈRE. — Ce n'est pas drôle, mon enfant; c'est vilain.

LA PETITE FILLE. — Elle a une crinoline bien plus grande que la mienne!... Et puis des volants aussi!... Tu me donneras une robe comme ça pour mes étrennes, n'est-ce pas, petite mère?

LA MÈRE. — Plus bas donc, mademoiselle! vous faites retourner tout le monde. (A un gros homme en noir

qui lui donne le bras :) Vous avez beau dire, monsieur Duchampy; dans des endroits pareils, on a toujours peur d'être insultée.

M. DUCHAMPY. — Pas en ma présence, belle dame; je m'en porte garant... J'y conduisis encore l'an dernier madame de la Garenne, la cousine du préfet. Elle vous dira elle-même qu'il ne nous arriva aucun accident.

LA MÈRE, poussant un cri. — Ah! mon Dieu!... on m'a enlevé ma fille!... Élisa! Élisa!...

LA PETITE FILLE, accourant. — Voici, maman!

LA MÈRE, l'enlevant dans ses bras. — Mon Dieu! mon Dieu!... Je n'ai plus une goutte de sang dans les veines.

M. DUCHAMPY. — Si vous voulez, madame, nous allons monter sur la terrasse. Il n'y va que du monde comme il faut. Vous y serez parfaitement en sûreté.

LA PETITE FILLE. — Ah! non!... Moi, je veux aller

danser!... N'est-ce pas, maman, que tu me laisseras danser une toute petite polka, rien qu'une!...

LA MÈRE. — Taisez-vous donc! Si on vous entendait!... Tu me fais mourir de honte!

SCÈNE IV

Même décoration.

UN OUVRIER, en habits de fête, redingote achetée à la Belle-Jardinière, cravate voyante, — à sa femme. — Dis donc?... Tu entends celle-là?...

LA FEMME. — Qu'est-ce qu'elle dit?

L'OUVRIER. — Elle dit qu'elle est partie si vite qu'elle a oublié de mettre sa poudre de riz... qu'elle en est toute gênée... Si ça ne fait pas crier!

SCÈNE V

Le bal.

UNE BICHE, — toilette d'une suprême élégance, — à un danseur. — Je t'en prie, mon petit Anatole, dansons cette valse-ci ensemble.

LE DANSEUR, très-laid; mise de clerc d'huissier, chapeau mou. — Impossible, ma minette. Je suis retenu par Clara. Mais écoute, si tu veux, je vais t'envoyer Bonnafèt; je crois qu'il est vacant.

LA BICHE. — Merci bien; il ne valse jamais en mesure... Voyons, sois gentil; rien qu'un tour de valse!... Tu vois bien que Clara n'arrive pas.

LE DANSEUR. — A la condition que nous finirons tout de suite, alors, car je suis esquinté.

LA BICHE. — Ange, va!... (Regardant autour d'elle.) A qui donnerais-je bien mon mantelet à garder?... Tiens, voilà un monsieur de la province qui a l'air honnête. (Allant à un provincial et lui mettant son mantelet sur les bras.) Dites-moi, bel homme... ce serait-il un effet de votre bonté de me garder mes affaires une petite minute?

LE PROVINCIAL, rougissant jusqu'aux oreilles et se rengorgeant. — Comment donc, mademoiselle! c'est un honneur pour moi que...

(La biche le quitte au milieu de sa phrase, pour aller valser.)

LA BICHE, revenant au bout de cinq minutes et cherchant. — Où donc s'est-il fourré, mon porte-manteau?

LE PROVINCIAL, empressé. — Me voici, mademoiselle.

LA BICHE. — Ah! bon! Je pensais déjà qu'on m'avait fait mon mantelet.

LE PROVINCIAL. — Ah! mademoiselle!... vous valsez d'une manière adorable.

LA BICHE, regardant son mantelet, qu'elle a repris. — Ah

ça!... c'est du joli!... Vous avez donc balayé le Château des Fleurs avec mon mantelet!...

LE PROVINCIAL, balbutiant. — Comment?... je...

LA BICHE. — C'est tout plein de poussière? Faut-il que vous soyez serin!... Ah bien, merci! on vous en donnera encore à garder, des mantelets où il y a pour cinq cents francs de dentelles!

(Elle s'en va. Le provincial reste atterré.)

SCÈNE VI

Une table à laquelle sont assis une jeune femme et deux jeunes gens Arrive un troisième.

UN DES JEUNES GENS à l'arrivant. — Tu ne sais pas? Ce pauvre Ernest qui est tombé amoureux d'Angèle!

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Bah! pour de bon?

ERNEST, souriant. — Amoureux fou. C'est-à-dire

que je ne peux penser qu'à elle, que je ne peux entendre parler que d'elle!... La connais-tu? Dis-moi ce que tu sais d'elle.

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Rien du tout. Je l'ai vue une seule fois chez Paul Derbois... le soir qu'on y pendait la crémaillère... Vous vous rappelez?

ERNEST. — Je l'aime comme à seize ans, comme un collégien!... Il y a trois jours, elle m'a donné une fleur... Tenez, la voilà encore, je la garde précieusement dans mon portefeuille... Je voulais la mettre dans un coffret; je n'en ai pas trouvé d'assez beau chez Tahan; j'en ai commandé un exprès... Voilà où j'en suis.

LA JEUNE FEMME, riant. — Pauvre garçon!

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Et où en es-tu avec elle?

ERNEST. — A rien. Elle m'a donné la permission d'aller la voir. J'y vais le soir. Nous causons, nous prenons du thé, et je m'en vais dès que onze heures sonnent.

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Tu t'en vas?... Prends garde, mon petit... Je conçois qu'on la désire; mais tu ne vas pas l'épouser?

ERNEST. — Comme tu y vas!... l'épouser? Qui dit qu'elle voudrait de moi?

TROISIÈME JEUNE HOMME. — Et tu es heureux?

ERNEST, souriant. — Moi? Depuis huit jours que cela dure, je nage dans l'extase, tout simplement.

TROISIÈME JEUNE HOMME. — A-t-il de la chance d'être amoureux comme ça! Laisse-moi donc te regarder bien en face, que je voie un amoureux pour de bon!

(Arrive un quatrième jeune homme.)

ERNEST. — Bonsoir, Hector. Dis-moi donc. Tu connais Angèle, toi?

HECTOR. — Parfaitement. C'est une bonne fille.

ERNEST, radieux. — N'est-ce pas?

HECTOR. — Très-bon enfant... pas poseuse...

franche comme l'or... et avec tout ça énormément d'esprit. Je l'aime beaucoup, moi, Angèle.

UN DES JEUNES GENS. — Prends garde de trop l'aimer, ou tu auras affaire à Ernest!

ERNEST. — Pourquoi ça? Je ne suis pas jaloux. Ça me ravit, de voir que tout le monde l'aime.

HECTOR. — Vrai? il est amoureux?... Eh bien, là, sérieusement, il pouvait plus mal tomber. Angèle est charmante.

ERNEST, lui serrant la main, bas.— Dis-donc, mon ami, si tu la vois, tu lui diras du bien de moi, n'est-ce pas?

(Arrive un cinquième jeune homme.)

UN DES JEUNES GENS. — Tiens, voilà Duménil, le peintre. Tu peux aussi lui parler d'Angèle, à lui. Je crois qu'il a fait son portrait.

ERNEST. — Vraiment?... (Prenant les mains du peintre.) Vous me le donnerez, monsieur Duménil!

DUMÉNIL. — Comment, vous le donner? Le por-

trait est fait, oui, mais il est livré; vous figurez-vous qu'on me l'a laissé pour compte?

ERNEST, accablé. — C'est vrai. Je n'y pensais pas.

LA JEUNE FEMME, riant. — Comme Ernest m'amuse, avec sa mine renversée!

DUMÉNIL. — Attendez donc!... Je crois qu'il doit me rester un bout de croquis que j'avais crayonné, avant le portrait peint... Mais je ne sais plus dans quel carton je l'ai laissé, par exemple. Il faudra faire des fouilles dans mon atelier.

ERNEST. — Un croquis d'Angèle!... Ah! que vous êtes aimable!...

DUMÉNIL, avec fierté. — Allons!... j'ai donc fait un heureux!...

(Arrive Angèle.)

HECTOR. — Voilà une heure qu'on parle de vous. Comment vous y êtes-vous prise pour faire perdre ainsi la tête à Ernest?

ANGÈLE. — Lui? il est amoureux de moi?

ERNEST. — Vous ne le saviez donc pas?

ANGÈLE, riant. — Non, et je trouve bien étonnant que tout le monde le sache avant moi... moi qui y suis le plus intéressée!

ERNEST. — Que voulez-vous? je ne sais plus parler d'autre chose. C'est plus fort que moi.

ANGÈLE. — Eh bien, monsieur, puisque vous êtes si amoureux de moi, vous consentirez bien à me donner le bras pour un tour de promenade, j'espère?

ERNEST, se levant. — Si je consens!...

LA JEUNE FEMME. — Ne le fais pas trop poser, hein, Angèle?

HECTOR. — Vrai, Angèle, ce garçon-là vous aime pour tout de bon.

(Ernest et Angèle s'éloignent ensemble.)

ANGÈLE. — Écoutez, mon ami, vous êtes un très-gentil garçon; je ne voudrais pas vous causer de chagrin; eh bien, tâchez de me connaître un peu mieux

avant de m'aimer tant que cela. J'ai mes défauts comme une autre ; vous verrez !

ERNEST, riant. — Ce n'est pas vrai! J'ai parlé de vous à vingt personnes. Toutes, — même les femmes! — ne m'ont dit que du bien de vous.

ANGÈLE. — Vous avez vu des camarades à moi... cela ne prouve rien. (Brusquement.) Êtes-vous superstitieux?

ERNEST. — Pourquoi cela?

ANGÈLE. — C'est que je veux vous faire un cadeau. (Elle ouvre son porte-monnaie.) Tenez... savez-vous ce que c'est que ceci?...

ERNEST, riant. — Je ne sais pas trop... On dirait de la charpie... faite avec un bout de ficelle.

ANGÈLE. — Ne faites pas tant le dégoûté, monsieur... Cette ficelle-là, c'est de la corde de pendu... on dit que ça porte bonheur. Voulez-vous la moitié de mon trésor?...

ERNEST, lui baisant la main. — Que vous êtes bonne!...

ANGÈLE. — Ce monsieur s'est pendu dans un hôtel où je venais d'arriver. C'est toute une histoire. Figurez-vous...

(Ils passent.)

SCÈNE VII

Dans une allée.

UNE JEUNE FEMME à M. le comte de ***. — Mon ami, reconduisez-moi jusqu'à ma voiture, je vous prie, je me sens souffrante.

LE COMTE. — Et notre souper du Café Anglais?

LA JEUNE FEMME. — Puisqu'il n'est pas encore commandé !

LE COMTE. — Eh, ma chère, ce n'est pas du souper lui-même qu'il s'agit. Mais je ne vais pas décommander mes amis. C'est impossible.

LA JEUNE FEMME. — Je vous en supplie!... Je souffre tant!

LE COMTE. — Cela se passera.

SCÈNE VIII

Un banc où causent mesdemoiselles Florentine et Anna, de la rue Saint-Georges.

FLORENTINE. — Et moi aussi, j'en ai assez, des marchandes à la toilette... Elles sont toutes les mêmes. A les entendre, vous ne les payerez jamais; elles vous jettent tout leur magasin à la tête; pour l'argent, elles attendront aussi longtemps que vous voudrez. Plus tard, c'est une autre chanson... Si tu savais toutes les misères qui me sont arrivées avec la mienne!... Je lui achète un jour je ne sais quoi... des serviettes damassées qui me reve-

naient à 6 fr. pièce... une robe de moire antique, tout ce qu'il y a de beau, pour 300 fr... une bague... enfin je me rappelle que j'en avais pour 2,400 fr.; mais c'était à tempérament; je n'avais pas à me gêner pour son petit compte, disait-elle. — Je t'en souhaite! A partir de ce moment-là, je l'ai eue sur le dos tous les deux ou trois jours... Elle a appris que j'étais avec Edward; elle s'est procuré son adresse, je ne sais comment; une heure après, elle était chez lui. On m'avertit, heureusement. Je cours, j'arrive presque en même temps qu'elle. Je dis à Edward:

— Mon Dieu, mon ami, donnez-lui 500 fr. seulement. J'en serai débarrassée.

Mais ces Anglais, c'est si méfiant! Sais-tu ce que le mien s'est mis dans la tête? Il a cru que nous nous entendions ensemble pour lui soutirer de l'argent!... Il a répondu d'un ton sec à la marchande:

— Je ne suis pas le mari de madame, pour payer ses dettes.

Alors, ma chère, j'ai eu la vie dure, va... Il me fallait donner, chaque semaine, 50 francs à cette

femme ; Edward m'en donnait cent seulement, si bien que j'ai dû me gêner de toutes les manières... Edward a été plus d'un an à s'en apercevoir... Mais, par exemple, le pauvre garçon, comme il a été chagrin, quand il l'a su ! Comme il m'a demandé pardon de m'avoir soupçonnée ! Il pleurait... tu aurais dû le voir...

ANNA. — Et les tapissiers? voilà des bandits... Je suis encore furieuse, chaque fois que je pense au tour que le mien m'a joué. Il y a pourtant trois ans de cela.

FLORENTINE. — Qu'est-ce qu'il t'a fait?

ANNA. — Comme à tout le monde; tu sais comment ces gens-là s'y prennent. Ils vous mettent dans vos meubles moyennant un payement à tempérament... toujours! seulement ils ont bien soin de mettre le loyer à leur nom. Puis, êtes-vous un jour un peu en retard pour payer? Bon ! voilà mon tapissier qui accourt, qui reprend tout, et qui rentre non-seulement dans ses meubles, mais dans votre appartement dont vous devez déguerpir. Et quand

on pense qu'à ce moment-là les meubles sont payés aux trois quarts! Vois-tu, ma biche, les femmes ont beau faire, nous sommes toujours dupes de tout et de tout le monde. Voilà comment les plus heureuses d'entre nous meurent sur la paille. Et puis nous serons encore vilipendées!...

SCÈNE IX

Dans un bosquet. — Une jeune femme et deux jeunes gens passent en se disputant. — Quelques promeneurs les suivent.

UN DES DEUX JEUNES GENS. — Venez donc, monsieur! nous serons mieux ici pour régler notre petite affaire.

LA JEUNE FEMME. — Arsène, je te défends d'y aller... Passez votre chemin, manant que vous êtes!

LE JEUNE HOMME. — Pardon, madame; mais je ne

permettrai pas plus longtemps à monsieur de me regarder insolemment.

LA JEUNE FEMME. — De quoi, regarder! Pensez-vous qu'on ne voit pas dans votre jeu?... Ce n'est pas parce qu'il vous regarde que vous êtes furieux; c'est parce que, moi, je ne vous regarde pas! (Les promeneurs se sont rapprochés.) Comme si on ne vous reconnaissait pas! Savez-vous ce que c'est, messieurs, cet olibrius? C'est un grand imbécile qui dépose tous les soirs un bouquet dans la loge de ma portière. Tous les matins, il trouve son bouquet dans la rue. Voilà ce qui l'exaspère. Et après ça, il vient s'en prendre à Arsène, qui ne lui a rien fait!

LE MONSIEUR. — Vous êtes donc bien lâche, monsieur Arsène, qu'il faut que les femmes vous défendent!

ARSÈNE. — Vous dites?...

(Bruit d'un soufflet, suivi de deux autres.)

LES PROMENEURS. — Voyons, messieurs!..... voyons!...

(La police arrive et arrête les deux jeunes gens.)

SCÈNE X

A la porte du Château des Fleurs. Deux artistes qui s'en retournent. Il est onze heures.

PREMIER ARTISTE. — Sapristi! que j'ai vu une jolie fille!... Figure-toi la Méduse antique, avec une robe à volants. Une tête à grands plans... quelque chose de plein et de robuste .. le teint un peu bistré, et des yeux d'un noir!... Elle était tout en noir, moins un petit chapeau de crêpe blanc avec deux grandes brides de satin, blanc aussi, nouées sous le menton par un gros nœud. Ça l'encadrait d'une façon superbe.

DEUXIÈME ARTISTE. — C'est moi qui ai vu une toilette épatante! La fille était jolie et d'un blond Véronèse; mais, songe à l'harmonie hardie et ori-

ginale de la toilette : elle avait un chapeau de paille d'Italie à plumes blanches... un manteau gris perle... et là-dessous, devine... une grande robe tout unie, sans volants, de soie écarlate... Oui, mon vieux, écarlate! C'était splendide... Quel est donc le crétin qui a dit le premier que le rouge n'allait qu'aux brunes?...

UN GAMIN. — Ces messieurs veulent-ils du feu? Demandez des cigares, de bons cigares!

UN COCHER. — Une voiture, messieurs?...

SCÈNE XI

Dans les Champs-Élysées. Le public du Château des Fleurs descend par longue file d'hommes et de voitures vers la place de la Concorde.

UN PASSANT, abordant un autre passant. — Comment, c'est toi?... Je ne savais pas que tu allais au Château-des-Fleurs.

DEUXIÈME PASSANT. — J'y vais seulement depuis qu'elle est morte, mon ami. C'est là que je l'ai connue, il y a quatre ans. Mais je n'irai plus, j'en ai assez; cette musique-là me rend l'humeur encore plus noire.

PREMIER PASSANT. — Ah ça, de qui parles-tu? Qui, elle? Qui est-ce qui est morte?

DEUXIÈME PASSANT. — Tu ne sais pas? C'est ma maîtresse... Morte d'un anévrisme il y a six semaines maintenant... à vingt-deux ans... Oui, mon cher.

PREMIER PASSANT. — Est-il possible?... Elle que j'ai vue si gaie, si vive, si charmante!... Pauvre fille!

DEUXIÈME PASSANT. — Te voilà comme les autres, toi. Tu l'as à peine connue, et la nouvelle de sa mort te fait venir les larmes aux yeux. N'est-ce pas que c'est affreux?

PREMIER PASSANT. — Quand je me rappelle le jour où nous la regardions courir dans ton jardin avec son fils!... Quels éclats de rire fous! C'était à qui des

deux serait le plus enfant... Qui se serait attendu à cela?

DEUXIÈME PASSANT. — C'est vrai, c'étaient deux enfants que j'avais là, pour la candeur, pour la gaieté!... Quelle joie ils répandaient autour de moi! Le petit était sa seule pensée, sa seule occupation, toute sa vie. Elle ne sortait jamais... elle avait oublié ce que c'était qu'un bal et qu'un théâtre. Elle était d'une douceur! Elle m'aimait avec un dévouement si entier!... Ah! mon cher, quand je pense aux quelques mots bourrus que j'ai pu lui dire, j'ai des envies d'aller me jeter à la rivière!...

(Il pleure.)

PREMIER PASSANT. — Voyons, mon ami... du courage...

DEUXIÈME PASSANT. — Ah oui, du courage! Il m'en faut depuis deux mois... Si tu avais assisté seulement à la scène qui a suivi sa mort!... Depuis qu'elle était devenue ma maîtresse, ses parents n'avaient pas voulu la revoir. On allait l'ensevelir;

je les ai avertis, ils sont venus... Le père était pâle comme la mort et tremblait de tous ses membres; il n'osait pas regarder autour de lui... la mère a passé la tête haute, l'œil sec. Elle est allée droit au lit de sa fille; elle l'a regardée sans broncher, puis elle a dit durement : — « Je ne la connais pas. Ce n'est pas ma fille. » — Il m'a semblé que je devenais fou furieux... Je l'ai prise par le bras et je l'ai forcée à se baisser, en lui disant : — « Mais regardez-la donc bien, ce n'est pas votre fille?...» Elle ne s'est pas émue; elle a dit sèchement: — « C'est le ciel qui l'a punie. Des filles comme elle ne doivent pas vieillir. » Mais le père était tombé à genoux au pied du lit; le malheureux avait pris la main de son enfant;... il sanglotait, il l'appelait, il poussait des cris... Oh! vois-tu, c'est fini, la jeunesse. A partir d'aujourd'hui, je ne suis plus que le précepteur de mon petit garçon.

VII

COMME ON GATE SA VIE

Quand on pense que François Cossard, l'ami de ces dames, a failli devenir un peintre célèbre ! Voilà donc tout ce qui reste d'un médaillé de 1855 ?

Il traîne furtivement, le long des murs, la plus triste livrée de la misère parisienne, l'habit noir sans boutons, les bottes vernies sans semelles. Il redoute les rencontres ; on évite la sienne. Comme il serait plaint, s'il n'était méprisé ! A son douloureux aspect, les cœurs se serrent ; les bourses aussi.

Vous souvient-il pourtant de son coquet atelier de la rue Duperré, maintenant démoli? Que de bonnes et laborieuses années il y a passées, entre son vieux père et sa jeune sœur!

Ce petite ménage à trois allait on ne peut mieux. Un magasin connu de la rue Laffitte accaparait tous les tableaux de Cossard, moyennant des appointements fixes, ce rêve des peintres bourgeois! Cossard se faisait 400 francs par mois. Sa sœur avait aussi sa petite industrie; elle reprisait des châles. Métier féminin lucratif s'il en fût! Savez-vous qu'une femme y réalise encore le gain fabuleux de cinq francs par jour?

O splendeurs éclipsées de la maison Cossard! Temps heureux où il y avait du linge dans les armoires et du vin dans la cave! Temps glorieux où l'on recevait le jeudi! Comment cette prospérité s'est-elle si vite évanouie?

Une circonstance en apparence insignifiante et inoffensive a tout fait. Mademoiselle Cossard devait s'absenter le samedi de chaque semaine, pour porter son ouvrage et chercher ses commandes. Ab-

sence funeste ! Si sa sœur n'était pas sortie, Cossard ne se fût pas perdu.

***

Ce jour-là, les Cossard dînaient chacun de son côté, la fille chez sa patronne, le père chez un parent, le fils au restaurant voisin. Or, ce restaurant s'ouvrait sur le trottoir de la rue des Martyrs. Il y venait des dames.

De là une série de liaisons plus dangereuses et de chutes plus profondes et plus rapides les unes que les autres. Bornons-nous à donner des dates.

***

Mai 1858. — Première liaison de Cossard. Ne croyez pas qu'il soit amoureux ; fi donc! Le prenez-vous pour un adolescent? Est-ce qu'il se fait illusion

sur sa laideur et sur son âge, sur ses cheveux rouges, sur ses cheveux gris? C'est une question d'art, voilà tout. La dame a certain type, certaines attaches, des bras et un cou d'un certain galbe... Cossard n'en veut tirer qu'une étude.

En attendant, cette étude attachante le ramène tous les soirs, pendant un mois, au même restaurant. Il y a perdu le goût de la vie de famille : il est entamé.

***

Juillet. Deuxième liaison. — Cette fois, c'est d'une étude philosophique qu'il s'agit. Quel caractère étrange et intéressant il a découvert parmi ces malheureuses! Une Madeleine qui en est arrivée au désenchantement, sinon au repentir. La fille a du sens, — chose rare, observe Cossard, en ce quart de monde! Elle ne se dissimule pas que les « filets de Saint-Cloud » l'attendent, que son lit est fait à la Morgue; elle tâche de s'étourdir sur les hontes du présent, sur les menaces de l'avenir; de là ses

mornes désespoirs et ses extravagances sans frein : quel type !... L'admiratif Cossard a entrepris de sauver cette sympathique drôlesse. Il a son idée : c'est de la ramener au goût du travail. Tâche ardue, qui l'oblige à être toujours là, pour exhorter la pécheresse, l'encourager, la réconforter, et qui l'empêche de travailler lui-même. — Il est vrai qu'il ne s'en porte pas plus mal, malheureusement !

Hélas! le ménage Cossard vit de rien. L'aiguille de la petite sœur suffit aux dépenses courantes. Le peintre, qu'on s'inquiétait de ne plus voir à son chevalet, en a été quitte pour prétexter une interruption dans ses commandes, et tout a été dit.

***

Octobre. — Cossard ne s'en cache plus : il est amoureux ! Et pourquoi donc pas ? Pense-t-on que son âge soit celui de la caducité, que son imagination n'ait plus de rêves, son cœur plus de flammes ?

Allons donc! il en remontrerait là-dessus aux plus jeunes. Il est amoureux et il s'en vante!

Il n'y a pas de quoi, pourtant. La Madeleine du mois passé avait initié Cossard aux joies paradisiaques de Mabille et du Château des Fleurs. Son amour d'à présent, il l'a ramassé dans la fange d'un bal de barrière. — Inutile de donner un signalement, un mot dit tout : *elle* a sacrifié à Cossard un tueur de l'abattoir qui l'idolâtrait. C'est le peintre lui-même qui raconte le fait en se rengorgeant.

*
* *

A partir de ce moment, ce n'est plus une décadence, c'est une dégringolade.

L'*amante* de Cossard a exigé une grande preuve d'amour : elle a voulu être mise *dans ses meubles*. Que faire? — Des billets. L'échéance arrive. C'est dans la maison Cossard, consternée, que le papier timbré se présente. On a payé, mais il a fallu briser

la tirelire commune ; la gêne s'est mise dans le ménage. Encore si l'on pouvait conseiller le fils prodigue, le ramener ! Mais Cossard, qui est assez jeune pour l'amour, est trop vieux pour les remontrances.

On espère un moment pourtant. Sa sordide maîtresse lui a rendu le service de l'abandonner. Mais le pli est pris. Vous ne tirerez pas Cossard pour cela des bals publics et des estaminets où il l'a connue. N'a-t-il pas à se perfectionner dans le billard et des revanches à prendre au bezigue ? Puis, à vrai dire, il ne respire nulle part plus librement que dans les tabagies. Ce n'est qu'au bal Robert qu'il est apprécié à sa juste valeur. Les tueurs de l'abattoir écoutent avec respect ses théories sur l'art, et il n'est pas une polkeuse qui ne veuille être peinte de sa main.

*
* *

Juin 1859.—Le père Cossard indigné, a chassé son fils de sa maison, où d'ailleurs il ne paraissait plus

guère. Le peintre n'a garde de se plaindre. L'exil, c'est la liberté.

Le lendemain, les Cossard, le fils excepté, se désespèrent. Un dernier billet à payer les oblige à vendre leur petit mobilier. Les parents et jusqu'aux amis de l'artiste sont convoqués en une sorte de conseil de famille. Une souscription générale acquitte les dettes de Cossard ; mais, à dater de ce moment, il n'a plus de parents ni d'amis.

* * *

Juillet, même année. — Qu'importe? Cossard n'a-t-il pas trouvé un état? N'est-il pas l'*ami de ces dames?* Le mot demande une définition.

Cossard comptait parmi ses amis un jeune commis d'agent de change, pourvu d'une assez jolie maîtresse. Ce jeune ménage du treizième l'a reçu dans son intimité. Bien plus, petit à petit, les cheveux rouges du peintre désarmant toute méfiance,

le commis s'est décidé à lui donne sa femme à garder. Cossard est passé *duègne*.

C'est lui qui mène Amanda au bois quand le commis est occupé à la Bourse; c'est lui qui la mène à Mabille quand le commis taille un baccarat dans son cercle de la rue de Choiseul.

Les jours de pluie, il choisit les romans à lire au coin du feu. Il n'a pas son pareil pour rouler une cigarette, c'est une justice à lui rendre.

Qu'est-ce qu'on lui chante qu'il néglige sa peinture? Jamais il n'a mieux utilisé ce qu'il sait. Vous voyez ces bibelots charmants qui surchargent les étagères? c'est Cossard qui les a choisis. Vous verrez les costumes d'Amanda aux prochains bals de l'Opéra: c'est Cossard qui les a dessinés.

Moyennant quoi Cossard a son couvert mis tous les jours à la table du jeune commis, son lit de camp dressé tous les soirs dans l'antichambre, et même quelque argent de poche pour ses menus plaisirs. Il est ravi de son sort, il chante les douceurs de l'hospitalité, les délices des amitiés franches : il engraisse! A ce point que les vieux paletots

de son ami menacent de lui devenir trop étroits.

***

Novembre. — La sœur de Cossard est tombée malade et a gardé le lit pendant un mois. On a fait une saisie chez son père. Tous deux se sont retirés dans une petite chambre d'hôtel garni, où ils vivent misérablement. Cossard ne demanderait pas mieux que de les secourir ; mais le moyen? Son père ne lui a-t-il pas défendu de mettre les pieds chez lui ?

Décembre. — Une brouille entre Amanda et son commis vient de mettre Cossard, à son tour, sur le pavé. Mais il a retrouvé le même poste de confiance dans un autre logis. C'est lui qui garde Clara la brune à un marchand de vins retiré. Ses charges d'atelier ont un grand succès près de ce nouvel ami, qui proclame l'artiste « un bon zigue. » Tout irait bien, n'était que le porte-monnaie du marchand s'ouvre moins facilement que le portefeuille du boursier ; on mesure à Cossard ses consomma-

tions de café; c'est honteux! Sans Clara, qui est bonne fille, il aurait déjà quitté ce pleutre. Il lui cherche quelqu'un qui soit plus digne d'elle.

De temps en temps, il vous aborde dans la rue et vous emprunte cent sous avec des airs mystérieux et importants. 'est pour une *affaire!*

*
* *

Février 1860. — Cossard mène l'idéal de la vie errante, couchant tantôt sur le matelas de celui-ci, tantôt sur le canapé de celle-là. Il vit des parties fines auxquelles il s'invite et dont on n'a garde de le repousser. C'est un homme si précieux! Il connaît les bons endroits. Il sait où l'on ouvre les meilleures huîtres, où l'on truffe les meilleures omelettes, à quelles attentions telle femme sera sensible. Il n'est pas de cabinet particulier ni de cœur où il n'ait pénétré. Il a été de tant de dîners et de tant de confidences! Il se charge volontiers des messages d'amour et en corrige les fautes d'orthographe.

Son grand orgueil est de tutoyer toutes les femmes des bals publics. Elles le lui rendent ; il est si bon garçon ! On ne le jalouse pas ; il est si peu dangereux ! Il se prend volontiers pour le pacha de ce sérail nomade, dont il n'est que le gardien et le commissionnaire. On comprend que sa misère affriande peu ces belles. Pourtant il y a des occasions qu'il saisit, des distractions dont il profite. De temps en temps il reçoit une caresse, à peu près comme un chien reçoit un os.

Ne lui parlez plus de travailler : quel travail est encore digne de lui ? Voulez-vous qu'il fasse des œuvres de pacotille, des tableaux meublants ? Pour qui d'ailleurs s'employer ? Ignorez-vous la stupidité des bourgeois, les friponneries des marchands ? Quiconque l'a fait vivre autrefois est un filou. Il est las des exploiteurs ! Est-ce sa faute si le gouvernement l'oublie, et faut-il qu'il aille faire sa cour aux huissiers du ministère d'État ?

***

Mars. — On se figurait que Cossard ne pouvait

guère tomber plus bas. Si, pourtant. Dernièrement il est allé trouver sa sœur, et lui a dit ce mot simplement sublime :

— Tu me laisses mourir de faim ! c'est dégoûtant !

***

Septembre. — La sœur est partie, Dieu sait où. Le père, impotent, ne vit plus que des aumônes de quelques parents. Cossard a eu encore un trait de génie.

Il s'est mis en campagne, et a trouvé du travail — pour son père !

Le vieillard use le reste de sa vue trouble à copier des rôles qui rapportent quelque chose comme cinquante francs par mois — à Cossard fils !

VIII

UN PETIT BAL HONNÊTE

La scène se passe aux *Barreaux-Verts*, à Ménilmontant. — Grande salle tout en longueur, très-propre. — Parquet magnifiquement ciré. — A droite et à gauche, deux rangées de tables couvertes de nappes blanches. — A droite de la salle, un grand jardin avec des tonnelles, désert et triste; c'est l'hiver. — Au bout de la salle, un petit cabinet mal éclairé, pour les fumeurs.

Public paisible. — Figures de petits bourgeois, d'employés et de commis. — Chaque table est occupée par une famille. Les hommes sont en paletots, les mères sont en bonnets, les filles portent des robes montantes. Peu de volants, pas de crinoline. — L'instrument dominant de l'orchestre est le fifre.

SCÈNE PREMIÈRE

Entrent M. Desrosiers, quincaillier de la rue Popincourt, madame Desrosiers, la mère Bailly et la jeune Victorine Bailly.

M. DESROSIERS. — En voilà du monde! excusez! Donnez-moi le bras, maman Bailly; nous allons faire une trouée. Et toi, ma femme, suis-nous en serre-file avec mademoiselle Victorine.

(La société Desrosiers finit par trouver une table et s'installe.)

M. DESROSIERS. — Nous voilà casés. Qu'allez-vous prendre, maman Bailly?

LA MÈRE BAILLY. — Ma foi, je boirais bien un doigt de vin, sans vous commander.

MADAME DESROSIERS. — Moi aussi. Cette rue Ménil-

montant est d'un long ! J'ai les jambes que je ne les sens plus. Et toi, ma petite Victorine ?

VICTORINE. — Pas moi ! j'étais un petit peu lasse à la barrière, mais c'est fini. C'est moi qui vas joliment danser !

(Elle accroche son chapeau et son mantelet.)

LA MÈRE BAILLY. — Tu ne doutes de rien, toi. Encore faut-il que les messieurs te trouvent à leur goût, petite morveuse.

M. DESROSIERS. — Elle ? Victorine ? une brave petite demoiselle comme elle, bien gentille, bien modeste, bien tout ? Merci ! Ce n'est pas elle qui chômera jamais d'amoureux, je vous le promets.

LA MÈRE BAILLY. — Taisez-vous donc, vous me la gâterez avec vos compliments qui n'en finissent pas. Embrasse-moi, fillette et n'écoute pas ces hommes. Le meilleur ne vaut rien, c'est moi qui te le dis.

M. DESROSIERS. — Comme vous voudrez, mais je l'adore c't' enfant, — avec ta permission, madame

Desrosiers! Je parie qu'elle n'est pas cinq minutes sans qu'on l'invite pour la contredanse.

VICTORINE. — Ah! mon Dieu! voilà justement ce monsieur qui m'a fait danser toute la soirée, le dimanche de Noël! Il vient par ici. Je ne peux pas danser toute ma vie avec lui, pourtant!

LA MÈRE BAILLY. — Attends, ma Ninette. Je m'en vas lui faire entendre qu'il nous ennuie, moi; je m'en charge.

VICTORINE. — Non, encore cette contredanse; mais je lui dirai bien que c'est la dernière.

(Le monsieur se présente et emmène Victorine, avec la permission de la mère Bailly.)

M. DESROSIERS. — Voyez-vous, maman Bailly, il n'y a pas de danger ici. L'entrée ne coûte que dix centimes, mais c'est très comme il faut, pas moins! Remarquez ce gros là-bas, avec ses cheveux gris; c'est le maître de l'établissement. Il a des épaules deux fois comme moi; il tomberait un fort de la halle; eh bien! c'est rare qu'il ait un ivrogne

ou un polisson à mettre à la porte ; je le tiens de lui-même. D'ailleurs cherchez ; vous ne verrez pas un sergent de ville ; preuve qu'on n'en a jamais besoin, aux *Barreaux Verts*.

LA MÈRE BAILLY. — Pardi ! l'homme qui toucherait à ma Victorine d'abord, je le saignerais comme un poulet. Où est-elle donc ? (Criant.) Victorine ! (Victorine revient.) Ne t'écarte pas trop, ma mignonne. Tâche de danser toujours vis-à-vis de notre table.

(Un garçon apporte du vin chaud.)

MADAME DESROSIERS. — Ça me rajeunit, de voir sauter ces petites filles. Ne laissez pas refroidir votre vin, madame Bailly.

SCÈNE II

Dans un quadrille.

ÉLÉONORE, grande brune ; tournure de fille de boutique. — Ah ! monsieur Philibert ! voilà bien la dernière pas-

tourelle que je danse avec vous, par exemple!

M. PHILIBERT, cravate voyante, grosses mains rouges. — Pourquoi donc ça, mamzelle Éléonore ?

ÉLÉONORE. — Pourquoi ça? Vous m'avez fait tourner d'une force que j'en ai l'épaule disloquée.

M. PHILIBERT. — C'est sans le faire exprès, mamzelle Éléonore.

ÉLÉONORE. — Je sais bien; c'est que vous ne savez pas vous y prendre. Vous êtes là à m'empoigner la main et à tirer comme un cheval. C'est pas ça. Il faut me tenir par le bout du doigt, et avec une petite secousse de rien vous me ferez pirouetter jusqu'à la semaine prochaine. Voyez M. Alexandre, votre chef de rayon, s'il fait comme vous!

M. PHILIBERT. — Pourquoi que vous me parlez toujours d'Alexandre?

ÉLÉONORE. — Allez-vous être jaloux? Il ne vous manquait plus que ça.

(Autre quadrille, composé de la famille Gibard, la mère, la fille et les deux fils.)

MADAME GIBART, grosse voix. — Comment! Nastasie, tu t'arrêtes?

LA FILLE. — Je n'en peux plus, maman. J'ai un point de côté.

MADAME GIBARD. — Serre-toi la taille avec ton mouchoir de poche; ça se passera. Ah! sainte Vierge! ce n'est pas moi qui aurais eu des points de côté à ton âge!... Tiens, voilà la *poule!* A toi de faire le cavalier seul, Victor. Qu'est-ce que tu attends? Mais va donc!

VICTOR. — Je brouille toujours les figures.

MADAME GIBARD, s'épongeant. — Dieu! qu'on a du mal à t'apprendre quelque chose! Mais, mes pauvres enfants, vous ne serez jamais en état d'aller dans le monde!...

SCÈNE III

Dans l'intervalle d'un quadrille à l'autre. — Un artiste à moustaches grisonnantes se promène dans le bal, d'un air distrait et ennuyé. — Une toute jeune fille, de quinze à seize ans, le suit à quelque distance, pas à pas, comme un petit chien; — tête de Vidal — ce qu'il y a de plus fin, de plus gracieux et de plus aimable dans le type parisien. — L'artiste arrive à la porte du bal. Il va sortir. La jeune fille court à lui et le tire par le pan de son paletot.

LA JEUNE FILLE. — Comment, monsieur! vous vous en allez!...

L'ARTISTE. — Ah! c'est vous, mademoiselle Euphrosyne? Ma foi, oui, je partais.

EUPHROSYNE. — Mais je ne veux pas, moi! Et notre quadrille?... Vous m'avez donc oubliée? Fi! que c'est vilain!

L'ARTISTE, souriant. — C'est vrai. Je n'y pensais plus. Je vous fais mes excuses, mademoiselle.

EUPHROSYNE, se pendant à son bras. — Je m'en doutais bien ; aussi je vous guettais ! Promettez-moi de ne plus vous sauver. Nous danserons encore la prochaine, n'est-ce pas, monsieur ?

L'ARTISTE. — Oui, mon enfant ; et les autres aussi, si ça peut vous faire plaisir.

EUPHROSYNE, sautant. — Toutes les autres ? Quel bonheur !... Mais pourquoi partiez-vous si vite ? Vous n'aimez donc pas le bal ? Est-ce drôle !... Moi, voilà le premier que je vois, mais je voudrais qu'il ne finît jamais.

L'ARTISTE. — Le premier ? Vraiment le premier ?

EUPHROSYNE. — Oui, vraiment. Je vis toute seule avec papa, et il est comme vous, il n'aime pas s'amuser ; que les hommes sont singuliers ! Heureusement que nos cousines sont venues nous voir et m'ont emmenée. Dites-moi, monsieur, savez-vous rédower ?

L'ARTISTE. — Très-peu.

EUPHROSYNE. — Ça ne fait rien ; je vous montre-

rai ; vous verrez que ça ira tout seul. Voulez-vous venir demain à la maison ? Nous danserons toute l'après-midi.

L'ARTISTE. — Eh bien ! et monsieur votre papa, que dira-t-il ?

EUPHROSYNE. — Papa ? Mais, monsieur, il nous regardera faire ; ça le distraira. Et puis, il faudra que vous me meniez quelque part, monsieur !

L'ARTISTE. — Volontiers. Où cela, mademoiselle ?

EUPHROSYNE, mystérieusement. — Au bal Mabille.

L'ARTISTE. — Au bal Mabille ?...

EUPHROSYNE. — Oh ! ce n'est pas loin ! C'est à deux pas de chez nous. Papa demeure dans l'avenue Montaigne. Quand j'ouvrais ma croisée, cet été, j'entendais la musique. Ça me faisait une peine de rester enfermée à la maison ! Mais papa n'a jamais voulu m'y conduire. Il paraît que c'est trop cher.

L'ARTISTE. — Beaucoup trop cher. Votre père a raison.

EUPHROSYNE. — Mais, monsieur, je ne demande pas qu'on m'y mène tous les jours non plus ! Rien qu'une fois, pour voir. Il paraît que c'est si joli ! Si vous saviez !... (Avec admiration.) J'ai entendu dire à la voisine qu'il y a cinq mille becs de gaz !...

L'ARTISTE. — Il n'y a pas que cela.

EUPHROSYNE. — Ah ! voilà le quadrille qui commence. Et notre vis-à-vis ?... Attendez... oui... voilà une place vacante là-bas ! Dépêchez-vous donc, monsieur ! On va nous la prendre !

(Elle entraîne l'artiste à l'autre bout de la salle.)

SCÈNE IV

Sous l'orchestre.

UN DANSEUR, jeune ouvrier endimanché : redingote noire, des gants de fil. — Il faut que je vous dise une chose, mademoiselle Fulvie. Je m'appelle Simon. Je suis

bijoutier en faux. Je travaille au 68 de la rue du Temple; mais je vas bientôt m'établir pour mon compte. Je gagne six francs cinquante par jour.

FULVIE, à part. — Qu'est-ce qu'il lui prend? qui est-ce qui lui demande tout ça?

SIMON. — Et vous, mademoiselle Fulvie, qu'est-ce que vous faites?

FULVIE, à part. — Il n'est pas gêné. (Haut.) Mais je travaille, monsieur!

SIMON. — Dans quel état?

FULVIE, à part.—Est-il curieux, donc! (Haut.) Je suis plumassière, monsieur.

SIMON. — Qu'est-ce que vous gagnez?

FULVIE, à part. — Oh! il nous ennuie, celui-là. (Haut.) Dame! c'est selon. On est payé à la pièce. Ça dépend beaucoup de la façon des plumes, qui sont collées ou nouées, vous comprenez.

SIMON, avec feu. — Ah! vous êtes plumassière! Mademoiselle, je vas le dire à mon père.

FULVIE. — Où est-il, votre père ? Est-ce ce vieux bonhomme à qui vous parliez tantôt, avec des bas bleus et des souliers à boucles ?

SIMON. — Lui-même. Tenez, le v'là qui vous regarde. Il est si saisi qu'il oublie de boire. J' vas tout lui dire.

(Il la quitte.)

FULVIE, seule. — Qu'a-t-il ? Est-ce qu'il voudrait me demander en mariage ?... Ah ! mais non ! Moi, je n'épouse pas un ouvrier, d'abord !

SCÈNE V

Au fond de la salle, quatre demoiselles causent à mi-voix, dans un petit coin.

ZOÉ. — Comment ! M. Benjamin me fait la cour ? Peut-on dire des bêtises pareilles !

PULCHÉRIE. — C'est facile à voir : il a toujours

les yeux braqués sur toi. Enfin, voyons, qu'est-ce qu'il t'a dit ?

LES AUTRES. — Oui ! qu'est-ce qu'il t'a dit, Zoé ?

ZOÉ. — Est-ce que je sais ? Que j'ai une belle main, ou de beaux cheveux, ou de belles dents ; que je suis gentille. C'est la même chose chaque fois. Je n'écoute plus.

PULCHÉRIE. — Comment ! Il te dit chaque fois que tu es gentille, et tu ne vois pas qu'il te fait la cour ? Est-elle innocente, cette pauvre Zoé !

ZOÉ. — Ah ! c'est ça faire la cour ? Eh bien ! ce n'est pas amusant.

PÉLAGIE. — Moi, M. Chantrot m'a donné une romance qu'il a faite exprès pour moi. Il m'y appelle son *paradis*. Voilà un jeune homme qui a de l'esprit !

PULCHÉRIE. — Parce qu'il t'appelle son *paradis ?* (Riant.) Mais c'est bête comme tout !

PÉLAGIE, piquée. — Vous dites ça parce que vous

êtes jalouse. C'est papa qui lui trouve de l'esprit; papa s'y connaît bien, peut-être! Ensuite, vous saurez que M. Chantrot est un prix du Conservatoire.

PULCHÉRIE. — Qu'est-ce que ça prouve?... Et toi, ma pauvre Madeleine! As-tu fait les frais de ta robe fond blanc? As-tu vu ton M. Lebargy?

MADELEINE. — Qu'est-ce que voulez dire, mademoiselle?

PÉLAGIE. — Tu n'y es pas, Pulchérie. Elle préfère M. Maurice.

MADELEINE. — M. Maurice? Ah bien, merci! je vous le laisse, mesdemoiselles. L'autre jour il était à la maison, ce grand freluquet. On donnait un grand dîner. Maman avait fait mettre une galette au four chez le boulanger. Elle me dit d'aller la chercher, et voilà tout de suite M. Maurice qui veut m'accompagner; je vous demande si c'est bête! il n'y a que trois pas à faire. — Mademoiselle, me dit-il à la porte, voilà la première fois que nous sortons ensemble; j'espère que ce ne sera pas la

dernière. — Mais, monsieur, dis-je, vous vous trompez; maman ne fait pas cuire des galettes tous les jours !

ZOÉ. — C'est bien fait. Je le déteste aussi, ce faiseur d'embarras.

PULCHÉRIE. — Prends garde, Zoé, tu t'oublies ici. Ton petit Anatole t'attend.

ZOÉ. — Mon *petit* Anatole! Parce qu'il n'a que quatorze ans?... Ça ne l'empêche pas d'avoir plus d'esprit que tous vos messieurs, mesdemoiselles. Anatole fait déjà la vente dans des magasins de blanc, sachez ça. Son patron lui confie de grosses sommes. Il fera sa fortune, Anatole, et il m'a dit (avec importance) qu'il viendrait la déposer à mes pieds. — Justement le voilà.

(Un petit garçon en casquette vient offrir cérémonieusement son bras à Zoé, qui s'éloigne avec lui en sautillant.)

PULCHÉRIE. — Si ça ne fait pas pitié! Un petit bonhomme qu'on rencontre encore dans les rues avec un grand cerf-volant au dos!

SCÈNE VI

Une table occupée par la famille Guillochon.

M. GUILLOCHON. — Ferons-nous venir une autre bouteille?

MADAME GUILLOCHON, longue et sèche; des mitaines. — C'est ça, vautrez-vous dans la boisson, monsieur Guillochon. On voit bien que ça ne vous coûte rien.

M. GUILLOCHON. — Tonnerre!... vas-tu me reprocher tous les jours de la vie la dot que tu m'as apportée il y a vingt-deux ans, quand j'ai acheté mon fonds de miroitier!... C'est tannant, à la fin des fins!

LE PETIT GUILLOCHON. — Allons, bien! Xi! xi! hou! hou! Hardi, papa! va, maman!

M. GUILLOCHON, sévèrement. — César!...

LE PETIT GUILLOCHON. — Je ne te dis rien, à toi; c'est maman qui nous ennuie.

MADAME GUILLOCHON, digne. — César! .. c'est de votre mère que vous parlez ainsi?

(Il embrasse madame Guillochon, qui se calme.)

LE PETIT GUILLOCHON. — C'est pour rire.

M. GUILLOCHON, à sa fille. — Tu sais que nous avons M. Bellet à dîner demain? Sais-tu ta romance du *Lilas blanc?*

LA PETITE GUILLOCHON. — Oui, papa.

(Elle chante à mi-voix.)

Tout en pressant son humble fleur,
Son doux regard prenait mon cœur.

MADAME GUILLOCHON. — Permis à vous, monsieur Guillochon, de vous enticher de cette romance; moi, je la trouve inconvenante. Mais, pour votre M. Bellet, si vous l'amenez, je le mets à la porte; je ne vous dis que ça. Je donnerais ma fille à un fontai-

nier, moi !... Pourquoi pas tout de suite à un marchand de coco !...

SCÈNE VII

Une autre table. — Victorine Bailly et une amie.

L'AMIE. — Félicité ?... Il y a beau temps que je sais ses histoires avec son lampiste. C'est moi qui ai tout dit à sa tante.

VICTORINE. — Ah ! c'est toi qui as tout dit ! Eh bien, c'est moi qui ai tout payé !

L'AMIE. — Comment ça, ma petite Victorine ?

VICTORINE. — Félicité s'est figurée que je l'avais vendue. Sais-tu ce qu'elle a fait ? Elle est montée le même jour chez bonne maman, et elle lui a dit que c'était moi qui courais les rues avec le lampiste !

L'AMIE. — Ah çà ! mais c'est donc un démon, que cette fille-là ?

VICTORINE. — Le soir, je rentre de ma journée ; je trouve bonne maman furieuse, sans savoir pourquoi. Je n'avais pas même eu le temps de lui dire bonsoir, que j'avais déjà reçu une paire de soufflets ; comprends-tu ? elle qui n'avait jamais levé la main sur moi ! elle qui ne me fouettait seulement pas quand j'étais petite ! Ce n'était rien encore. Elle lève une chaise, et la voilà qui se met à me bûcher comme pour me tuer.

L'AMIE. — Oh ! que j'aurais eu peur ! Tu as crié au secours ?

VICTORINE. — Non. J'étais comme de marbre. Je ne sentais pas les coups qu'elle me donnait. J'étais trop étonnée, je la croyais folle. — Enfin, j'attends qu'elle soit à bout de forces (pauvre bonne maman ! ce n'a pas été long !) ; alors je lui demande : — Eh bien ! qu'est-ce qu'il te prend donc ? qu'est-ce que tu as ? qu'est-ce que je t'ai fait ? — Tu le demandes, malheureuse ! Ah ! c'est comme ça ! ah ! tu vas

te promener, sur le boulevard, avec des garçons!... — Qui t'a dit cela? — Félicité! — Ah! je dis, c'est trop fort!... — Alors je lui raconte toute l'histoire. Chère bonne maman! c'est elle qui a été saisie et désolée, et repentante de m'avoir battue! On n'a pas idée de ça. Elle me demandait pardon, elle me baisait les mains, elle m'étouffait de caresses! — Ma pauvre fille! faut-il que je sois bête! Comme si ma Victorine pouvait rien faire de mal!... — Mais, a-t-elle dit en se relevant, cette mauvaise petite gale de Félicité me revaudra ça!... J'ai voulu la retenir. C'est que bonne maman est terrible quand elle se fâche! elle ferait reculer un régiment! Il n'y a pas eu moyen. Elle est allée faire une scène à Félicité. Je ne sais ce qu'elle lui a dit, mais le fait est que Félicité s'est mise au lit de la frayeur qu'elle a eue.

L'AMIE. — Il faut être juste. Félicité ne l'avait pas volé!

VICTORINE. — Attends la fin. Quelques jours se passent; je revois Félicité. Elle avait eu peur de

bonne maman, elle, si hardie avec tout le monde! mais avec moi, tu comprends qu'elle ne s'est pas privée de dire des sottises. Elle a traité bonne maman de *cancanière*. — Ah! lui ai-je dit, un instant! Tu peux lâcher des menteries sur mon compte, cela m'est égal, mais je te défends, entends-tu? je te défends de toucher à bonne maman! — Elle est restée un moment interdite du ton que je prenais; puis... tu aurais dû voir ça! elle m'a allongé un soufflet, mais un soufflet!... J'en ai été presque renversée!... C'était mon troisième soufflet de la semaine. Je me dis en moi-même: c'est donc la saison?... Là-dessus, me voilà à rire, à rire comme une folle! Plus je riais, plus elle était colère. C'est bien, lui dis-je, je me vengerai. — Elle se campe, et me répond: Essaye! — Oh! pas à ta manière, je ne sais pas comment on donne des soufflets, moi; mais je me vengerai tout de même.—Et je me suis bien vengée, va! J'ai été raconter à tous les fournisseurs de la maison, à l'épicier, au boulanger, au boucher, au charbonnier, que Félicité m'avait donné un gros soufflet.. sans dire pourquoi. Si bien qu'elle ne va plus

maintenant nulle part, sans qu'on ne lui demande : — Eh bien ! vous avez donc donné un soufflet à mademoiselle Victorine ? Est-il possible ? vous qui étiez deux grandes amies ! Oh !... — Je ne peux pas te dire comme ça la rend furieuse !

SCÈNE VIII

Le fumoir, petit cabinet mal éclairé.

UN MONSIEUR, grosses moustaches ; l'air aviné. — Cet animal, qui me dit de me donner de l'air, pour un pauvre cancan que je pinçais en douceur ! Minute, on est susceptible de se revoir. Je le repigerai, le bonhomme. C'est moi qui te le vas moucher à la première occasion !

UNE GRANDE FILLE qui fume une cigarette. — Que veux-tu, mon bibi, ça ne sait dire que *papa* et *maman*, ces petites filles-là ; c'est des sauvages !

LE MONSIEUR. — Tu crois ça, toi? Tu coupes dans leurs petits airs en-dessous? Pas si sauvages! Ça s'apprivoise bien!

(Hilarité chez la grande fille.)

SCÈNE IX

Dans le jardin attenant au bal. — Il fait froid. Le jardin est désert — Un jeune homme s'y promène en fumant. — Une jeune fille arrive, regarde autour d'elle et court à lui.

LA JEUNE FILLE. — C'est toi? Tu as passé tout à l'heure devant moi, et tu n'as seulement pas fait semblant de me voir, méchant!

LE JEUNE HOMME. — Ta mère m'a regardé d'un air singulier. Est-ce qu'elle se doute de quelque chose?

LA JEUNE FILLE. — Maman? mais elle sait tout.

LE JEUNE HOMME. — Qui donc le lui a dit?

LA JEUNE FILLE. — Moi, mon ami. Est-ce que cela te fâche ?

LE JEUNE HOMME. — Et pourquoi lui avez-vous parlé? A quel propos?

LA JEUNE FILLE. — Mais c'est venu tout naturellement. Elle m'a demandé de quoi nous avions causé à la promenade. Je lui ai raconté que tu voulais m'épouser. Tu ne m'avais pas dit de me taire, et je n'ai jamais rien eu de caché pour maman.

LE JEUNE HOMME. — Vous auriez pu au moins faire une réflexion : c'est que, si je voulais qu'elle le sût, j'aurais su le lui dire moi-même.

LA JEUNE FILLE, interdite. — Mais elle s'attend aussi à ce que tu lui parles. Est-ce que tu ne vas pas lui demander ma main?

LE JEUNE HOMME. — Ah! vraiment? c'est là votre pensée? Vous avez calculé, en prévenant votre mère, que vous me forceriez à me déclarer? Vous êtes d'une habileté au-dessus de votre âge, mademoiselle ; mais vous saurez qu'on ne me mène pas.

LA JEUNE FILLE, les larmes aux yeux. — Comme tu me parles!... J'ai calculé, moi?... Si l'on peut dire!... Je ne savais seulement pas que cela vous ferait de la peine.

(Elle pleure.)

LE JEUNE HOMME, froidement. — Quand on aime bien quelqu'un, on ne fait rien sans le consulter.

LA JEUNE FILLE, sanglotant. — Mais, mon ami, si je t'ai blessé... je t'en demande... pardon!...

LE JEUNE HOMME, l'embrassant. — Voyons, calme-toi. (Regardant à la fenêtre du bal.) Il me semble que ta mère te cherche. Essuie tes yeux, qu'elle ne voie pas que tu as pleuré.

LA JEUNE FILLE, souriant à travers ses larmes. — Laisse-moi t'embrasser encore, mon chéri. Je croyais t'avoir bien embrassé l'autre fois; et le soir pourtant, en réfléchissant, il me semblait que j'avais été froide.

LE JEUNE HOMME. — Va vite. Je t'écrirai. Mais ne dis plus rien à ta mère.

LA JEUNE FILLE, rentrant dans le bal. — (A part.) Et ma-

man qui croyait qu'il ferait sa demande ce soir! Je vais encore être battue en rentrant, c'est sûr. (Pensive.) Mais il m'aime!...

SCÈNE X

Onze heures du soir — On joue le dernier quadrille.

UN COMMIS, à un autre. — Alors, le bal de la *Reine-Blanche* est plus rigolo?

L'AUTRE COMMIS. — Je crois bien! Seulement c'est des femmes qu'on ne peut leur dire une parole sans leur payer une consommation.

SCÈNE XI

A la sortie du bal. — Deux jeunes gens et deux jeunes femmes.

UNE DES JEUNES FEMMES. — Dites donc, monsieur

René, nous allons, avec mon mari, reconduire Eulalie chez elle. Voulez-vous venir avec nous? (Bas à René.) Suis-je bonne?

RENÉ, bas. — Merci. (Haut.) Voulez-vous accepter mon bras, mademoiselle Eulalie?

EULALIE. — Pourquoi pas?

(On se met en route. Eulalie et René marchent un peu en avant.)

RENÉ. — Alors, vous ne voulez pas croire que je vous aime?

EULALIE. — Qu'il est menteur!... Prenez garde, monsieur; si ce n'est pas vrai, je le verrai dans les cartes. Ce soir, je ferai une réussite.

RENÉ. — Faites une réussite. Vous verrez si vous ne retournez pas le valet de cœur.

(On arrive au domicile d'Eulalie, rue des Amandiers.)

EULALIE. — Nous voici arrivés. Voulez-vous monter voir mon petit *chez moi?*

RENÉ. — Etes-vous gentille! Je n'osais le demander.

EULALIE. — Voici justement Thérèse et son mari. Venez vous rafraîchir, messieurs et madame. Donnez-moi la main, monsieur René, car il fait noir comme dans un four, et l'escalier est un casse-cou !

(L'appartement d'Eulalie. Deux petites pièces et une cuisine au premier étage. La fenêtre est ouverte ; on entend chanter un coq dans la cour ; le vent apporte une odeur d'étables. — On est entré dans la chambre à coucher de l'ouvrière. — Étagère encombrée de petites porcelaines. — A la muraille, les lithographies de Garibaldi et de feu monseigneur Affre, archevêque de Paris. — Commode en noyer. — Petit lit sans rideaux, bien blanc.)

EULALIE. — Ah ! que je suis lasse !... Ces messieurs seraient bien aimables s'ils me permettaient de passer mes pantouffles et mon caraco. Tiens-toi devant moi, Thérèse, pendant que j'ôte ma robe. Monsieur René, tournez-vous tout de suite du côté de la fenêtre. Si je vous vois bouger, vous payerez un gage. (Au bout d'un instant.) C'est fait. On vous permet de vous retourner, monsieur René.

RENÉ. — Dites donc, c'est gentil ici !

EULALIE. — N'est-ce pas que c'est bien propre ? Pourtant je n'ai pas le temps de nettoyer ; mon ma-

gasin me prend toute ma journée. Mais vous n'avez rien vu. (Elle ouvre un placard) Voyez si je suis bien montée en vaisselle! Six assiettes à potage! six assiettes à dessert! six assiettes plates!... Et ma batterie de cuisine? Venez, que je vous montre. (Elle emmène René dans la cuisine.) Vous voyez, ce n'est qu'en fer battu; mais pas une pièce ne manque. Jusqu'à la *cuisinière* avec sa coquille! C'est cela qui m'a coûté les yeux de la tête!... Quand vous verez le temps, vous viendrez demander à déjeuner à votre petite amie Eulalie; mais ce jour-là, monsieur, il faudra vous lever matin.

RENÉ. — Si matin que vous voudrez, car la nuit d'avant je ne dormirai pas bien sûr.

EULALIE. — Ah! le vilain enjôleur!... Avez-vous faim? Voici mon déjeuner de demain; je le prépare toujours d'avance.

(Elle découvre un plat rempli d'une sorte de purée de pommes de terre, mélangée de saucisses et exhalant un goût d'ail très-prononcé.)

THÉRÈSE ET SON MARI, arrivant. — Et nous, on ne nous invite pas?

EULALIE, servant un peu de purée à René sur une assiette à fleurs. — C'est vous qui m'étrennez ma belle assiette, monsieur René... Mais mangez donc! Voulez-vous bien finir de me regarder comme ça!...

(Un quart d'heure se passe. On entend sonner une heure du matin.)

THÉRÈSE. — Une heure du matin! Et cette pauvre Eulalie qui doit être à son magasin à sept heures! Mes enfants, il faut nous sauver... Embrasse-moi, ma biche.

(Elle embrasse Eulalie.)

LE MARI DE THÉRÈSE à Eulalie. — Au revoir, mon enfant.

(Il l'embrasse sur les deux joues.)

RENÉ. — Et moi, je n'embrasse pas?

EULALIE, se mettant le doigt sur le front. — Voilà votre place, à vous.

(Tout le monde descend, Eulalie reste sur le palier, un bougeoir à la main.)

EULALIE, criant. — Monsieur René! (René revient.) Soyez aux *Barreaux-Verts* dimanche! Je m'invite pour le premier quadrille.

IX

LE SUICIDE

. . . . . Ce n'est rien,
C'est une femme qui se noie.

Le théâtre représente une petite chambre d'hôtel garni, au prix de quinze à vingt francs par mois. — Dix pieds de large sur treize de long. — Porte étroite, par laquelle on ne peut entrer que de profil.—Papier à grandes fleurs bleues à six sous le rouleau. — A la fenêtre, un rideau de calicot rouge fané et déteint. — Petit porte-manteau recouvert d'un lambeau de calicot de même couleur. — Un lit en acajou ; trois chaises dépaillées ; une petite table boiteuse recouverte de toile cirée ; une commode en bois peint, dont les tiroirs n'ont pas de serrure ; un berceau d'enfant : voilà pour les meubles. — La chambre est déserte. Le berceau est vide. — Une pauvre robe d'indienne est accrochée au porte-manteau, à côté d'un délicieux petit chapeau de

soie lilas, couvert de poussière et qui semble n'avoir pas été mis depuis plusieurs mois. — Une bavette d'enfant en piqué et un petit bonnet bordé de dentelle trainent dans le berceau, sur l'oreiller. — Dans un coin, une malle qui ne contient que des gants de femme, des souliers de bal déformés, un peigne d'écaille et des lettres.— Sur la table, une lettre ouverte :

« Orléans, le 12 septembre 18...

« Madame !

« Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que votre mère et moi nous fassions rien pour vous. Vous nous avez fait verser, depuis votre départ, assez de larmes amères, Dieu merci. Vous avez payé par la plus noire ingratitude le soin que nous avons pris de votre enfance ; vous avez reçu la meilleure éducation et vous vous êtes conduite comme une fille de rien; contentez-vous d'avoir empoisonné notre vieillesse. Quant à vous pardonner et à vous rouvrir les portes de la maison paternelle, vous auriez dû sentir vous-même que vous vous l'êtes

fermée à tout jamais. Qu'y viendriez-vous faire, sinon donner le mauvais exemple à votre sœur cadette ? Il ne nous reste plus qu'elle ; notre devoir est de la préserver de la contagion. Vous dites que votre lâche séducteur vous a abandonnée ; vous auriez dû vous y attendre, et c'est ce qui pouvait vous arriver de mieux ; votre scandaleuse liaison n'a que trop duré. Mais ce n'est plus à vos parents désormais à venir à votre secours ; nous ne savons pas la vie que vous menez à Paris, et nous ne pouvons nous exposer à encourager vos désordres. Grâce à l'éducation que nous vous avons donnée, vous avez quelques talents, employez-les ; si quelque chose peut racheter la faute que vous avez commise, c'est le travail.

« J'ai, madame, l'honneur de vous saluer.

« JEAN-BARTHÉLEMY BORDIER aîné. »

SCÈNE II

Sur les bords de la Seine. — Un restaurant de Saint-Ouen.

UN JEUNE HOMME. — Alors! c'est convenu? c'est ici que nous dînons, Aline?

ALINE. — Certainement. Ce n'est qu'ici qu'on réussit la matelote aux anguilles. Et puis encore chez la mère Descuins, tout là-bas... de l'autre côté de l'eau... Nous dînons dans le jardin, hein, mon chéri?... Si nous faisions apporter une canette, en attendant?

LE JEUNE HOMME. — Je veux bien. Je vais la commander.

ALINE. — Attends... non! Demande-leur plutôt s'ils ont encore leur vin d'Argenteuil de l'année passée; un petit vin frais, naturel, qui vous gratte

le gosier... J'en boirais jusqu'à demain, moi. Va vite !... (Le jeune homme se dirige vers le restaurant.) Dis donc, Léon ! avec un siphon !... (criant) et du sucre !...

LÉON, revenant, — C'est fait ; on va nous servir.

ALINE. — Fait-il beau ! fait-il beau ! Le soleil et le grand air, ça me rend folle, moi ; je redeviens petite fille. Je danserais bien à la corde ! et toi ?

LÉON. — Tu es bête !

ALINE. — Tiens ! voilà une escarpolette là-bas ! Quelle chance ! Viens me balancer.

LÉON. — Malheureusement la corde est attachée à l'arbre avec une chaîne et un cadenas. Comment faire ?

ALINE. — Comment faire ? appeler la fille du restaurant et lui donner de l'argent. Tu es de la bonne année, toi !

LÉON. — Je n'y avais pas songé.

(Il appelle la fille qui arrive.)

ALINE. — Attends... j'ai une autre idée... si nous faisions une promenade en canot, en attendant le dîner? c'est-il cher, ça, Louise, ici?

LA FILLE. C'est selon, madame. Nous demandons quinze sous l'heure quand on conduit soi-même, quarante sous quand on se fait conduire.

ALINE. — Quinze sous, alors; nous n'avons besoin de personne. Tu sais ramer, hein, Léon? (Signe négatif de Léon.) Non?... Ces hommes! ça ne sait rien de rien! Eh bien, alors c'est moi qui conduirai!... J'ai fait mes preuves, sois tranquille; on m'appelait l'an dernier. *Aline la canotière.* Tiens! qu'est-ce que c'est donc que cet attroupement, de l'autre côté de l'eau, devant la maison de la mère Sarrazin?

LA FILLE. — Je crois que je le sais. On disait comme ça, ce matin, qu'un homme s'était jeté à l'eau hier, sur les minuit.

ALINE, sautant. — Un noyé! et moi qui n'en ai jamais vu! Je veux me payer ça. Viens-tu, Léon?

LA FILLE. — Eh bien ! et votre vin ?

ALINE. — Servez toujours, nous allons revenir.

LA FILLE. — Et le canot ?

ALINE. — Après le dîner.

LA FILLE. — Et le dîner?

ALINE. — Pour sept heures. Soignez la matelote ! Une soupe au fromage pour commencer... une entre-côte de rien... une petite salade et beaucoup de raisin... C'est tout. Allons, mon bibi !

(Elle prend le bras de Léon et l'entraîne vers le pont de Saint-Ouen qu'elle traverse en courant.)

SCÈNE III

Devant la maison de la mère Sarrazin.

UNE FEMME. — C'est donc vrai qu'on a trouvé un noyé ?

UN BOURGEOIS, dans l'attroupement. — Un noyé? Qu'est-ce qui sait que c'est un noyé, d'abord ? On voit quelque chose de blanc flotter au milieu des joncs, voilà tout. Moi, mon idée est que c'est un paquet de linge qui sera tombé d'un bateau de blanchisseuse.

UN OUVRIER. — De quoi?... Moi je vous dis que c'est un noyé... on voit une tête. Qu'il paraît que c'est un galopin, qui était venu hier pour se baigner.

UN PÊCHEUR. — Vous n'y êtes pas non plus, vous, camarade. C'est une femme qui s'a flanqué à l'eau, hier, sur les neuf ou dix heures du soir. Je l'ai peut-être bien vue, moi qui ai piqué une tête après elle pour la repêcher... et le voisin Robiquet l'a bien vue aussi, lui qui m'a prêté sa barque pour chercher après. Mais va te promener ! le courant l'avait déjà emportée ; si bien qu'elle a venu s'échouer ici il y a une heure.

UN GAMIN. — Ohé! Dophe !... viens donc par ici !

DOPHE, accourant. — Quoi faire?

LE GAMIN. — Une femme qui se noie... qu'on va la repêcher. Arrive; ça sera rigolo!

DOPHE. — Ous qu'elle est, celle qui se noie?... Où, dis!

LE GAMIN. — Dans sa peau, donc?

UN OUVRIER. — Tu vas te taire, crapaud?

LE GAMIN. — Va donc; grand gniaffe, grand filou, avec ta vareuse rouge! Par ici, Dophe!

ALINE, arrivant, à l'ouvrier. — Comme ça, ce serait une femme?

L'OUVRIER. — Passez devant moi, ma petite mère, si c'est votre goût; vous verrez mieux.

ALINE. — Merci... (A Léon.) Tiens, vois-tu, mon bibi? elle est là, au milieu des herbes.

LE GAMIN. — Ah bon! voici le garde champêtre qui arrive. Dis donc, Dophe, vois-tu ce grand pa-

nier qu'ils sont allés chercher? on va la mettre dedans. Hé houp!

(La foule se range pour laisser passer le garde champêtre. — Deux bateliers montent dans un canot, et, à l'aide de leurs avirons, poussent le cadavre flottant vers la berge. — Le garde champêtre, qui a retroussé ses bras jusqu'aux coudes, tire la noyée à lui. — Un petit bras d'enfant apparaît. — Mouvement dans la foule.)

UNE VOIX. — Ils sont deux!

AUTRE VOIX. — La mère et l'enfant!

LA VOIX DU GAMIN. — Coup double! hé! Dophe!... en v'là un carambolage!

ALINE. — Oh! mais regarde donc, Léon! Elle a attaché son enfant sur sa poitrine avec son fichu!

L'OUVRIER. — Cette idée de détruire son petit avec elle! La gueuse!...

LÉON, à Aline. — Sais-tu qu'elle n'est pas mal? Regarde ces grands cheveux noirs!... Et cette petite main d'un blanc un peu bleuâtre, qui pend... Comme c'est potelé, délicat, mignon... Elle m'aurait convenu, à moi, cette petite-là!

ALINE, le pinçant. — Tu vas te taire, n'est-ce pas?... polisson!

UNE GROSSE FEMME. — Mais voyez donc! C'te drôlesse-là avait mis une robe de soie à sept francs le mètre, pour s'aller jeter à l'eau... Si ça ne fait pas suer!

(On dépose les deux cadavres, sans les détacher, dans un long panier en osier, lequel est placé et attaché sur une brouette.)

LE GAMIN. — En route pour la Morgue! Viens-tu, Dophe?

LE GARDE CHAMPÊTRE, s'emparant de la brouette. — Allons! laissez passer, vous autres!

UN BATELIER. — Ça pèse-t-il lourd, cette petite femme-là?

LE GARDE CHAMPÊTRE, mettant la brouette en mouvement. — La mère et le petit? Deux plumes!... Elle aurait pu encore faire la partie de se noyer avec papa, maman, toute la famille. Ça me serait bien

égal. Je n'en aurais pas plus que ma charge ; les bras sont bons.

(Il s'éloigne. La foule le suit.)

UN HOMME EN VESTE RONDE, à Aline. — Je ne me trompe pas. C'est vous, mamzelle Aline ?

ALINE. — Tiens, je vous reconnais aussi, vous ! Vous êtes le père Pochet, le fruitier. Vous demeurez en face de la boutique de mon oncle ?

L'HOMME. — Juste... Et comme cela ça va bien, mamzelle Aline ? Vous êtes joliment changée depuis quatre ans qu'on ne vous a vue ! Vous êtes bien grandie... bien embellie...

ALINE. — Et mon oncle, comment va-t-il ?

L'HOMME. — A la douce... à la douce... Ah ! écoutez, il a bien crié après vous, mamzelle Aline.

ALINE. — Merci ; je le lui conseille. Avec ça que je me la passais douce, dans sa baraque ! Toujours à me reprocher le pain que je mangeais... et me battant... et me prenant tout l'argent que je gagnais chez ma patronne... Si bien que je n'avais jamais

une robe propre à me mettre sur le dos! C'est donc un sort, ça?... C'est moi qui ne me repens pas de l'avoir envoyé à la balançoire!

L'HOMME. — C'est vrai, qu'il vous rendait la vie bien malheureuse... que vous auriez peut-être fini par piquer une tête dans la Seine, comme c'te pauvre fille de tout à l'heure.

ALINE. — Pour ça, non. On a du cœur, père Pochet. Je ne me laisse pas démonter si facilement, moi. (A Léon.) Viens-tu, Bibi? La matelote doit refroidir, en nous attendant. Au plaisir, père Pochet.

LÉON. — Nous allons avoir une soirée magnifique. Si nous prenions l'omnibus, après le dîner, pour revenir à Paris? Je te paye une *américaine*. Nous ferons le tour des boulevards, et nous dirons au cocher de nous débarquer à la porte des Délassements.

ALINE.— Tu es un amour. Allons béquiller.

(Ils reprennent le chemin du restaurant.)

UN BATELIER, à un autre. — C'est drôle tout de même que je ne me sois douté de rien. Vers les neuf heures, j'ai vu c'te petite femme-là assise sur le talus, qui regardait la rivière. A neuf heures et demie, j'ai repassé; elle était dans la même position; son enfant dormait sur ses genoux... Pauvre innocent!.. Elle aura fait son coup sur les dix heures.

AUTRE BATELIER. — Qu'est-ce que tu veux?... Si l'amoureux lui faisait la vie trop dure... si les parents la laissaient crever de faim? La voilà à l'abri, à cette heure... Je voudrais tout de même bien connaître l'amoureux... Je te lui donnerais une danse.. ça serait ça.

SCÈNE IV

Un bureau de grand journal.

UN RÉDACTEUR, armé d'une grande paire de ciseaux... — Avec une demi-colonne en aurez-vous assez?

UN GAMIN D'IMPRIMERIE. — Oui, monsieur. Il ne manque que quarante lignes.

LE RÉDACTEUR, donnant un coup de ciseaux dans un journal. — Tenez, ceci fera votre affaire. (Le gamin s'approche.) Un moment. (Il efface une ligne ainsi conçue : *On lit dans le journal de...*) Plus souvent que je vais faire une réclame à cette feuille de chou !

(Le gamin s'en va.)

UN GARÇON DE BUREAU, entrant. — Monsieur, il y a là une dame qui demande à vous parler.

LE RÉDACTEUR. — Ah çà ! je ne pourrai donc jamais déjeuner ! Quel âge a-t-elle ?

LE GARÇON DE BUREAU, avec un sourire fin. — Oh ! elle a bien dans les quarante ans. Une grosse dame.

LE RÉDACTEUR. — Que le diable l'emporte !... Faites entrer.

(Entre une grosse femme très-couperosée. Grand châle à couleurs criardes. Chapeau couvert de coquelicots. Toilette de province.)

LE RÉDACTEUR. — Que désirez-vous, madame ?

LA GROSSE DAME, d'une voix entrecoupée. — Monsieur... je vous demande bien pardon... Je viens pour ma fille... dont vous avez parlé... dans votre feuille.

LE RÉDACTEUR. — Nous avons parlé de votre fille?... Dans quel numéro, madame? à quel propos?

LA GROSSE DAME. — C'était... excusez-moi, monsieur... mais je suis si émue!... C'était, je crois... dans le numéro de samedi... Une jeune femme qui s'est noyée... à Saint-Ouen...

LE RÉDACTEUR. — Ah! oui, je me souviens... et c'était votre fille?...

LA GROSSE DAME, se couvrant le visage de son mouchoir, — Oui... monsieur...

(Elle sanglote.)

LE RÉDACTEUR, à part. — Allons, bon! une scène! (Haut.) Je vous en prie, madame. Remettez-vous.

LA GROSSE DAME, à travers ses sanglots. — Ah! monsieur! cette enfant... nous a fait... bien du chagrin!

LE RÉDACTEUR. — Calmez-vous, ma chère dame !... mais je ne vois pas... à quoi puis-je vous être bon, dans cette triste circonstance ?

LA GROSSE DAME, se calmant peu à peu. — Je vais vous dire, monsieur..., c'est l'inconduite qui a perdu ma malheureuse Cécile... Elle s'est noyée avec un enfant... un enfant...

LE RÉDACTEUR. — Je me rappelle, madame... je me rappelle.

LA GROSSE DAME. — Eh bien, monsieur, je venais vous demander... Son père et moi nous habitons Orléans... mon mari y a une place dans l'administration... une belle place... Nous sommes très-considérés, monsieur...

LE RÉDACTEUR. — Je n'en doute pas, madame.

LA GROSSE DAME. — Je venais donc vous dire... mon Dieu, j'oublie toujours... On ne sait encore rien de notre malheur à Orléans... Nous avons dit que ma fille avait trouvé une place de gouvernante en Ecosse... Elle parlait si bien l'anglais, monsieur.

Ah ! (Elle s'essuie les yeux.) Nous n'avons rien négligé pour son éducation... des maîtres de musique, et de danse, et tout !...

LE RÉDACTEUR. impatienté. — Eh bien ! madame ?

LA GROSSE DAME. — C'est vrai, monsieur ; j'oubliais encore... Eh bien ! monsieur, vous n'avez nommé ma fille que par ses initiales... Elle s'appelle Bordier, monsieur ; Cécile Bordier... Je viens vous demander, monsieur, de ne pas dire son nom... n'est-ce pas, monsieur ? Pour que nous puissions encore cacher ce malheur, son père et moi... je vous en supplie, monsieur.

LE RÉDACTEUR. — Tranquillisez-vous, madame. Votre fille ne sera pas nommée.

LA GROSSE DAME. — C'est pour mon mari, monsieur... Vous comprenez... avec la place qu'il a... ça lui ferait du tort... Ah ! monsieur ! (Elle se remet à pleurer.) Tout cela est bien cruel pour une mère !

LE RÉDACTEUR. — Elle ne sera pas nommée, madame ; je vous le promets formellement.

LA GROSSE DAME. — Mille remercîments, monsieur. (Elle va pour sortir. Le rédacteur la reconduit.) Ne vous dérangez pas, monsieur.

LE RÉDACTEUR. — Comment donc, madame ! (Rentrant.) Ces pauvres petites filles !...

X

VIENDRA-T-ELLE?

La scène représente un petit logement de garçon, dans la rue de l'École-de-Médecine. Il fait à peine jour.

FÉLICIEN, accoudé sur son oreiller. — Certainement qu'elle viendra. N'a-t-elle pas fixé ce rendez-vous elle-même?

« Je ne la connaissais que pour l'avoir vue au bras de Maurice. A peine si je l'avais saluée deux ou trois fois. Comme cette liaison s'est nouée lestement, entre une polka et un quadrille! Avec quelle folle et adorable bravoure de passion elle s'est jetée à ma tête!

« Je ne m'étais même pas aperçu qu'elle se fût approchée de moi. Je ne l'ai pas même reconnue d'abord quand elle m'a parlé, d'une voix basse et brève. « J'ai à vous parler... restez chez vous de-« main! » Je me suis retourné brusquement; c'était elle! Comme tout le sang de mes veines a reflué au cœur! Mais aussi ces yeux qu'elle avait en me parlant! Ses paroles étaient des ordres; mais son regard était plein d'ardentes caresses; ses yeux étaient ivres! — Elle m'a serré la main pendant que son amant avait le dos tourné. Un sourire a glissé, comme un éclair, sur ses lèvres : j'ai vu le ciel ouvert! Une minute après, elle avait quitté le bal.

« Et voici enfin demain arrivé. C'est pour aujourd'hui! »

(La pendule sonne.

Sept heures du matin.

« Déjà sept heures! Vite. Levons-nous. »

Félicien n'a fait qu'un bond hors de son lit. Il s'habille précipitamment. Si elle allait le surprendre dans cet état, avec ces paupières gonflées, ces cheveux en broussailles, ces ongles en deuil!... Au premier coup d'œil qu'il jette sur son miroir, il pâlit : et sa barbe qui n'est pas faite!... — Le coiffeur n'est pas loin, c'est vrai; mais qui sait? Milla s'est peut-être, comme lui, éveillée avec le jour; elle n'a pas indiqué d'heure; elle sera à sa porte dans les cinq minutes. Impossible! Félicien ne peut pas sortir! — Il s'assied avec abattement. — C'est une fatalité. Pourquoi ne s'est-il pas fait raser la veille?

Heureux, trois fois heureux, le jeune homme économe et rangé qui a pris l'habitude de se raser lui-même!

Huit heures.

« Elle n'est pas venue encore. Au fait, le pouvait-elle? Elle a quitté hier la Closerie à onze heu-

res; Maurice l'aura emmenée de là rue Dauphine, chez la Rôtisseuse. Le soleil ne se lèvera ce matin pour elle qu'entre dix et onze.

« Elle dort très-probablement. Que c'est charmant, une femme endormie! Cela me rappelle le temps de ma *première*, quand je me relevais furtivement, la nuit, et que je rallumais la lampe pour regarder Georgina dormir. Leurs paupières abaissées semblent plus longues... leur teint prend, au milieu des dentelles, une fraîcheur éblouissante... elles ont le souffle léger d'un enfant... Et comme j'aime mieux alors leurs cheveux défaits, fantasquement emmêlés et bouclés, que l'encadrement froid des tresses et des anglaises!

« Georgina était blonde; Milla est brune. Milla sera d'une beauté mille fois plus mordante. — Et on les regarde à genoux. On n'ose souffler de peur qu'elles ne s'éveillent!

« Elle frappera deux ou trois coups timidement... non, brusquement plutôt; retournant la tête, craignant d'être suivie. J'ouvrirai, et je la verrai empourprée, essoufflée, palpitante, le regard bril-

lant... Quel sera mon premier mot? Rien sans doute; une joie violente m'empêchera de parler. Je l'enlèverai dans mes bras comme une enfant; — sans lui donner le temps de se reconnaître, je la porterai au fond de ma chambre; — je la déposerai doucement dans mon grand fauteuil, et je me jetterai à ses pieds, baisant mille fois ses mains et le bas de sa robe. »

Félicien se sent trembler d'émotion. Il se lève et marche à grands pas.

« Que dira-t-elle? que fera-t-elle? Les femmes sont curieuses. Elle voudra faire d'abord la connaissance de mon appartement. Ce sera charmant. Elle regardera partout; elle touchera à tout. Je la vois aller et venir, s'échappant de mes bras, refusant de me répondre!...

« Et cet animal de peintre qui n'est pas encore venu me poser mon papier perse?

« Il faut au moins que l'appartement ait de l'*œil*. »

Félicien, sans attendre sa femme de ménage, donne un coup de balai au plancher. Il essuie ses meubles. — Il époussète ses cadres. — Il range ses li-

vres. — Il compose les plis de ses rideaux. — Il dissimule, par l'arrangement des coussins, quelques taches qui déparent son divan. — Encore un peu, il ferait des reprises au damas de ses fauteuils; mais le temps et les aiguilles lui manquent.

« Le diable, c'est que cela manque un peu de *bibelots*, ici! Si j'avais su, j'aurais pu emprunter la *Sapho* de Pradier à Jules. »

On sonne. Félicien cache vitement son plumeau sous son lit, et se précipite. Ce n'est que le portier qui monte une lettre.

Dix heures.

— Il y a un port de trois sous, monsieur Félicien.

— C'est bon. Les voilà, vos trois sous.

Félicien, dépité, referme sa porte avec violence.

Voyons cette lettre. — C'est une invitation à dîner. La maison est charmante, c'est vrai, et l'on

s'y amuse; mais qu'est-ce que ça fait? Avec cela que Félicien va lâcher sa petite Milla pour dîner avec des bourgeois!

Il déjeunerait volontiers pourtant; c'est son heure. Mais qui sait? Milla n'aura peut-être pas déjeuné quand elle viendra; mieux vaut l'attendre. On a meilleur appétit à deux. Quelle fête ce sera de boire au même verre et de poser ses lèvres à la place même qu'elle aura effleurée de son museau rose! Que peut-elle manger? — Peut-être tout bonnement une aile de poulet, quelque entremets de rien, une crème au chocolat, — ou bien une saucisse choucroûte. — Heureusement il y a un restaurant en face.

En attendant, pour amuser sa faim, Félicien se borne à grignotter une tablette de chocolat, — arrosée d'un verre d'eau claire, à l'espagnole.

Tout à coup une réflexion le glace. Si Milla était déjà venue? Si ce tortueux concierge, mal reçu tout à l'heure, s'était vengé en ne la laissant pas monter? Est-ce maladroit de se brouiller avec ses gens dans un moment pareil?

Félicien ne fait qu'un saut à la loge.

Il a l'œil caressant et la voix mielleuse. Il s'excuse de déranger M. Poussard ; c'est le nom du cerbère.

— Et vous êtes bien sûr que personne n'est venu pour moi ?

— Personne, monsieur Félicien. Je n'ai pas démarré de la loge.

Félicien darde au concierge un regard de juge d'instruction. Mais M. Poussard le soutient avec fermeté ; Félicien glisse cinq francs dans la main du digne concierge.

— Il y a longtemps que je ne vous ai rien donné, père Poussard.

— Ah ! monsieur Félicien, je n'avais pas besoin que...

— Si quelqu'un venait, je suis chez moi pour toute la journée. Vous ferez monter.

— Soyez tranquille, monsieur Félicien.

Félicien, rassuré, remonte.

Onze heures.

Comme Milla ne peut manquer de paraître avant midi, Félicien n'ose plus même aller et venir dans son appartement, passer d'une chambre à l'autre, faire un pas. Il s'est posté derrière la porte qui donne sur le carré et ne bouge pas. Il a l'oreille au guet, la respiration suspendue. Il écoute chaque bruit qui retentit dans l'escalier, — jure effroyablement quand c'est le pas d'un homme, — et se sent pâlir quand il perçoit le frou-frou d'une robe de femme.

De temps en temps une réflexion l'assombrit. — Pourquoi ne s'est-il pas fait raser la veille? C'est que c'est vrai pourtant! Une barbe de deux jours, apportée à un premier rendez-vous, n'a-t-elle pas quelque chose de fat qui sent le don Juan sûr de triompher quand même, qui insulte à l'objet aimé?

Midi.

Quelqu'un! — Une femme! — Oui, la femme de ménage. — Que le diable l'emporte!

Comment Félicien pourra-t-il entendre ce qui se passe dans l'escalier, avec cette vieille femme qui va, qui vient, qui range, ouvre les fenêtres, ferme les portes, fait crier les meubles et bat les habits?

N'est-il pas possible que Milla monte l'escalier en ce moment même? Si, sur le seuil de Félicien, elle entend une voix de femme, elle n'osera pas sonner et redescendra; c'est aussi clair que le jour!

Justement, c'est un fait exprès. Cette femme de ménage, qui ne souffle mot d'ordinaire, se trouve prise tout à coup d'un accès de bavardage.

— Il fait bien beau temps, monsieur.

— Oui.

— Mettrez-vous aujourd'hui votre redingote noire, monsieur.

— Non.

— Alors j' vas l'accrocher dans le cabinet... Elle est bien fraîche, monsieur, votre chambre à coucher. Il n'y a pas de danger qu'il y vienne des *moustiques*.

— Ah!

— Je vous ai apporté une livre de café, monsieur. C'est du Palais-Royal... tout ce qu'il y a de bon.

— Bien.

— Quarante-huit sous la livre, monsieur... Ce n'est pas trop cher, n'est-il pas vrai?... Et il est moulu, monsieur, etc.

En ce moment, Félicien ne se ferait pas prier beaucoup pour étrangler sa femme de ménage. Heureusement que la malheureuse a terminé sa tâche quotidienne. Elle reprend son lourd parapluie, son vaste cabas, demande si monsieur n'a besoin de rien et prend le parti de s'en aller, — enfin!

Rien ne s'oppose plus maintenant à ce que Milla

fasse sa triomphale entrée. — Allons, chère Milla, es-tu décidée? — Si ce n'est pas tout de suite, dis-le! — On en profitera pour sortir un instant, car Félicien vient de s'apercevoir d'un horrible malheur qu'il s'agit de réparer au plus vite : — sa provision de tabac est épuisée; — pas même une cigarette pour tromper les tourments de l'attente !

Deux heures.

— Personne encore ! Et moi qui n'ai déjeuné que d'une tablette de chocolat dans l'espoir de partager avec elle un déjeuner sérieux !

Une larme roule dans les yeux de l'infortuné Félicien.

Une lueur d'espérance vient sécher sa paupière. Peut-être a-t-elle choisi l'heure du dîner.

Il regarde son parquet. — Viendra-t elle? Ne viendra-t-elle pas? Voyons : si l'assemblage de ces planches forme un total impair, c'est qu'elle viendra.

Il compte lentement les pièces du parquet, losange par losange. Il arrive — un coup de poignard lui traverse le cœur, — à un chiffre pair. — Impossible. Il se sera trompé. C'est à recommencer. Il recommence, un morceau de craie à la main, et numérote chaque fragment du parquet. — C'est un chiffre pair. — Félicien s'affaisse, consterné, sur un fauteuil.

Il se relève brusquement. — On peut essayer d'un calcul de probabilités plus sûr. — Ouvrons la fenêtre. Si d'ici à cinq minutes il a passé dans la rue, sur mon trottoir, plus de femmes que d'hommes, c'est qu'elle viendra.

Heureuse inspiration ! Le destin rend cette fois un arrêt favorable. Le nombre des femmes dépasse un peu celui des hommes. Il est vrai que Félicien a compté aussi les petites filles.

Le cœur de Félicien est inondé de joie. — Mais le chiffre pair de tout à l'heure? — Félicien se rassied, en proie à toutes les angoisses de l'incertitude.

Quatre heures.

Félicien, énervé, s'est étendu de son long sur son divan. Il lit, en manière de passe-temps, la *Chaîne d'or* de Théophile Gautier, le récit des amours païennes de Ctésias et de Plangon la Milésienne. Et ce conte, empreint d'une poésie très-matérialiste, le fait pleurer, — oui, pleurer!

Il lit. — « O ma vie! ô mes belles amours! Que vous ai-je donc fait pour que vous me repoussiez ainsi? — Et en disant cela, Ctésias baisait ses bras froids et ses belles mains, qu'il inondait de tièdes larmes. Plangon le laissait faire, comme si elle n'eût pas daigné s'apercevoir de sa présence.

« Plangon! ma belle et chère Plangon! Si vous ne voulez pas que je meure, rendez-moi vos bonnes grâces, aimez-moi comme autrefois. Je te jure, ô Plangon! que je me tuerai à tes pieds si tu ne me relèves pas avec une douce parole, un sourire ou un baiser. Comment faut-il acheter mon pardon, im-

placable? Je suis riche; je te donnerai des vases ciselés, des robes de pourpre teintes deux fois, des esclaves noirs et blancs, des colliers d'or, des unions de perles. Parle; comment puis-je expier une faute que je n'ai pas commise? »

— Et moi, Milla, Milla! que vous ai-je fait? Que signifie cette mystification? Je ne songeais pas à toi; j'étais un inconnu pour toi; dans quel but me fais-tu *poser?*

Huit heures.

La nuit tombe. Félicien dîne tristement. Il a dit qu'on lui montât n'importe quoi du restaurant d'en face, et on lui a monté justement tout ce qui lui déplaît. Encore si le menu eût été dressé par Milla! Venant d'elle, tout était exquis. Puis il n'y a pas à dire, ce potage est aigre, ce rosbeef est brûlé, cette serviette est d'une propreté douteuse. Ah! quand le malheur s'acharne sur un homme!... Et ce café, quelle fade teinture!

Félicien est révolté.

— C'est odieux, pourtant! Avais-je demandé ce rendez-vous? M'étais-je jamais occupé d'elle? Pourquoi m'a-t-elle choisi pour sa victime plutôt qu'un autre? Quelle funèbre extravagance pousse toutes ces femmes à jouer, en manière de passe-temps, avec notre cœur, notre bonheur et notre vie?...

Histoire de se distraire. Elles sont si désœuvrées!

Et pourtant, Milla, comme tu aurais été aimée! Dans ce mouvement si brusque et si passionné, qui t'a jetée tête baissée, dans les bras d'un inconnu, je voyais un mélange de franchise, d'intrépidité et de folie qui me charmait!... Tu n'étais pas une femme comme une autre. De pareilles explosions n'appartiennent qu'aux âmes de trempe supérieure. Et comme mon cœur t'avait loyalement répondu! Si tu savais comme je t'aimais le soir, moi qui te connaissais à peine le matin!...

Il est vrai que des causes indépendantes de sa volonté peuvent l'avoir retenue chez elle.

Peut-être est-elle malade.

Peut-être a-t-elle été surveillée de trop près.

Peut-être s'est-elle confiée à une amie qui l'a vendue.

Peut-être n'a-t-elle pas su se procurer mon adresse.

Peut-être quelque calomnie l'a-t-elle brusquement dégoûtée de moi.

Peut-être le courage lui a-t-il manqué en chemin, dans mon escalier, sur mon seuil.

Peut-être son amant lui a-t-il fait quelque cadeau qui l'aura rattachée à lui.

Peut-être... peut-être... Félicien trouve encore trente ou quarante *peut-être*, tous plus plausibles les uns que les autres.

Peut-être aussi viendra-t-elle ici en allant au bal... ou en en revenant... C'est vrai pourtant. J'étais fou de n'y avoir pas pensé... Je suis sur son chemin.

Félicien se remet à attendre avec énergie.

Dix heures.

Comme la soirée est belle! Quelle tiédeur dans

l'air! Que d'étoiles là-haut! Comme il doit faire bon se promener sur les quais, aux Champs-Élysées! — On n'entend plus le moindre bruit dans la maison; tout le monde est dehors.

Seul, tout seul. Et pas de cigares!

Onze heures.

Félicien entend la porte de la maison qui se referme avec fracas. Quelqu'un monte l'escalier doucement, lentement, sans faire crier les marches. — Milla peut-être! — Mais Félicien rit lui-même amèrement de cette dernière espérance, qui se trouve fausse en effet, car le pas léger qu'il a entendu ne s'arrête pas devant sa porte.

— Parbleu! comme si je n'aurais pas dû m'y attendre! Une fille honnête ne manquerait pas un premier rendez-vous, l'événement capital de sa vie. Mais sur quoi compter, avec des femmes de cette sorte?

Une heure du matin.

C'est fini. Plus d'espérance. Félicien se déshabille.

— Et pourtant elle va au bal tous les soirs! Et pourtant elle a dû passer devant ma porte!

— Et moi qui n'ai pas osé sortir seulement pour acheter un cigare!

— Et dire que mon grand chagrin était de n'être pas rasé!

— Mais, pourquoi?... pourquoi? Cette fille est donc folle?

UN AMI. — Pas du tout, mon cher. C'est tout bonnement qu'elle a trouvé chez Paul les vingt francs qu'elle voulait t'emprunter.

XI

LA CLOSERIE DES LILAS

Deux étudiants — dont un de première année — descendent en courant l'escalier de la Closerie. Le quadrille des *Lanciers* fait tapage. Tous les bosquets sont déjà peuplés. Cohue énorme et bruyante de jeunes gens élégants, parmi lesquels il est inutile de chercher une vareuse ou un béret. Danseuses déjà entrevues à Mabille et au Château-Rouge. Çà et là, quelques toilettes discrètes et quelques voilettes baissées de demoiselles de magasin. Grand vacarme de conversations, de cris, d'éclats de rire, qu'interrompent de temps en temps les détonations du tir au pistolet.

SCÈNE PREMIÈRE

Au bal.

L'ÉTUDIANT DE PREMIÈRE ANNÉE, allant se mêler au groupe compacte qui entoure invariablement les danseuses du

côté gauche du jardin. — C'est superbe ! Toutes les célébrités sont à leur poste... Voilà Blondinette. Voilà Rose et Blanche. Voilà les deux Bordelaises. Voilà l'Anglaise avec son chapeau rond et son voile noir !...

UN ÉTUDIANT. — Allons, cela marche. Tu commences à avoir de l'érudition.

L'ÉTUDIANT DE PREMIÈRE ANNÉE. — Mon Dieu ! comme cela m'ennuie de ne pas savoir les figures ! Je voudrais si bien danser aussi ! Regarde donc celle-ci, la robe verte. Comme elle vous lance joliment le coup de pied à la hauteur de l'œil !

SECOND ÉTUDIANT. — Pourvu que le sergent de ville ait le dos tourné, cependant.

L'ÉTUDIANT DE PREMIÈRE ANNÉE. — Le voilà justement qui arrive... Ah ! c'est magnifique. As-tu vu la robe verte ?

SECOND ÉTUDIANT. — Non. Qu'y a-t-il ?

L'ÉTUDIANT DE PREMIÈRE ANNÉE. — Elle s'est mise

tout de suite à prendre un petit air de sainte-nitouche, à baisser les yeux, et à danser d'une façon bien tranquille, bien modeste, comme une pensionnaire... Tiens, regarde-la! Ah! ah! ah! Est-elle drôle! Sais-tu ce qu'elle vient de dire? Elle appelle ça *le pas du sergent de ville*. C'est superbe.

SECOND ÉTUDIANT. — Oui, le mot est assez drôle. Allons voir de l'autre côté.

(Ils se promènent bras dessus bras dessous.)

L'ÉTUDIANT DE PREMIÈRE ANNÉE, avec feu. — Ah! voilà la vie! Je ne suis heureux qu'ici, au milieu de la fièvre de cette musique et de ces danses. Quelle gaieté! C'est moi qui ne regrette pas maintenant Grenoble ni la maison de mon père! Si tu savais quelles tristes vacances j'y ai passées avant de venir à Paris! Je ne sortais pas; il n'y a rien à voir. Ma seule consolation était de fumer comme un Turc et de boire comme un Suisse. Car je ne bois pas mal, tu verras; ma cousine en était tout émerveillée. Et mes parents disaient aux étrangers que je prenais des forces pour travailler.

SECOND ÉTUDIANT, montrant une femme. — En voilà une qui n'est pas mal. Quels cheveux superbes! Le diable est qu'on ne sait jamais à quoi s'en tenir, avec leurs fausses nattes.

L'ÉTUDIANT DE PREMIÈRE ANNÉE. — Ah! tu ne crois à rien, toi! C'est vrai qu'elle est charmante avec son grand burnous de mousseline blanche. Je voudrais avoir une maîtresse comme cela. Avec la tienne et toi, nous ferions un si joli ménage à quatre! Voilà quel serait mon rêve.

SECOND ÉTUDIANT, le poussant. — Eh bien, ne fais pas le niais. Accoste-la tout de suite, en lui offrant à souper chez la *rôtisseuse*; ça la gagnera.

L'ÉTUDIANT DE PREMIÈRE ANNÉE, en pâlissant. — Oui, il faut de la hardiesse ici... Madame!

(Il marche sur la robe de la jeune femme.)

LA DAME AU BURNOUS, se retournant. — Ah çà! vous avez donc vos yeux dans votre poche, vous! (L'étudiant de première année reste interdit.) Croyez-vous qu'il est assez idiot, ce moutard!

(Elle passe.)

SCÈNE II

Côté des buveurs. Au pied de la fresque qui représente des *Demoiselles de la Seine*, refaites depuis par M. Courbet. Deux jeunes femmes sont assises à une table et boivent de la bière.

LA PREMIÈRE. — Tiens ! voilà Clémence... Hé ! Clémence ! par ici !... Qu'est-ce que tu as donc fait de ton Gustave ?

CLÉMENCE. — Filé, ma chère ! Son père est venu le chercher ce matin. Et dire qu'il nous a pincés à déjeuner ensemble, dans la même assiette !

SECONDE FEMME. — C'est comme Hippolyte. Parti aussi pour son pays. Moi qui me suis ruinée pour ce garçon-là !

PREMIÈRE FEMME. — Comment ça, ruinée?

SECONDE FEMME. — Certainement. Ce n'était pas lourd, ce qu'il recevait de chez lui. Si je n'avais pas eu ma couture, nous n'aurions jamais noué les

deux bouts... On ne devinerait pas ce que je faisais pour lui. Figure-toi bien qu'il m'est arrivé plus d'une fois, quand son mois était mangé, d'oublier deux francs sur la cheminée, afin de ne pas l'humilier. Il les prenait, il avait l'air de croire que c'était lui qui les avait perdus, puis il s'en allait boire jusqu'à des deux heures du matin au café Belge. Ensuite, quand il revenait et qu'il ne trouvait pas de bougie, monsieur me faisait encore des scènes!...

PREMIÈRE FEMME. — Faut avouer aussi que tu étais bonne enfant de le nourrir!...

CLÉMENCE. — Ces hommes sont lâches. Tenez, voilà le petit Jules qui cause là-bas avec deux vieux à cravate blanche, deux têtes de pères ou d'oncles. Voyez s'il fera seulement semblant de nous reconnaître!

PREMIÈRE FEMME. — Attends. Je va les amuser, moi, les oncles. (Elle arrondit ses deux mains au-dessus de

sa bouche en porte-voix.) Hé! mon petit Jules! Papa ne nous paye rien?...

(Profonde sensation à la table voisine. Les trois femmes rient aux éclats.)

SCÈNE III

Au bal.

UN DANSEUR. — Pitanchard est superbe depuis qu'il a passé son troisième examen. Il ne quitte plus l'habit noir. Et grave! On dirait qu'il est déjà devant ses juges, à plaider son mur mitoyen.

SA DANSEUSE. — Pas Émile. Depuis qu'il est reçu médecin, il ne finit pas de faire la noce. L'entends-tu là-bas qui demande un punch?

SCÈNE IV

Dans une allée.

UN ÉTUDIANT JEUNE, à un étudiant plus âgé. — Je t'en

prie, mon bon Bonnelier, prête-moi un peu d'argent.

L'ÉTUDIANT AGÉ. — Encore!

L'ÉTUDIANT JEUNE. — Rien que quarante sous. Si tu savais où nous en sommes, Ernesta et moi! Mon père a refusé de payer mon dernier billet; le père Jacob ne veut plus rien prêter. Depuis un mois, nous ne mangeons que de la charcuterie. Je me couche à huit heures, faute de bougie. Elle n'ose plus sortir parce qu'elle n'est pas habillée; toutes ses affaires sont au Mont-de-Piété.

SCÈNE V

Au fond du jardin, dans un bosquet. Un jeune homme cause avec une jeune fille. Toilette modeste. Air honnête

LE JEUNE HOMME, allumant un cigare. — C'est vrai que le tapissier d'en face t'a demandée en mariage?

LA JEUNE FILLE. — Qu'est-ce que cela te fait, si je ne veux pas de lui?

LE JEUNE HOMME. — Tu as tort. Je le connais, ton tapissier. C'est un bon garçon, qui te rendrait heureuse.

LA JEUNE FILLE, boudant. — Encore ta plaisanterie. Ah! tu m'ennuies!

LE JEUNE HOMME, lui prenant la main. — Non, ma petite Louise; je te parle sérieusement. Il faut que nous prenions un parti, à la fin. C'est dans ton intérêt, ce que j'en dis. Où veux-tu que je te mène, moi, voyons? Voilà bientôt un an que nous nous connaissons; en continuant à rester avec moi, tu négliges les occasions que tu pourrais avoir de te marier; tu compromets ton avenir. J'aime bien m'amuser, mais je ne veux pas te perdre à tout jamais.

(Louise ne répond rien. Elle le regarde avec des yeux fixes, qui finissent par se remplir de larmes.)

LE JEUNE HOMME. — Te voilà bien! Pas moyen de te dire une parole raisonnable. Crois-tu que je ne t'aime pas, par hasard? Mais si je ne t'aimais pas, pourquoi irais-je t'attendre tous les soirs à la sortie

de ton magasin ? Pourquoi te donnerais-je des rendez-vous? Pourquoi t'écrirais-je si souvent? Seulement je ne veux pas être un égoïste plus longtemps et sacrifier ton avenir à mes plaisirs. Je t'aime trop pour cela.

(Louise se cache la figure dans ses mains. Elle éclate en sanglots.)

LE JEUNE HOMME. — Allons. N'en parlons plus. Oublie ce que je t'ai dit. Embrasse-moi. (Il prend son mouchoir et lui essuie les yeux.) Nous continuerons à nous aimer quand même, c'est convenu. M'aimez vous, mademoiselle?

LOUISE, les yeux encore humides. — Ah ! tu es bien dur pour moi ! Voilà la deuxième fois que tu me dis de me marier avec un autre, et, dans quinze jours, tu recommenceras.

LE JEUNE HOMME. — Mais il le faut bien, petite fille entêtée ! puisque je ne peux pas t'épouser, moi.

LOUISE. — Qui est-ce qui te demande de m'épouser? pourvu seulement que tu m'aimes ! Quand je

suis à ton bras, je ne demande plus rien au monde.

LE JEUNE HOMME, l'embrassant. — Pauvre chère Louise!

LOUISE. — Méchant! Me faire pleurer un jour comme celui-ci, l'anniversaire justement du jour où tu m'as fait ta déclaration! Tu l'avais oublié, toi, mauvais cœur?

LE JEUNE HOMME. — Non. Je me rappelle même que c'était moi qui parlais tout seul, ce soir-là. Tu ne répondais presque pas.

LOUISE. — J'étais trop saisie. Je suffoquais de bonheur. Te rappelles-tu ce que tu m'as dit quand nous sommes arrivés à ma porte?

LE JEUNE HOMME. — Je t'ai dit bonsoir, parbleu!

LOUISE. — Tu m'as dit : « Mademoiselle, je vous souhaite une nuit aussi bonne que celle que je vais passer. » Mais c'est moi qui n'avais garde de fermer l'œil! J'étais trop agitée. Sais-tu comment je l'ai passée, cette nuit-là? Sur une chaise.

LE JEUNE HOMME. — Comment ça! sur une chaise?

LOUISE. — Oui, mon ami. Et sans lumière, encore! Je m'étais assise machinalement au pied de mon lit en rentrant. Je me suis mise à faire des réflexions sans fin, et, quand j'ai songé à me coucher, il était six heures du matin.

LE JEUNE HOMME. — Elle est bonne, celle-là!

LOUISE. — Ça ne m'a pas fatiguée, va! J'étais si heureuse! Je ne peux pas te dire! Je repassais dans ma tête tous tes propos de la soirée. Je me demandais continuellement : — Qu'est-ce donc qu'il m'a dit encore?

LE JEUNE HOMME. — C'est flatteur, ce que tu me racontes là.

LOUISE. — Et le lendemain! La patronne me criait à chaque instant : « Qu'est-ce que vous avez donc à être si distraite? » C'était vrai. J'étais comme folle. J'allais pour prendre une assiette; j'ouvrais l'armoire; puis, une fois l'armoire ouverte, impossible de me rappeler ce que j'étais venue chercher. Je ne

pouvais songer qu'à toi. Oh ! c'est bien étonnant, quand j'y pense, comme tu t'es emparé de moi tout de suite, dès le premier jour ! Tu sais le premier rendez-vous que tu m'as demandé ? Tu te rappelles comme je te l'ai accordé à l'instant même, sans hésitation ? Une heure après, j'étais stupéfaite de ce que j'avais fait. Moi qui avais toujours été si réservée et qu'on accusait d'être fière ! moi qui aurais été révoltée, quelques mois auparavant, à l'idée d'une chose pareille ! Je me demandais : « Est-ce que je deviens folle ? » Mais, quand tu étais là, j'étais comme ensorcelée. Je ne me sentais pas la force de rien refuser.

LE JEUNE HOMME. — Je t'aime bien, va, ma petite Louise !

SCÈNE VI

A la sortie du bal. La grande descente de la rue d'Enfer. Cohue de voitures d'où s'échappent des cris de femmes et des chansons. Les piétons huent et sifflent les voitures. Un cocher, qui ne va pas assez vite au gré de quatre étudiants qu'il conduit, est soulevé de son siége comme une plume et jeté sur le trot-

toir. Un sergent de ville crie d'arrêter; mais aussitôt un autre homme tombe de la même voiture et roule sur le pavé : cette fois la victime est un étudiant.

LE SERGENT DE VILLE, arrêtant l'étudiant. — Ah! vous jetez comme ça vos cochers par terre?

L'ÉTUDIANT. — Comment! mais c'est lui, au contraire, qui vient de me jeter à bas de la voiture! Vous n'avez donc pas vu?... Je crois même que j'ai le bras cassé. (Rires chez les assistants.)

LE SERGENT DE VILLE. — C'est bon. Nous irons nous faire soigner au poste.

SCÈNE VII

Un café de la rue Dauphine. — Sur le seuil, deux sergents de ville dont la présence est suffisamment expliquée par le vacarme des consommateurs. — Des jeunes gens débraillés, des filles à la voix rauque, des ouvriers en blouse, — et, au milieu de tout ce monde, un petit homme qui va et vient continuellement, d'une table à l'autre.

UN ÉTUDIANT. — Voilà le père Jacob. Bonsoir; je ne reste pas ici.

AUTRE ÉTUDIANT. — Est-il assez intrigant, ce père Jacob! Le voilà qui se met à aider le garçon et à servir les consommateurs, histoire de se mettre bien avec le maître de l'établissement.

LE PÈRE JACOB, s'asseyant en face d'un étudiant auquel il vient d'apporter une canette. — Eh bien, on n'offre pas une chope à l'ami Jacob?

L'ÉTUDIANT. — C'est bon. Va chercher ton verre, sangsue. Aussi bien je veux te parler d'affaires.

LE PÈRE JACOB, revenant avec un verre. — De quoi s'agit-il?

L'ÉTUDIANT. — Veux-tu me prêter un louis sur cette reconnaissance du Mont-de-Piété?... J'ai engagé ma montre. La reconnaissance est de soixante francs, ce qui te prouve que l'objet en vaut cent vingt. Tu vois que tu ne cours pas de risques.

LE PÈRE JACOB. — Que ces jeunes gens sont innocents! Mais, mon petit, on ne peut rien prêter sur des reconnaissances. La loi le défend... Écoute, je veux bien t'avancer dix francs, mais il faut que ta

reconnaissance soit portée sur mes livres comme achetée ; je veux être couvert. Tu me rendras vingt francs la semaine prochaine.

L'ÉTUDIANT. — Ça va. Donne les dix balles.

LE PÈRE JACOB. — Il est bien entendu que, si tu n'es pas prêt à l'échéance, la montre est à moi.

(A une autre table.)

UN BUVEUR, à un autre. — Ah çà! qu'est-ce qui te prend donc, toi, Henry? — On dirait que tu pleures?

HENRY, frappant sur la table. — Je suis un misérable! C'est vrai; j'ai dépensé depuis six mois je ne sais combien pour une drôlesse, et, pendant ce temps, ma famille était dans la plus grande gêne. Une lettre de ma sœur m'apprend tout. Des procès, une faillite, que sais-je! Et dire qu'ils me le cachaient, afin de m'épargner un chagrin! Et penser que je leur ai reproché durement de me faire attendre cet argent que j'ai ignoblement gaspillé! Et

ma mère qui s'excuse doucement dans une lettre... Je suis une canaille!

(Il pleure amèrement.)

A une autre table.

UN ADOLESCENT. — Tu ne bois pas, Clara?

CLARA. — Cet orgeat ne vaut rien.

(Elle jette le contenu du verre.)

L'ADOLESCENT. — Prends autre chose.

CLARA. — Garçon, un soda! (A l'adolescent.) Donne-moi un cigare.

L'ADOLESCENT. — Voilà un londrès.

CLARA, après quelques bouffées. — Pouah! (Elle jette le cigare et marche dessus.) Ah! que je suis agacée! Plus d'argent, rien à me mettre sur le dos. Voilà un malheureux peignoir d'indienne que j'ai loué quarante sous pour huit jours. Je ne sais pas comment je déjeunerai demain.

L'ADOLESCENT. — Veux-tu dix francs?

CLARA. — Donne. (Criant.) Père Jacob! Ici, père Ja-

cob! (Le père Jacob approche.) Tenez, voilà dix francs. Donnez-moi les boucles d'oreilles.

(A une autre table.)

LE PÈRE JACOB, bas à une femme. — Vous allez me payer ce soir, ou je vous fais un affront devant tout le monde.

UN ÉTUDIANT. — Assez. C'est moi qui vous payerai.

LE PÈRE JACOB, s'en allant. — C'est bien ainsi que je l'entendais, mon fils.

SCÈNE VIII

Dans une chambre de l'hôtel Corneille. — Un étudiant travaille à la lueur d'une bougie, le nez dans ses cahiers. De temps en temps, il se lève et va, sur la pointe du pied, se planter devant son lit, dont les rideaux sont fermés hermétiquement; — il semble écouter. — Entre un deuxième étudiant.

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Je viens piocher un peu notre Droit romain. Nous passerons la nuit, si tu veux.

PREMIER ÉTUDIANT. — Chut! Tais-toi! Elle est là qui dort.

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Comment! elle est revenue, après huit jours?

PREMIER ÉTUDIANT. — Si tu avais vu la scène! J'étais rentré hier à huit heures du soir pour travailler. Pas moyen. Je regardais cette chambre vide; je songeais à elle; j'étais d'une tristesse!... j'aurais bien pleuré. Tout en réfléchissant, le temps se passait. J'entends sonner une heure du matin; puis, presque au même instant, toc! toc! toc! trois coups à ma porte! — D'abord je ne pouvais y croire. Une visite à cette heure-là, je te demande un peu! — Toc! toc! toc! trois nouveaux coups. — Je vais ouvrir. C'était elle!... avec un grand châle noir... et pâle comme une morte. — L'émotion me cassait les jambes; j'ai pensé m'évanouir. — Je vais pour l'embrasser; elle me repousse doucement et me dit d'une voix tremblante: « Puisque nous ne nous aimons plus, c'est bien le moins que nous enterrions notre amour un peu gaiement. »

Là-dessus, elle tire de dessous son châle un pâté et une bouteille de bordeaux. — Elle ajoute, de la même voix douce : « Aide-moi, voyons; mets la nappe. » Je me mets à bouleverser les tiroirs de ma commode; je ne savais plus où j'en étais. Elle me dit : — « Puisque nous sommes un samedi, tu dois avoir des serviettes blanches sur ton lavabo; tu vois que je connais toujours les affaires mieux que toi. » Enfin elle met la nappe elle-même, découpe le pâté, débouche la bouteille; puis elle m'avance une chaise et me force à m'asseoir; aussi bien je n'en pouvais plus. — Alors elle se met droite devant moi et me dit d'un ton grave : — « C'est donc bien vrai que nous ne nous aimons plus?... » Que veux-tu que je te dise?... Je me suis mis à pleurer comme un enfant et à l'embrasser comme un fou!

DEUXIÈME ÉTUDIANT. — Allons, nous travaillerons demain.

XII

UNE BONNE FORTUNE

Dans un café.

ALBERT, se croisant les bras. — C'est renversant!... Dis donc, Jacques, connais-tu cette femme qui sort?

JACQUES. — Et qui était assise tout à l'heure là-bas, à droite du comptoir?... Je crois que oui. N'est-ce pas la maîtresse de Lacroix?

ALBERT. — Précisément... As-tu remarqué qu'au moment de sortir elle s'est arrêtée un moment derrière ma chaise?

JACQUES. — Oui. Elle attendait la petite Atala, avec qui on est sûr de la trouver, tous les soirs, dans l'un ou l'autre bal public. Je crois qu'elles sont sorties ensemble.

ALBERT. — Je connais un peu Lacroix, et j'ai peut-être parlé deux ou trois fois à sa maîtresse. Elle me répondait à peine, et toujours sans me regarder; elle semblait m'avoir pris en grippe. Eh bien, sais-tu ce qui vient de se passer entre elle et moi?

JACQUES. — Ah! diable! il s'est passé quelque chose?... Et quand donc?

ALBERT. — Tout à l'heure... à l'instant... ici même... C'est une aventure renversante! Tu n'as peut-être pas vu qu'au moment où elle s'est arrêtée près de nous pour attendre la petite Atala, elle a posé un instant, comme par distraction, son bras sur le dossier de ma chaise. Pour moi, je n'y avais pas pris garde quand tout à coup j'ai senti qu'elle me poussait légèrement le coude. Je me suis retourné; elle me regardait d'un air parfaitement

tranquille; impossible de croire qu'elle l'eût fait exprès! — Cependant j'ai voulu en avoir le cœur net. — Son amant est arrivé, qui l'a retenue encore un instant à lui dire je ne sais quoi. — A ce moment, j'ai glissé mon pied sous les plis traînants de sa robe, et j'ai pressé hardiment, à deux reprises, le bout de ses bottines. — Elle s'est retournée vers moi en souriant. — Son amant l'a quittée pour aller reprendre sa partie de domino; Atala est arrivée, elles sont parties, et, pour moi, le diable m'emporte si je sais encore ce que cela veut dire!

JACQUES. — Mais il me paraît que c'est assez clair. Vas-tu jouer les Agnès, par hasard, et faire semblant de ne pas comprendre? Faudra-t-il, pour te prouver son amour, que cette pauvre petite femme t'enlève?

ALBERT. — Il ne s'agit pas de ça; mais je suis resté pétrifié sur le coup, si bien que je n'ai pas songé à la suivre. Comment la retrouverai-je maintenant?

JACQUES. — C'est ton affaire. Si tu ne sais pas la

rejoindre ce soir même, tu n'es qu'un imbécile; tu ne mérites pas l'intérêt qu'elle te porte. C'est qu'elle est jolie, cette diablesse-là ! Elle a une petite tête de bacchante très-drôle. Il y a à Florence, au palais des Offices, un buste de Messaline auquel elle ressemble comme deux gouttes d'eau. J'en ai une copie; tu verras.

ALBERT. — Mais enfin pourquoi cela m'arrive-t-il aujourd'hui et pas hier? Comment cela lui a-t-il pris?... A quel propos?

JACQUES. — Qu'est-ce que ça te fait?

ALBERT. — Il faut que je sache où elle est allée... Comment faire?... Veux-tu m'attendre? Je vais rôder un peu dans le café... écouter... espionner... Peut-être apprendrai-je quelque chose.

(Albert va s'asseoir successivement à plusieurs tables du café et cause avec une vingtaine de personnes. — Au bout d'une demi-heure il revient.)

ALBERT, le visage illuminé. — Veux-tu me passer mon chapeau?... Merci. Je sais où elle est, mon cher... J'ai entendu dire à quelqu'un, là-bas, qu'Atala ne

manquait pas un bal du Casino de la rue Cadet. Elles y seront allées ensemble. C'est aujourd'hui le jour. Il est dix heures... Je n'ai que le temps d'y courir... Adieu! adieu!... A demain les nouvelles!

JACQUES. — Bonne chance! (Quand Albert est sorti.) Bon! l'amant est toujours à son domino. Ça marchera.

Le lendemain. — Dans l'atelier de Jacques.

JACQUES. — Ah! te voilà, vainqueur! triomphateur! bourreau des cœurs!

ALBERT, se jetant sur une chaise. — Mon cher, elle est charmante! J'en suis amoureux fou.

JACQUES. — Déjà! Toi aussi! Voilà un petit couple qui mène rondement les choses.

(Il chante.)

Notre-Dame de bon secours,
Daignez protéger leurs amours!

ALBERT. — Où diable caches-tu tes allumettes? (Il allume un cigare.) Dans tous les cas, je t'en souhaite beaucoup de pareilles, d'aventures! Tu vas voir si tout ce qui m'arrive n'est pas ravissant, étourdissant, éblouissant! Mon bonheur me donne des vertiges. A chaque pas je tomberais d'étonnement au milieu de la rue, si je ne me retenais.

JACQUES. — Comme c'est jeune!

ALBERT. — Écoute seulement. Tu te rappelles que j'espérais la retrouver au Casino de la rue Cadet. Je n'ai pas mis deux minutes à y arriver. J'entre. C'était plein de monde. Je fais une battue dans la salle de bal : personne... Je fouille le foyer : personne... Je vois ce que c'est; elles sont dans les galeries d'en haut à prendre n'importe quoi. Je fais l'ascension en trois enjambées, et, effectivement, la première personne que je vois, c'est elle!... Elle était assise à une petite table, avec son inséparable Atala, *fidus Achates*. — Ah! mon cher! comme elles sont plus fortes que nous! comme elles ont le génie de la dissimulation! Nous nous sommes vus en même

temps, et, pendant que moi, faible jeune homme, je sentais mes jambes trembler, elle me regardait avec le même calme indifférent que si j'avais été un passant quelconque!... Le difficile était de l'aborder. Heureusement que je connaissais l'Atala. Je vais me poster juste en face d'elle, épiant le premier regard de la petite drôlesse pour lui adresser mon salut le plus aimable. J'ai attendu deux minutes, plus longues que d'ici à l'Odéon; mais enfin la misérable Atala a fini par daigner s'apercevoir de ma présence; elle m'a dit bonsoir; j'ai fait semblant de croire qu'elle m'appelait, et, la seconde d'après, j'étais assis à côté de l'autre!...

JACQUES. — Et allez donc! *Fin du premier acte!* Ce n'est pas malheureux; il y a eu du tirage. J'espère que ça ira bon train dorénavant!

ALBERT. — Tu vas voir. Maintenant, mon cher, nous tombons dans l'impossible, tout bonnement. Tu ne voudras pas le croire... mais, une fois que j'ai été assis... apparemment que Léona ne s'attendait pas à ce que je la retrouverais si vite...

JACQUES. — Ah! elle s'appelle Léona! Joli nom de guerre! Ça va bien à sa tête.

ALBERT. — N'interromps donc pas! Sais-tu ce qu'elle a fait? Elle s'est levée brusquement... et, devant Atala, devant tout le monde, elle m'a jeté ses deux bras autour du cou d'une façon si crâne et si charmante... avec une passion si folle... je ne peux pas te dire! J'ai pensé me trouver mal!

JACQUES. — Allons, ça va bien. Voilà que ça se corse un peu.

ALBERT. — Atala ouvrait de grands yeux. « Eh bien, qu'est-ce qui te prend, à toi? » Léona s'est assise comme si de rien n'était, en arrangeant les plis de sa robe, avec son air le plus indifférent. — Pas l'ombre d'un frisson ou d'une rougeur!... Une tranquillité olympienne!...

JACQUES. — Diable! diable! finis ton histoire.

ALBERT. — Un détail que j'ai oublié. Il faut te dire que, tout en courant au Casino, j'avais trouvé le temps de m'arrêter au coin d'une borne, sous un

bec de gaz, pour griffonner deux mots sur une page de mon carnet. Voici ce que je lui écrivais : — *Demain, à six heures du soir, trouvez moyen de sortir; entrez dans la voiture qui sera à votre porte; vous y serez attendue. Je vous adore à genoux.* — J'avais plié mon petit papier en huit; je le serrais dans le creux de ma main; il ne tenait pas plus de place qu'une pièce de vingt sous — Restait à le remettre. C'était facile.

JACQUES. — On a les vieux moyens. Tu as admiré la main de ta Léona... Tu la lui as prise...

ALBERT. — Et je lui ai glissé mon poulet. Précisément! Quant à elle... toujours la même... on n'a pas une idée d'un pareil sang-froid! Elle a tranquillement refermé sa main, l'a laissée encore quelque temps dans la mienne; puis, au bout de cinq minutes seulement, elle a coulé doucement le billet dans sa poche.

JACQUES. — Bon. Deuxième relai! Vingt sous de pourboire si tu prends le galop!

ALBERT. — Tu m'ennuies. Ah! mon ami, quelle heure bienheureuse j'ai passée ensuite! Je leur ai offert des rafraîchissements; elles ont demandé des grogs. On nous sert. Tout à coup la petite Atala crie : « Tiens! j'allais boire au verre de M. Albert! » Et elle repose précipitamment mon verre sur la table. Aussitôt Léona s'en empare et y boit; puis, pour bien me montrer qu'elle ne s'est pas méprise, elle me passe le verre pour y boire après elle.

JACQUES. — Très-gentil. C'est fini?

ALBERT. — Attends donc! Elles sont allées danser. Elle vous a une danse un peu emportée, à l'espagnole, qui est adorable; on lui offrirait des engagements aux Variétés! — Pendant que je la regardais pourtant, il m'était poussé une inquiétude. « Quel effet lui fera mon billet? Ne me trouvera-t-elle pas un peu sans façon? » La petite Atala nous a fait la grâce de nous lâcher un moment; je me suis dépêché de lui glisser deux mots. « Je vous donne rendez-vous dans une voiture, de peur que vous ne

soyez vue. » Elle m'a répondu simplement : « *Bien.* » J'ai ajouté : « Ce sera pour demain, si vous n'y voyez pas d'inconvénient? — *Aucun.* » J'ai repris : « Vous serez libre à six heures? » Elle a réfléchi une seconde et m'a répondu rapidement : — « *A cinq.* » Je n'ai eu juste que le temps de murmurer *merci* et de lui serrer la main; Atala était déjà revenue. Il était onze heures. Nous sommes sortis. La petite Atala m'a dit que l'amant de Léona donnait un souper à ses amis, que je devrais y venir, que j'y serais bien reçu; elle s'adressait bien! J'ai prétexté des occupations, et je les ai quittées en échangeant un dernier regard avec Léona. — *Dixi.*

JACQUES. — Alors ton rendez-vous est pour cinq heures, aujourd'hui même?

ALBERT, tirant sa montre. — Dans deux heures d'ici. C'est au café qu'on m'a donné l'adresse de Lacroix, son amant; j'y suis retourné vers minuit pour la demander. Léona s'y trouvait encore, avec un tas d'amis de l'amant; ils faisaient tous ensemble une

dernière partie de cartes avant de souper. Eh bien, veux-tu que je te dise une chose assez drôle? On dirait que Lacroix a déjà des soupçons. Je m'étais approché d'eux. Elle a eu besoin d'argent pour jouer et lui en a demandé. Il s'est retourné vers moi et m'a dit en riant : « Voyons, mon cher, n'avez-vous pas dix francs au service d'une jolie fille? » Quant à elle, elle avait repris sa froideur ordinaire. Elle ne m'a pas plus regardé que si elle ne m'avait jamais vu.

JACQUES. — Tu es fou. On se figure toujours que les maris et les amants savent tout, et ils sont toujours les derniers à se douter de quelque chose. C'est connu, ça. Demande aux vaudevillistes.

ALBERT. — Toujours est-il qu'il m'est venu un scrupule. Cela m'ennuie qu'elle soit la maîtresse d'un gentil garçon qui me serre la main. Je me fais l'effet de commettre un abus de confiance.

JACQUES. — Allons donc! de quelle confiance? Tu n'as jamais dîné chez lui, que je sache; tu ne t'es

pas chauffé à son foyer ; tu ne lui as pas emprunté de l'argent.

ALBERT. — Nous n'en sommes pas là, c'est vrai.

JACQUES. — Et puis, les faits sont là, que diable ! Ce n'est pas toi qui lui prends sa maîtresse ; c'est elle qui le lâche.

ALBERT. — Tu as raison.

JACQUES. — De deux choses l'une. Ou ce Lacroix est un garçon d'esprit, qui ne s'entêtera pas à rester dans une place perdue ; ou bien c'est un fou qui oublie qu'une maîtresse est une chose du domaine public. Un de ces jours, elle trouvera bien moyen de rentrer dans la circulation, n'importe par quelle voie. Autant qu'elle passe par toi que de prendre par n'importe qui.

ALBERT. — Évidemment. C'est parfaitement clair... Merci et adieu. (En sortant.) Sois au café ce soir, je te tiendrai au courant.

Le soir. — Au café.

ALBERT, sombre et solitaire, dans un coin. — Pourquoi n'est-elle pas venue? Elle peut avoir été empêchée; mais alors on envoie un mot... Que je suis bête! elle n'a pas mon adresse... Ce premier rendez-vous qui rate justement! Si encore c'était le second!... C'est irritant. Pourquoi ce monsieur me regarde-t-il là-bas? Je me sens des envies de lui envoyer ma tasse de café à la figure... (Entre Léona, seule.) C'est elle!... Elle vient de ce côté-ci. Que va-t-elle me dire? (Léona passe rapidement à côté de lui, sans le regarder.) Eh bien!... Elle passe!... Elle a dû me voir, pourtant!... Bien. Elle n'est pas allée se placer trop loin de moi. La voilà qui se tourne de mon côté... Comment! elle me regarde, et pas un salut, pas un signe! Elle ne regarderait pas autrement une muraille. Qu'est-ce que cela signifie? est-ce que je rêve! est-ce qu'elle est folle? (Entre l'amant.) Ah! je com-

prends... C'est égal... Elle aurait pu laisser tomber un billet en passant, c'était facile.

(Entre Jacques.)

JACQUES. — C'est toi?... Que fais-tu ici, malheureux! Tu as donc oublié ton rendez-vous?

ALBERT. — Tais-toi. C'est manqué. Elle est là.

JACQUES. — Vraiment! Peut-on voir?

ALBERT. — Ne la regarde donc pas d'une façon si affectée! Elle croirait que je l'affiche.

JACQUES. — Elle! Ça lui est bien égal. Tu ne les connais pas!... Tiens! ils se sont fait servir à dîner, elle et son amant, ton prédécesseur... Fichtre! quelle belle fourchette! Elle a donc tous les appétits?...

ALBERT. — Jacques, tu m'agaces!

JACQUES. — C'est vrai. Je lui manque de respect. Je t'en demande pardon.

ALBERT. — Changeons de place; tu pourras la

voir sans détourner la tête. (Ils changent de place.) Regarde-t-elle par ici?

JACQUES. — Par ici, par là, et encore ailleurs. Elle n'a pas l'air d'avoir des préférences. Je lui trouve dans le regard quelque chose de bizarre qui me plaît assez; une extrême douceur, avec une profonde insensibilité; le regard des bêtes fauves.

ALBERT. — C'est cela, fais du pittoresque.

JACQUES. — Attends donc! elle vient de te regarder d'une certaine façon. Mais elle avait un sourire nonchalant qui ne serait pas commode à définir. Je ne saurais dire si c'était une caresse, ou une moquerie, ou une pure distraction de ses lèvres.

ALBERT. — L'amant est-il toujours là?

JACQUES. — Oui. Elle cause, mais d'une façon assez décousue, il me semble. Décidément elle est très-drôle. Elle est prise d'éclats de rire fous; puis elle tombe subitement dans une indolente indiffé-

rence. Ses gestes sont tantôt brusques, tantôt paresseux. Toute sa petite personne est pleine d'incohérence. On dirait qu'elle vit dans un état perpétuel de somnambulisme.

ALBERT. — Je n'y puis pas tenir. Il faut que je lui écrive. Garçon ! du papier et de l'encre !... (Le garçon obéit.) Deux lignes seulement. (Écrivant.) Je lui donne mon adresse pour qu'elle puisse m'écrire ; je demande si l'on peut s'ouvrir à Atala ; je la prie de m'indiquer elle-même l'heure et l'endroit qu'elle préfère pour une entrevue. Comme cela du moins j'aurai une réponse, à défaut d'un rendez-vous. C'est fait. (Il ferme la lettre.) Maintenant, Jacques, un service.

JACQUES. — Lequel, mon pauvre garçon ?

ALBERT. — La voilà qui noue les brides de son chapeau. Elle va sortir. Fais-moi le plaisir de la suivre et de lui remettre cela dans la rue... Je t'en prie à genoux. L'amant ne te connaît pas. Il ne se défiera pas de toi.

JACQUES. — C'est cela. Je serai l'entremetteuse. Un joli rôle !... Enfin, donne.

(Jacques sort, puis Léona. L'amant s'attarde un peu au comptoir. Albert suit ses moindres mouvements d'un regard plein d'angoisses.)

JACQUES, rentrant. L'affaire est dans le sac. Elle n'était pas dans la rue qu'elle avait ton billet. Elle n'a même pas demandé de qui ça venait. Elle l'a accepté d'emblée avec une complaisance miraculeuse.

ALBERT, inquiet — C'est qu'elle t'a vu avec moi. Elle t'a reconnu.

JACQUES. — Hum ! Qui sait?

Dans la rue. — Deux jours après.

JACQUES. — Eh bien, qu'a-t-elle répondu?

ALBERT. — Rien.

JACQUES. — Rien ! Après des avances aussi violentes ?... C'est une folle.

Autre rue. — Même jour.

ATALA. — Tu n'as pas répondu à Albert?

LÉONA. — Pas encore.

ATALA. — Alors tu le lâches?

LÉONA. — Non.

ATALA. — Que veux-tu en faire?

LÉONA. — Je ne sais pas. Il me plaît. J'ai un béguin pour ce garçon-là.

Le lendemain. — Chez un ami.

ALBERT, entrant pâle et défait. — Mes amis, je sais tout maintenant. J'ai rencontré la petite Atala. (Il se laisse tomber sur une chaise.) C'est quelque chose de monstrueux, d'inimaginable, d'abject... Savez-vous le premier mot qu'elle m'a dit? Elle m'a demandé : « C'est donc vous qui fourrez des billets dans les

poches de Léona? » Qu'elle fût au courant, rien de plus simple; mais cette façon de parler était singulière. Je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire. Voici la petite histoire qu'elle m'a dévidée... Cela remonte au premier jour, au bal du Casino. Vous vous rappelez que Léona, en sortant, était allée rejoindre son amant au café. Ils causaient ensemble; Léona veut prendre son mouchoir... mon billet tombe de sa poche... « Tiens! un petit poulet! a crié cette gredine d'Atala en le ramassant. — Qu'est-ce que c'est, ça? a demandé l'amant. — Je ne sais pas, a dit Léona de son air indolent... ; c'est quelqu'un qui se sera amusé à me mettre ça dans ma poche. » — Puis elle a tendu elle-même le billet à Lacroix en lui disant : — « Je ne sais ce qu'il y a dedans; vois toi-même... »

JACQUES. — Dame! il faut être juste. Elle ne pouvait guère faire autrement.

ALBERT. — Un moment. Tu n'es pas au bout... Son amant lui a demandé : « Comment! tu ne sais pas qui t'a mis ce papier dans la poche? »

Alors... voici ce que vous ne devineriez pas!... alors elle a fait semblant de réfléchir et a dit négligemment : « Voyons... j'y suis!... C'est ce petit Albert. »

(Sensation.)

JACQUES. — Shocking!... C'est elle qui t'a dénoncé... la première?...

ALBERT. — Elle! elle seule.

JACQUES. —Veux-tu que je te dise? Elle t'a fait des avances pour avoir un billet. Elle voulait un billet pour le vendre. Son amant a dû lui payer sa petite dénonciation d'une robe de soie.

L'AMI. — Je ne crois pas... Je la connais un peu. Je ne peux supposer qu'elle soit si rouée. Mais toutes ces pauvres filles n'ont jamais de résolution bien suivie; elles ne savent pas marcher contre vent et marée, elles se laissent aller! Léona t'aime, j'en suis sûr. Malheureusement on t'a dépisté; il a bien fallu qu'elle te sacrifiât... momentanément; et peut-être t'en aime-t-elle davantage.

JACQUES. — Encore possible... Vois-tu, mon pauvre Albert, ce qui fait qu'on ne peut se fier à ces petites malheureuses, c'est qu'elles ont toutes leur grain de folie... On a trouvé un mot d'argot très-juste pour leurs amours; elles se *toquent;* elles ont des *toquades*... Les gens à déclamations vocifèrent qu'elles manquent de cœur : c'est de tête surtout qu'elles manquent; comme le résultat revient au même, on se trompe facilement sur la cause. L'étourdissement d'une fortune subite, les mortelles torpeurs du désœuvrement, le besoin enragé de distractions violentes, l'agitation d'une vie livrée à tous les vents de l'imprévu... tout cela a vite fait de détraquer leur petite cervelle. Leur existence flotte perpétuellement à la dérive; la conscience perd sa boussole, le jugement chavire; c'est simple comme bonjour, ça. — On leur prête plus de calculs qu'elles ne sont capables d'en faire. Leurs calculs sont aussi décousus que leur vie et que leurs amours. Elles ruinent de charmants garçons, qu'elles adorent; elles se laissent ruiner par des goujats sordides. Les plus éperdument, les plus

sincèrement amoureuses vous trahissent de mille façons infâmes et bêtes, sans motifs, sans plaisir. Les plus âpres au gain ont des accès d'inepte gaspillage et crèvent sur la paille. Les plus magnifiquement habillées dînent avec du veau aux carottes. (A Albert.) Et ta Léona, l'as-tu revue?

ALBERT. — Oui. . il y a une heure! Elle passait près de moi calme, froide, sans paraître me voir. Tout à coup, elle s'est retournée vivement et m'a fait signe de la suivre... Je n'ai pas bougé.

L'AMI. — Tu as tort. Je suis sûr qu'elle t'aime... Il faut renouer.

JACQUES. — C'est cela, mon garçon. Fais comme saint Laurent sur le gril. Retourne-toi de l'autre côté.

XIII

LES PETITS JEUNES GENS

SCÈNE PREMIÈRE

Au Casino de la rue Cadet.

POLYEUCTE, jeune homme brun. — Tu es donc avec la petite Naïs, toi ?

PAUL, jeune homme blond. — Un peu !...

POLYEUCTE. — Pas pour longtemps, je suppose ?...

PAUL. — Eh ! eh ! c'est selon le vent qu'il fera !...

POLYEUCTE. — Tu as raison. Elle est si bête ! Tu sais son mot, quand elle a eu son premier enfant ?

PAUL, inquiet. — Le premier?...

POLYEUCTE. — Oui. On lui conseillait d'écrire au monsieur qui l'avait séduite, elle dit en rougissant : « Je n'oserais ! je ne le connais pas assez !... »

PAUL, se levant. — Monsieur, ceux qui font courir pareils bruits sont d'infâmes faussaires !

POLYEUCTE, ému. — Des faussaires?...

PAUL. — Des faussaires !...

(Polyeucte se lève, très-rouge. Paul reçoit un soufflet, qui le couche sur la banquette de velours où il est assis.)

DES AMIS COMMUNS. — Voyons, Polyeucte ! voyons !...

PAUL. — Cristi ! cristi !

(Il saigne abondamment du nez.)

POLYEUCTE, majestueux, à Paul. — Si ça ne vous va pas, vous savez que je suis de dix à quatre chez mon agent de change. (*Exit.*)

PAUL. — De l'eau ! de l'eau !

SCÈNE II

Chez Paul.

UN AMI, entrant. Qu'est-ce qu'on m'a donc dit?... C'est vrai pourtant que tu as l'œil bien accommodé, au beurre noir!... Comment c'est-il venu?

PAUL. — C'était d'abord jaune... ensuite c'est devenu vert... après ça...

L'AMI. — Je sais! je sais! Je te parle de l'origine de la querelle.

PAUL. — Est-ce que je sais? Il me parlait des enfants de Naïs, comme si Naïs en avait plus d'un!... Je lui ai dit que c'était un faussaire!...

L'AMI. — Sérieusement, tu crois que Polyeucte est un faussaire?...

PAUL. — Est-ce que je sais? J'ai dit ça comme j'aurais dit autre chose.

L'AMI. — Tu as eu tort de le traiter de faussaire. Tu entrais dans sa vie privée; tu as eu tort! — C'est alors qu'il t'a... Et après?...

PAUL. — Je suis allé me laver... je saignais du nez.

L'AMI. — C'est tout ce que tu as fait?

PAUL. — Puisque je te dis que je saignais du nez!

L'AMI. — Enfin... enfin... je suppose que tu lui as envoyé des témoins?...

PAUL. — Pour quoi faire?

L'AMI. — Comment, pour quoi faire? Je te trouve charmant! Mais pour lui demander une réparation, des excuses...

PAUL. — Crois-tu qu'il voudra?

L'AMI. — Je voudrais bien voir le contraire... après un soufflet! Il faut qu'il se batte.

PAUL. — Mais...

L'AMI. — Je te servirai de témoin. Je vais de-

mander à Gaston de venir avec moi; c'est un garçon carré. Nous mènerons ça rondement.

PAUL. — Mais...

L'AMI. — Tu choisis l'épée, c'est convenu. Au pistolet, on s'estropie, c'est embêtant; — ou bien l'on se rate, c'est ridicule.

PAUL. — Mais...

L'AMI. — Je te rendrai réponse dans une heure, sois tranquille. Je vais prendre une voiture pour aller plus vite.

PAUL. — Mais...

L'AMI. — La voiture est à ton compte, c'est entendu. A tout à l'heure. — Dis donc! Tu ne ferais pas mal de prendre une leçon d'escrime, d'ici à demain. — Va au passage de l'Opéra, chez Gatechair; c'est un bon!... Nous irons t'y retrouver. Songe que c'est ta première affaire! Tu ne peux pas être trop susceptible.

SCÈNE III

Dans la rue.

PAUL, à un monsieur. — Je me suis dit que c'est ma première affaire... je ne peux donc pas être trop susceptible. Aussi j'ai cherché tout de suite deux témoins, — deux garçons très-carrés, — à qui j'ai défendu de faire aucune concession.

LE MONSIEUR. — Comme vous y allez!

PAUL. — Je suis comme ça.

LE MONSIEUR. — A quelle arme vous battez-vous?

PAUL. — A l'épée. Je n'ai pas voulu du pistolet. Si l'on se manque, on est ridicule.

LE MONSIEUR. — Quel enragé!... Ah çà! est-ce que vous vous préparez? N'allez-vous pas prendre une ou deux leçons d'escrime?

PAUL. — Me fatiguer pour ce monsieur! Allons donc! J'aime mieux flâner.

LE MONSIEUR. — Vous êtes beau comme le Cid. (S'en allant.) Bonne chance!

PAUL, superbe. Soyez tranquille! (Il tire sa montre.) Cinq heures!... (Pâlissant.) Pourvu que la salle d'armes soit encore ouverte!

(Il se met à courir.)

SCÈNE IV

Chez Gâtechair.

PAUL, à Gâtechair, d'une voix émue. — Monsieur, je désirerais vous dire deux mots en particulier.

GATECHAIR, bas. Compris. Vous avez une affaire?

PAUL. — Voudriez-vous me préparer un peu? Je n'ai jamais fait d'escrime.

GATECHAIR. — Vous êtes tous comme cela! vous ne faites jamais des armes qu'à la veille de vous

battre !... Enfin, on vous apprendra à vous mettre en garde. C'est toujours ça. Venez, monsieur.

(Ils entrent dans le vestiaire.)

PAUL, sortant en bras de chemise. — Je garde mes souliers ?

GATECHAIR, bas. Je vous ferais bien mettre des sandales, mais vous seriez gêné demain pour vous battre en souliers. Seulement, ayez des chaussures sans talons, si c'est possible, vous glisserez moins.

UN ÉLÈVE, à un autre. — Tiens ! un monsieur qui va prendre une leçon en souliers ! Parions qu'il se bat demain.

PAUL, à lui-même. — Des souliers sans talons... des souliers sans talons... pourvu que je retienne ce détail !

(Il met le gant d'escrime.)

GATECHAIR, à un jeune prévôt. — Jules, des épées ! (On apporte des épées mouchetées. Gâtechair, bas, à Paul.) Les fleurets sont plus légers ; mais j'aime autant vous habituer aux aiguilles à tricoter.

PAUL. — Des aiguilles?... (Riant aux éclats.) Ah oui! je comprends!

UN ÉLÈVE, entrant, bas à un autre. — Il va donc se battre, ce monsieur, qu'il prend sa leçon avec des épées?

PAUL, à part. — Comme on me regarde! c'est gênant... Si Polyeucte faisait des excuses!

(La leçon commence.)

GATECHAIR. — Ne vous fendez donc pas comme ça! vous voyez bien que vous ne pouvez pas vous relever.

PAUL. — C'est vrai. Je n'y songeais plus.

GATECHAIR. — Parez tierce!... Eh bien! qu'attendez-vous pour tirer? A quoi vous sert de parer si vous ne tirez pas?

PAUL. — Vous avez parfaitement raison. C'est un oubli.

GATECHAIR. — Tirez! rompez!... rompez donc! il faut vous défier de la riposte!

PAUL. — C'est très-juste. Je ne sais pas où j'avais la tête. (A part, désespéré.) Je ne pourrai jamais retenir tout ça !

GATECHAIR. — Comme vous soufflez? Êtes-vous fatigué?

PAUL. — C'est mon déjeuner qui m'est resté sur l'estomac. Ça m'étouffe un peu.

GATECHAIR.. — Je comprends. (Bas.) A propos, ne mangez pas demain, avant d'aller sur le terrain. Prenez un grand verre de rhum, c'est assez.

PAUL, pâlissant. — Oui... les blessures sont moins dangereuses à jeun.

(Il s'assied.)

GATECHAIR, bas. — Qu'est-ce qu'il fait, votre adversaire?

PAUL. — Il travaille chez un agent de change.

GATECHAIR. — Bon. Il n'est pas fort alors, je suppose. Quelle taille?

PAUL. — Plutôt petit que grand.

GATECHAIR. — Bon. Il ne se fendra pas prodigieusement. Robuste? de la carrure?

PAUL, soupirant. — Très-robuste. Beaucoup de carrure.

GATECHAIR. — Bon. Il offrira d'autant plus de surface. Lent ou vif?

PAUL. — Très-vif.

GATECHAIR.— Bon! Il a des chances de s'enferrer. Ayez toujours la broche tendue.

PAUL, perplexe. — La broche?... Ah! oui, j'y suis! (A part.) Encore un détail à retenir! (Répétant à voix basse.) Tendre la broche... tendre la broche...

(Gâtechair se lève.)

GATECHAIR. — Allons, reprenons. Nous ne sommes pas ici pour nous amuser.

(La leçon recommence.)

PAUL, à part. — Si Polyeucte tombait malade!...

GATECHAIR. — Attention, donc!... Tirez toujours au bras, c'est la partie la plus rapprochée de vous... Vous avez passé... Donnez deux coups en même

temps ! si un coup passe, l'autre arrive... Bien. Effacez-vous donc ! je vois tout votre corps, je puis choisir la place !

PAUL, frissonnant, à part. — Choisir la place !

GATECHAIR. — Parez tierce et deux coups dans le bras !... Bien... allons, ça marche. Ne déployez pas tant de force, c'est inutile. L'épée entre toute seule dans le corps, comme dans du beurre.

PAUL, haletant, à part. Comme dans du beurre !

GATECHAIR. — A quoi songez-vous? Ne vous découvrez donc pas ! Vous voyez ; je vous traverse.

PAUL, troublé. — Pardon, je n'y étais pas. Nous allons recommencer le coup.

GATECHAIR. — Oui-da ! Et si votre adversaire vous perce le flanc, lui direz-vous que vous n'y étiez pas et que le coup est nul? — Ce n'est pas le moment d'être distrait. — Vous êtes fatigué?

PAUL. — Cette épée est si lourde !

GATECHAIR. — Frottez-vous ce soir avec de l'huile

camphrée. C'est souverain contre les courbatures.

PAUL, à part. — Il faut que je prenne note de tout ça... Huile camphrée... verre de rhum... souliers sans talons... Quoi encore?... Ah oui! tendre la broche!

(Entre l'ami de Paul.)

PAUL. — Eh bien?

L'AMI. — Bonjour, Gâtechair. Tiens! je n'avais pas encore remarqué que votre salle fût pavée en asphalte.

PAUL. — Quelle nouvelle?

L'AMI, à Gâtechair. — C'est pour qu'on ne glisse pas? L'idée est excellente.

PAUL. — Tu as vu Polyeucte?

L'AMI. — Laisse-moi donc souffler. Certainement, je l'ai vu. C'est une affaire réglée, et tu as de la chance!

PAUL. — Comment ça?

L'AMI. — Ils ne voulaient pas entendre parler de l'épée, mais j'ai tenu bon. L'épée l'emporte.

PAUL. — Alors... je me bats?...

L'AMI. — Demain matin... Tu as aussi le choix du terrain, grâce à moi. Et je t'ai réservé un petit coin, à Sèvres! On se battrait exprès!...

PAUL. — Tu es bien bon.

L'AMI. — Ajoute que tu te bats avec un garçon parfaitement honorable, qui a fait ses preuves, qui a déjà eu trois duels... C'est une excellente affaire pour toi... Tu ne pouvais mieux débuter... Mais qu'est-ce que tu as donc? Je te trouve froid.

PAUL. — Du tout... c'est la fatigue.

L'AMI. — Que je ne te gêne pas. Reprends ta leçon. Je suis curieux de voir la figure que tu fais.

(La leçon continue.)

SCÈNE V

Dans la rue. Neuf heures du soir.

PAUL, marchant lentement. — Comme l'épaule me

fait mal!... il ne faut pas que j'oublie mon huile camphrée... Comme ces passants ont l'air heureux et insouciant! ce n'est pas ce gros-là qui se battra demain... Parez tierce... deux coups dans le bras... tendre la broche... Quelle idée ai-je eu de le traiter de filou?... Je mettrai mes escarpins, les talons sont plus bas... il a eu trois duels!... Ne pensons plus à ça; je fumerais bien un cigare d'un sou... Non... un *londrès*... c'est peut-être le dernier!

SCÈNE VI

Chez un monsieur.

L'AMI DE PAUL. — Mon cher, je viens vous emprunter vos épées. C'est pour ce pauvre Paul, qui se bat demain.

LE MONSIEUR. — Ah bah!... Alors je refuse. Vous comprenez que, si Paul était tué avec mes épées, je ne m'en consolerais pas.

L'AMI, sèchement. — On la connaît. Vous n'êtes pas complaisant, mon cher.

LE MONSIEUR. — Vous insistez? Eh bien! je m'en lave les mains. Les voilà.

(Il décroche les épées.)

L'AMI. — Très-bien! (Tirant une épée du fourreau.) Elles sont *bien* à la main!... je n'en ai jamais vu d'aussi légères.

LE MONSIEUR. — N'est-ce pas? Vous me promettez d'en avoir soin?

L'AMI. — Soyez tranquille! (Faisant ployer l'épée.) Comme c'est souple!

LE MONSIEUR. — Prenez garde! Vous allez la briser.

L'AMI. — Laissez donc. Ça me connaît.

LE MONSIEUR. — N'allez pas vous les faire prendre au moins! Gare à la gendarmerie!

L'AMI. — Je vous les rapporterai demain, en vous donnant les détails de l'affaire.

LE MONSIEUR. — C'est ça!... (Quand l'ami est sorti.) Et

cet animal de Paul qui n'a jamais tenu une épée! Je suis sûr que les miennes vont me revenir abîmées!...

SCÈNE VII

Chez Paul. On boit du punch.

UN AMI, à Paul. — A ta place, je tiendrais l'épée basse. Ça embarrasse toujours l'adversaire.

PAUL. — Tu crois?

DEUXIÈME AMI. — Connais-tu le coup de genou? tu laisses tomber ton épée. . tiens... comme ça...

TROISIÈME AMI. — Moi, je ne connais rien de tel qu'un joli dégagé... comme ceci...

QUATRIÈME AMI. — C'est bon à la salle, les dégagés; mais sur le terrain!

CINQUIÈME AMI. — Laissez donc ce pauvre Paul tranquille! vous lui ferez perdre la tête.

LE TÉMOIN DE PAUL. — Moi, je suis sûr que Paul ira très-bien.

UN AMI CAUSTIQUE. — Pauvre Paul, mourir si jeune!

UN AMI SÉRIEUX. — Pas de plaisanteries pareilles, ça porte malheur. Moi, je compte beaucoup sur Paul...

DES VOIX. — Moi aussi! moi aussi!

(On boit.)

PAUL, à part. — Parer tierce!

SCÈNE VIII

Le lendemain. Au bois.

L'AMI DE PAUL, le prenant à part. — Quand tu seras sur le terrain, n'ôte pas ton habit brusquement et ne le jette pas à terre avec violence; d'abord c'est de mauvais goût; ensuite on a l'air d'être ému.

Déshabille-toi tranquillement ; ça fera de l'effet sur ton adversaire.

PAUL. — Tu crois?...

L'AMI. — Tu sais que tu as le droit de garder ta cravate...

PAUL. — Pas mon gilet?

L'AMI. — Jamais! Es-tu fou? Garde aussi tes gants, de peur que la poignée de l'épée ne te fasse venir des ampoules. — Elles sont charmantes, ces lames. Ça pique comme des aiguilles.

PAUL. — Brrr... Il fait bien frais, ce matin!...

L'AMI, le regardant. — Je viens de voir Polyeucte. Il est pâle; ça ira bien... J'engagerai les épées pointe à pointe. Laisse-le venir d'abord, pour voir son jeu.

PAUL. — Ah!... il faut le laisser venir?... Mais...

L'AMI, allant aux témoins de Polyeucte — Si nous nous arrêtions ici, messieurs? L'endroit est joli.

(Les deux adversaires se déshabillent. Colloque entre les quatre témoins.)

L'AMI DE PAUL, bas. — Nous cessons à la première égratignure, c'est entendu. Il ne faut pas qu'ils se tuent, pour leur première affaire.

PAUL, à part. — Mon pauvre père !... Parer tierce... Mon Dieu ! je ne me souviens plus des instructions de Gâtechair !... Parer tierce... De quel côté est-ce, la tierce ?

(On engage les épées.)

L'AMI DE PAUL, avec majesté. — Allez, messieurs !

. . . . . .

L'AMI, relevant les épées avec sa canne. — Arrêtez !... Monsieur Polyeucte, vous êtes touché au bras. (Bas, à Paul.) Qu'est-ce que tu as donc à toujours tourner la tête à droite ? Il faut regarder son adversaire.

PAUL. — C'est un chien qui aboie. Ça me distrait.

POLYEUCTE. — Ce n'est rien : c'est ma chemise qui est déchirée. Recommençons.

. . . . . .

L'AMI DE PAUL. — Assez, messieurs ! je ne me trompe pas, cette fois. Paul est blessé.

PAUL, faiblement. — Je suis... blessé ?...

L'AMI, bas. — Oh! rien... une égratignure à l'oreille.

UN TÉMOIN DE POLYEUCTE. — Messieurs, l'affaire n'ayant pas de causes bien sérieuses, il me semble que nous pouvons en rester là.

L'AMI DE PAUL, digne. — Comme il vous plaira, messieurs.

UN TÉMOIN, bas à Polyeucte. — Soyons gentils. Tu as gifflé, tu as blessé; maintenant, donne-lui la main et dis-lui que tu regrettes ta brutalité.

POLYEUCTE, à Paul. — Paul, j'ai été brutal. Je le regrette. Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas?

PAUL, majestueux, sans prendre la main de son adversaire. — Monsieur, je me regarde comme satisfait.

POLYEUCTE, surpris. — Mais, je l'espère bien! (A son témoin.) Quel idiot!

PAUL, bas à son ami et témoin. — Ah mais!... je ne vais pas sur le terrain pour déjeuner, moi!

(On reprend le chemin de Paris.)

L'AMI, à Paul. — Ah çà, mais! comment diable as-tu fait ton compte pour te faire toucher à l'oreille?

PAUL. — Je te l'ai dit. C'est ce chien qui aboyait. Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder à droite.

L'AMI. — Qu'est-ce que tu me chantes? il aboyait à gauche!...

SCÈNE IX

A Paris.

UN MONSIEUR, à Paul. — Ah çà! où vos chaussures ont-elles pris toute cette poussière?

PAUL, regardant ses souliers avec complaisance. — Oh rien! C'est que je suis allé ce matin à la campagne... pour me battre.

LE MONSIEUR. — Ah bah! Et ça s'est bien passé, à ce que je vois?

PAUL. — Comme ça. Je me suis fait blesser.

LE MONSIEUR. — Où donc?...

PAUL. — A l'oreille. (Écartant ses cheveux.) Vous voyez!... C'est stupide; mais vous comprenez : je me suis emporté, je me suis jeté tête baissée sur mon adversaire... et alors...

LE MONSIEUR. — Êtes-vous rageur!... Vous auriez pu vous enferrer!

SCÈNE X

Dans la rue.

PAUL, à un ami. Mon cher, tu comprends que, si je me suis battu, pour un mot, avec Polyeucte, ce n'est pas pour laisser passer les impertinences de Jacques. Pas plus tard que ce soir, il recevra des soufflets. Je ne te dis que ça.

SCÈNE XI

Des consommateurs à la porte d'un café

PREMIER CONSOMMATEUR. — Tenez, voyez-vous ce petit blond qui passe? C'est Paul, — celui qui s'est battu ce matin avec Polyeucte.

DEUXIÈME CONSOMMATEUR. — Et ce grand qui lui donne le bras et qui a le chapeau sur l'oreille?

PREMIER CONSOMMATEUR. — C'est un ami de Paul.

DEUXIÈME CONSOMMATEUR. — Et cet autre qui brandit sa canne avec ces airs casseurs?

PREMIER CONSOMMATEUR. — C'est un cousin de Paul.

DEUXIÈME CONSOMMATEUR, à part. — Quand serons-nous délivrés de tous ces spadassins!

XIV

LA QUERELLE

Un logement d'homme de lettres, rue Neuve-Breda. — Chambre à coucher pauvre et mal éclairée, donnant sur une cour. — Étroite antichambre, dont l'unique meuble est une grande armoire vitrée, pleine de vieilles faïences, de porcelaines peintes, de verres de Bohême sculptés, de potiches, de chimères, de magots, de bronzes, etc. — Cabinet de travail horriblement encombré ; — un grand fauteuil magnifiquement sculpté et d'ignobles chaises dépaillées ; — un bureau Louis XV en bois de rose, à cuivres ciselés, et une bibliothèque en bois peint ; — de superbes tapisseries des Gobelins en guise de rideaux et de portières ; — un maigre divan, rembourré de crin végétal ; — délicieuse pendule en vieux Saxe sur la cheminée ; — nombre de gravures et de lithographies, les unes richement encadrées, d'autres attachées au mur avec des épingles. — Deux mignonnes bottines de femme flânent au seuil de la chambre à coucher.

SCÈNE PREMIÈRE

Le cabinet de travail. — Il est six heures du matin. — Une bougie achève de se consumer sur le bureau.

RAYMOND, se levant. — Je ne vois plus ce que j'écris... les yeux me cuisent... Et cette canaille de feu qui n'a pas voulu se rallumer! brrr... (Il frissonne.) Voyons donc ce que j'ai de fait. (Comptant des feuilles volantes qui couvrent la table.) Quatre-vingt-dix pages de mon écriture la plus serrée... bon! Avec les blancs, ça me fera toujours bien une feuille d'impression de trente-deux pages... mes cent cinquante francs y sont!... Tiens, je n'ai mis que trois pages à la scène d'amour! — Pas assez. Faudra développer; je reverrai ça... Oui, mais à quelle heure? (Tirant sa montre.) Six heures du matin... je vais tâcher de dormir jusqu'à dix... à onze, déjeuner avec Hélène... à une heure, mener Hélène chez Rachel, et *béziguer* jusqu'à cinq heures... de cinq à sept, promener ces

dames... Dire qu'Hélène a pu me faire prendre goût à cette vie d'imbécile! c'est incroyable.. Allons! je trouverai bien moyen, vers la fin du dîner, d'aller passer trois quarts d'heure à l'imprimerie; Hélène ne se lèvera pas de table avant neuf heures. J'achèverai ma scène d'amour sur épreuves, et je serai revenu à temps pour mener Hélène où elle voudra, à l'Opéra... ou à la brasserie.

(Il se dirige, sur la pointe du pied, vers la chambre à coucher.)

SCÈNE II

La chambre à coucher. — Hélène dort. Idéal de beauté physique; épaisses torsades de cheveux châtains; longs cils noirs; bouche d'enfant.

RAYMOND. — Allons! encore ses petits pieds qui dépassent la couverture! Elle s'enrhumera, cette petite. (Il va chercher son paletot, le plie en deux et le met sur les pieds d'Hélène.) Ah! que les yeux me cuisent! A passer ainsi toutes mes nuits à faire de la copie, je

finirai par devenir aveugle comme Milton et Guénot ; c'est sûr.

(Il s'approche du lavabo, trempe une serviette dans l'eau et se l'applique sur les yeux.)

HÉLÈNE, s'éveillant au bruit que fait Raymond en reposant l'aiguière dans le bassin. — C'est vous, Raymond ?...

RAYMOND. — Oui, ma petite Hélène ; ce n'est que moi Fais pas attention.

HÉLÈNE. — C'est insupportable. Quelle idée avez-vous de venir me réveiller comme ça, en sursaut, au milieu de la nuit ?...

RAYMOND. — Hélène ! Hélène ! tu n'es pas gentille. Sais-tu à quoi je l'ai passée, ma nuit ? A te gagner la robe que tu as remarquée hier au boulevard des Capucines... Eh bien ! qu'est-ce qu'on lui dit maintenant, à ce pauvre Raymond ?... M'a-t-on pardonné ?...

HÉLÈNE. — Faites-moi un verre d'eau sucrée.

RAYMOND, obéissant. — Tu as soif, ma pauvre chatte ?

HÉLÈNE. — Moins d'eau que cela, donc !... Que vous êtes bête !... Vous ne savez rien faire !

RAYMOND. — Du calme, ma petite chérie... Puisqu'il y a trop d'eau, je vais remettre du sucre. . C'est ingénieux, ça!...

HÉLÈNE. — Vous n'avez pas encore fini?... Êtes-vous lent!... Mais donnez donc!

(Elle lui arrache le verre des mains.)

RAYMOND, tristement. — Et ta robe?... N'aurai-je pas un petit mot de remercîment pour ta robe?. .

HÉLÈNE, se retournant vers la muraille. — J'ai besoin de dormir. Laissez-moi.

RAYMOND. — On s'en va, mon enfant, mais à une condition... On va m'embrasser, hein? avant que je ne m'en aille?...

HÉLÈNE, criant. — Mais laissez-moi donc! laissez-moi! Mon Dieu, que vous m'êtes odieux!...

RAYMOND, doucement. — Vraiment odieux, Hélène?... Ce pauvre galérien, qui se tue tous les jours un peu pour vous, vous ennuie réellement?...

HÉLÈNE. — Vous l'avez dit. Ah! mon cher, que vous possédez l'art de *tanner* votre monde!

RAYMOND. — C'est bien, Hélène. Dormez. Je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE III

RAYMOND, s'asseyant sur le divan de son cabinet. — Comme elle me traite !... Elle me chasse... Je l'ennuie... Je dépense sans compter, pour payer ses plaisirs, mon travail, ma santé, ma vie... J'épie ses moindres caprices, je ne suis heureux que de ses joies, je ne marche que dans son ombre... Elle règle, à sa fantaisie, mes désirs, mes pensées, les pulsations de mon pouls... Je suis allé, je suis descendu jusqu'à vivre de sa vie, à elle... Je l'accompagne docilement jusque dans ses immondes bals publics... je vis de pair à compagnon avec ses stupides petits danseurs... je m'étudie à plaire à ses ignobles amies... je partage ses abrutissants amusements de fille perdue et désœuvrée... Et je n'y sens presque

plus de dégoût; et j'y prendrai bien plaisir; et je ne saurai bientôt plus respirer que dans cette épaisse atmosphère de vices et de lâchetés!... Que veut-elle donc de plus?... N'importe. Je l'ennuie.

Et tout est sacrifié, oublié pour elle!... Il ne me reste, pour tout ce qui n'est pas elle, qu'un égoïsme froid et féroce... Hier, j'ai fait la sourde oreille pendant que ce pauvre Jacques me racontait qu'on allait saisir son petit mobilier, pour une misérable dette de trente-cinq francs. Lui qui n'a d'ami que moi!... Et il y a bientôt deux mois que je n'ai écrit à ma mère!

(Il se couche sur son divan, la tête dans ses mains, et pleure. — Une pause de cinq minutes. — Puis Raymond se lève brusquement.)

Tiens! je pleure!... (S'essuyant les yeux.) J'ai pleuré! c'est, ma foi, vrai!...

J'ai trente ans... je me vante d'être pourvu d'un peu de bon sens... et la première drôlesse venue me fait pleurer! (Froidement.) C'est curieux.

Décidément j'ai dépensé assez de passion comme ça. Il est temps d'arrêter les frais.

HÉLÈNE, dans la chambre à coucher. — Raymond ! Raymond !...

RAYMOND. — On y va, ma belle ! (se regardant au miroir.) Mes yeux sont secs, maintenant. Très-bien.

(Il passe dans la chambre à coucher.)

SCÈNE IV

RAYMOND, entrant. — Me voici à vos ordres, ma chère Hélène ; toujours empressé.

HÉLÈNE. — Oui ; empressé comme un omnibus... Passez-moi mon vinaigre de Bully.

RAYMOND. — Sur la table de nuit, ma petite. Tu n'as qu'à étendre la main.

HÉLÈNE. — Vous ne pouviez donc pas me le donner ?... Quelle heure est-il ?

RAYMOND. — La pendule est dans la chambre à côté, si tu veux le savoir.

HÉLÈNE. — Vous refusez d'y aller voir?... Vraiment, vous êtes stupide, mon cher!

RAYMOND. — Va, mon enfant, va!... C'est tout? Tu ne trouves rien de mieux que *stupide?* Ce n'est pourtant pas un mot, ça, *stupide!* Ce serait insuffisant, au théâtre.

HÉLÈNE. — Maintenant, j'espère que vous allez sortir et me laisser.

RAYMOND. — Hélène, tu te répètes considérablement. Voilà trente et une fois, en une demi-heure, que tu me dis de te laisser.

HÉLÈNE. — Sortirez-vous, quand je vous le dis?

RAYMOND. — Pardonne-moi, ma bonne Hélène, mais le travail m'a éreinté... Aaaah! (Il bâille.) Je crois que je vais m'endormir tout seul sur ce fauteuil, platoniquement.

HÉLÈNE, se levant brusquement. — C'est ce que nous allons voir! (Elle lève la main.) Sortez, vous dis-je, ou je vous giffle!

RAYMOND, lui retenant le bras. *Giffle!* Fi donc! Voilà un mot d'un goût déplorable.

HÉLÈNE, criant. — Lâchez-moi! vous me faites mal!

RAYMOND. — Pardon, mon enfant; c'est seulement pour te montrer que tu ne serais pas la plus forte, à ce jeu innocent. Allons, recouche-toi. Sinon tu vas prendre un gros rhume de cerveau et tu seras laide pendant trois jours.

HÉLÈNE. — Vous n'êtes qu'une arsouille; voilà ce que vous êtes.

RAYMOND. - C'est une chose curieuse, quand j'y pense. Ta petite colère t'allait bien tout à l'heure. Avec l'élégance allongée de ton beau corps, tes petites lèvres frémissantes et tes cheveux dénoués, tu me faisais l'effet d'une Diane chasseresse. Mais quand tu parles, cela gâte tout. O dieux immortels! Dire que cette jeune habitante de l'Olympe, qui semble toujours marcher sur des nuées, peut ramasser ainsi ses vocables dans l'égout? Être une Hélène plus belle que l'Hélène antique, et apostropher Pâris de l'épithète d'*arsouille*! Voilà ce que

c'est, ma chère, que de hanter les brasseries et le bal de la Reine-Blanche.

HÉLÈNE. — Vous brutalisez les femmes. Vous n'êtes qu'un lâche!

RAYMOND. — Je brutalise les femmes? Non, mon amour. Sois persuadée que j'ai ordinairement les plus grands égards pour le sexe faible. Mon caractère n'est pas trop mal fait, au bout du compte, et j'ai reçu une certaine éducation. Mais toi, mon petit cœur, tu n'es pas une femme, tu le sais bien. Tu es une gourgandine.

HÉLÈNE. — Soyez tranquille. J'aurai mon tour de vous faire enrager.

RAYMOND, se levant. Jamais, ma belle Hélène! Jamais! Je t'en défie. Il y a une heure, je ne dis pas. Tu m'aurais souffleté que j'aurais léché ta main; une grossièreté que tu m'as dite m'a fait pleurer comme un enfant de sept ans; c'est joli, ça, pas vrai? ça te flatte?... Mais je viens de faire ma petite révolution. A bas le tyran Hélène! Tu ne me feras pas pleurer deux fois.

HÉLÈNE, étonnée. — Vous? vous avez pleuré?

RAYMOND. — Ça t'étonne, n'est-ce pas? Toi qui es si bonne! Raconte-moi donc encore l'histoire de ce mantelet de dentelles que tu as donné à une mendiante! Récite-moi ça comme l'autre jour, tu sais?... avec des larmes dans la voix... tu entends si bien le sentiment, quand tu veux!

HÉLÈNE. — Je ne posais pas. L'histoire est exacte. C'est vrai que tu as pleuré tout à l'heure?...

RAYMOND. — L'histoire est exacte, je veux bien. Tu fais ta duchesse en jetant ton mantelet sur les épaules d'une mendiante qui passe. Tu te ruineras même en petits cadeaux pour tes abjectes amies que tu traites d'*envieuses*, de *vipères*, et que tu méprises. Tu ne saurais non plus comment être assez aimable et charmante pour les goujats que tu rencontres à l'estaminet, qui te parlent le chapeau sur la tête, qui t'appellent par ton prénom, qui te prennent la main et la taille après t'avoir vue une fois... Voilà le monde que tu aimes et les gens que tu ménages!... Mais l'imbécile qui t'aimera sérieusement, — mais

le garçon bien élevé qui ne pourra trouver un gros mot à te répondre, — mais l'homme de cœur qui dédaignera les petites vengeances, — pour ceux-là, tu n'as que de mauvais coups d'épingle, bien assurée qu'ils ne riposteront pas. Tu essayes sur eux ta jeune méchanceté, qui n'a pas encore fait toutes ses dents... N'est-ce pas, mon petit chat?

HÉLÈNE. — Des phrases!... Réponds-moi donc. C'est vrai que tu as pleuré?

RAYMOND. — Ah! je te connais bien maintenant, ma petite Hélène. Tu as une beauté d'ange, un semblant d'intelligence et un semblant d'âme; tout ça fait illusion d'abord. On se figure que la dépravation n'est qu'à l'épiderme et que le cœur n'est pas entamé; on commence par rêver de régénération, de rédemption et autres naïvetés à l'usage des jeunes Didiers de rhétorique; mais j'en suis bien revenu, je t'assure... Voilà deux mois que je te fouille pour voir s'il te reste une corde intacte, par où l'on pourrait te remonter. Mais, avec tes joues en fleur, tu es plus gangrenée, usée et finie qu'un centenaire.

HÉLÈNE. — Tu es un méchant. Viens m'embrasser.

RAYMOND, la tenant dans ses bras. — Qui diable dirait, à vous regarder, que vous êtes toutes de petites bêtes si malfaisantes, ma jolie Hélène? A voir tes yeux ainsi voilés, on te croirait passionnée. A voir le sourire de tes lèvres mignonnes, on te jurerait spirituelle. Et pourtant ta petite tête est un grelot vide et ton cœur ne battra jamais qu'à la vue d'un chapeau neuf. Rien ici! Rien là!

HÉLÈNE. — Tu me crois donc bien canaille?

RAYMOND. — Moi? Pas le moins du monde. Vous êtes un peu de la race des chats, mes enfants. Vous caressez sans amour et vous égratignez sans haine. C'est dans votre nature, voilà tout. Bien fou l'homme qui vous en voudrait.

HÉLÈNE. — Passe-moi le maryland. (Elle roule une cigarette.) Au moins, tu me rendras la justice que je ne suis pas intéressée.

RAYMOND. — C'est vrai... pas encore. Mais patience. Tu n'as que dix-sept ans.

HÉLÈNE, allumant sa cigarette. — Enfin, sois juste, mon petit. Si j'ai lâché mon coulissier, qui me comblait de loges grillées et de coupés de remise, pour toi, un homme de lettres sans le sou, c'est que j'avais de l'amour, il me semble... Il ne faut pas trop me débiner, non plus.

RAYMOND. — Encore vrai, ô Hélène! Tu avais dans le cœur la première grande passion des belles impures, — l'amour... du changement, — la curiosité, quoi!

HÉLÈNE. — Tu m'embêtes. Comme si la vie que nous menons nous amusait! Vous êtes tous les mêmes, avec vos reproches! Merci bien. C'est encore nous qui sommes victimées le plus souvent; les hommes sont si canailles!... Tu vas voir... Tu te rappelles la panne où j'étais quand tu m'as rencontrée? C'était quelque chose d'affreux: je suis restée un jour sans manger. Je vais voir le lendemain un garçon avec qui j'avais été pendant un an, mon premier... Tu sais, ce blond que je t'ai montré dernièrement? Il est bien de figure, n'est-ce pas? Et il

n'a que vingt et un ans... Mais tu vas voir. Sais-tu ce qu'il me répond quand je lui raconte mes malheurs? Il commence par m'appeler *madame*, et dit que ça ne le regardait pas. Il allait déjeuner; la table était mise; moi, je me mets à pleurer, et je lui dis : « Au moins, donne-moi à manger; j'ai faim.» Alors il me dit que non, qu'il attendait un ami de sa famille, et il me met à la porte en me donnant quinze sous. En descendant, j'ai rencontré un garçon de restaurant qui lui montait des ostendes, du pâté de foie gras et je ne sais trop quoi. L'ami de sa famille était une grande grue qu'il avait rencontrée à l'*Ermitage*. Et il n'a que vingt et un ans. Crois-tu qu'il est pingre?

RAYMOND. — Pauvre enfant! Quel métier fait-il, ton premier amour?

HÉLÈNE. — Il est commis aux *Villes du Nord*.

RAYMOND. — Pauvres filles, victimes éternelles de ces commis machiavéliques!... Je m'en vais, belle Hélène, car je sens que je m'attendris.

HÉLÈNE. — Comment! nous n'allons pas déjeuner ensemble?

RAYMOND. — Impossible, mon amour. J'ai beaucoup négligé toutes mes relations depuis deux mois. J'ai un tas de visites à faire.

HÉLÈNE. — Écoute, mon petit, fais pas tes manières. Si tu as assez de moi, il faut le dire : on s'en ira.

RAYMOND. — Garde-t'en bien. Quand je t'aimais, à la bonne heure; tu m'aurais rendu un grand service. Avec l'amour et le mépris que tu m'inspirais, je ne pouvais penser à toi sans souffrir... Ton souvenir, toujours présent, était une obsession douloureuse... combien de fois j'ai pris mon élan pour te quitter!... Mais à présent je suis libre et désintéressé. L'ensemble de dépravations et d'extravagances que tu représentes ne me cause plus que de la curiosité. Je te trouve drôle et je veux t'étudier un peu. Reste. Faisons la paix, ma petite Hélène.

HÉLÈNE, distraite. Comme tu voudras. Je suis bonne

fille, moi. (Vivement.) Dis donc; quand tu reviendras, tu nous rapporteras des billets pour les Bouffes, hein? N'oublie pas. (Lui tendant la main.) Adieu, gros chéri.

RAYMOND. — Au revoir, ma chère petite fange.

FIN.

TABLE

I. Le bal à la barrière. 1
II. Une journée avec Jenny. 19
III. Le bal de l'Opéra. 41
IV. Le bal Mabille. 75
V. La promenade. 101
VI. Le Château des Fleurs. 113
VII. Comme on gâte sa vie. 145
VIII. Un petit bal honnête. 159
IX. Le suicide. 191
X. Viendra-t-elle? 211
XI. La Closerie des Lilas. 231
XII. Une bonne fortune. 251
XIII. Les petits jeunes gens. 275
XIV. La querelle. 299

JAN 2 9 1957

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Nov. 2005

PreservationTechnol
A WORLD LEADER IN PAPER PRESER
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 160
(724) 779-2111